



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

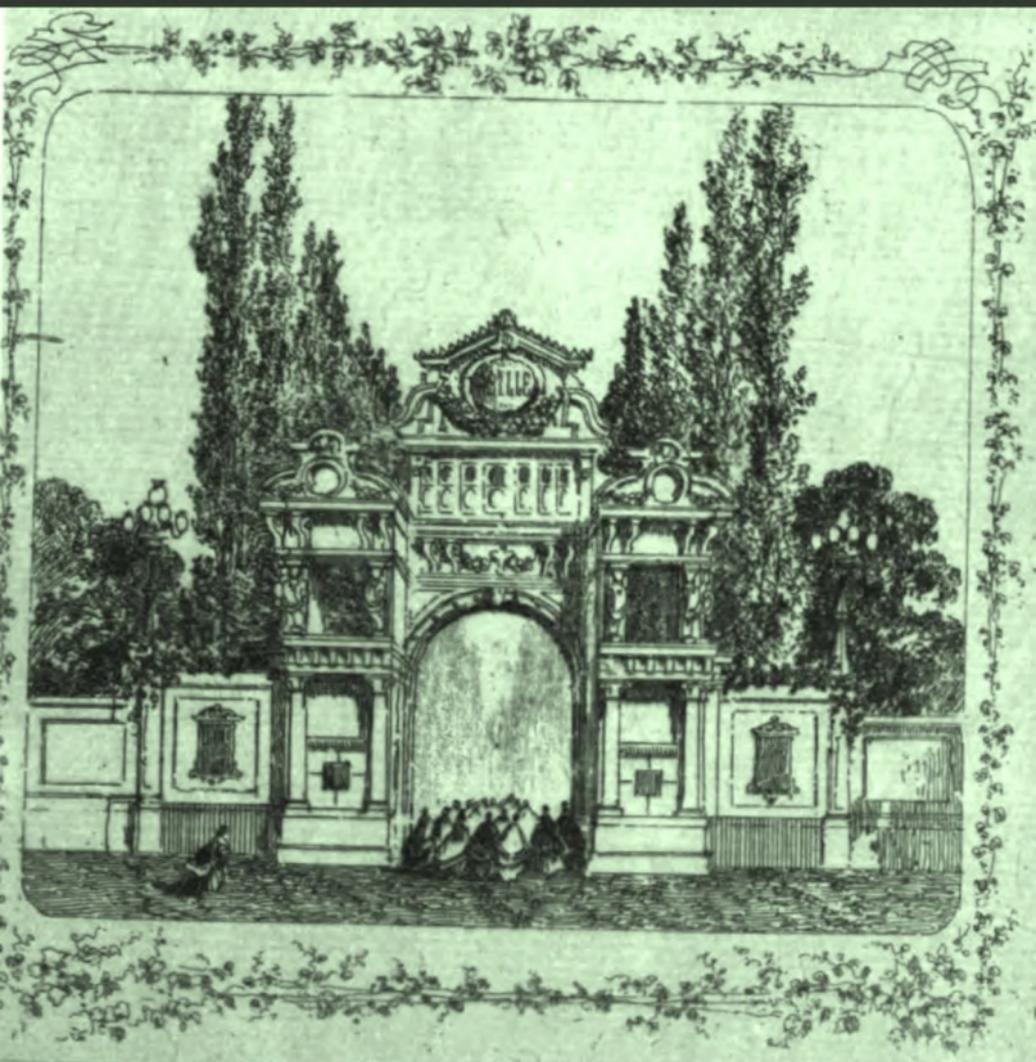
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

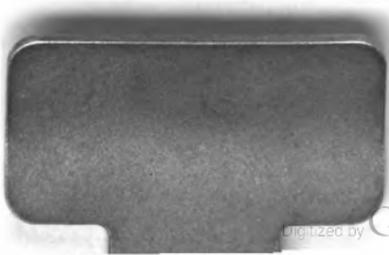
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



# *Les Cythères parisiennes*

Alfred Delvau







ALFRED DELVAU

LES

# CYTHÈRES PARISIENNES

HISTOIRE ANECDOTIQUE

## DES BALS DE PARIS

*avec 24 eaux-fortes et un frontispice*

DE FÉLICIEN ROPS ET ÉMILE THÉROND



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans







LES

CYTHÈRES PARISIENNES

*DU MÊME AUTEUR :*

LES DESSOUS DE PARIS. 1 vol. in-18, avec eau-forte de Léopold Flameng. Poulet-Malassis, éditeur.

AU BORD DE LA BIÈVRE. 1 vol. in-18. Bry aîné, éditeur.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DES CAFÉS ET CABARETS DE PARIS. Un fort vol. in-18 jésus, avec eaux-fortes et dessins de Gustave Courbet, Félicien Rops et Léopold Flameng. E. Dentu, éditeur.

LES AMOURS BUISSONNIÈRES. 1 vol. in-18. E. Dentu, éditeur.

---

*EN PRÉPARATION :*

LE FUMIER D'ENNIUS. Un vol. avec eau-forte de Léopold Flameng.

LES RACHEUX DE CHANTEMERLE, roman rustique, 1 vol. avec eaux-fortes de Félicien Rops.

LES CHASSES PARISIENNES. 1 vol. avec eaux-fortes de Félicien Rops.



---

*Imprimerie de Poupart-Davyd et C\*, rue du Bac 30.*



ANNO

1863



LES CYTHERES

PARISIENNE



Imp. G. Delaunay Rue St Jacques 101

LES CYCLES

BALS DE PARIS

PARIS



E. DENTU, ÉDITEUR.

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES  
Palais Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans

COUS OUVRES RELIÉS



ALFRED DELVAU

LES CYTHÈRES

# PARISIENNES

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES

## BALS DE PARIS

*avec 24 eaux-fortes et un frontispice*

DE

FÉLICIEN ROPS ET ÉMILE THÉROND



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans

—

1864

TOUS DROITS RÉSERVÉS

\* MGS  
(French)  
75-15



## À LÉON RENARD

*Bossuet parle quelque part des amitiés qui s'en vont avec les années & avec les intérêts. La phrase est triste—comme toutes les choses vraies—& je me la suis rappelée chaque fois que les hasards ironiques de la vie ont cassé de l'arbre du cœur une de ces branches verdoyantes que je croyais ne devoir périr qu'avec l'arbre lui-même. Que de bois mort sur mon chemin — sans compter celui qu'a fait violemment tomber la cognée de la sinistre bûcheronne!*

*Ton amitié est de celles qui ont résisté vaillamment aux bourrasques de notre existence commune : elle a plié quelquefois, elle n'a jamais voulu rompre. Semper virens! Je t'en remercie, &, comme nous appartenons l'un & l'autre au public par notre profession d'écrivains — que tu honores si bien pour ta part — je t'en remercie publiquement en te dédiant ce livre, & en accolant ainsi fraternellement ton nom au mien.*

ALFRED DELVAY.

Tour de Crouy, octobre 1863.





## *LA GRANDE CHAUMIÈRE*

Je commence par elle, non parce que, de tous les bals parisiens, c'est le plus célèbre, — il date de 1787, — mais seulement parce que c'est le plus cher à ma mémoire: j'ai été jeune, et, à moins d'avoir, comme le fils de madame de Sévigné, un cœur de citrouille fricassé dans la neige, on n'a pas le droit

d'être ingrat envers les souvenirs de sa jeunesse.

Je ne peux parler de la Grande Chaumière, disparue aujourd'hui, sans parler de son plus bel ornement, la Grisette, — disparue aussi. En supprimant le nid, on a tué l'oiseau qui y dégoisait ses chansons les plus tendres, — lesquelles ne ressemblaient en rien à la chanson de Marco.

La Chaumière ! La Grisette ! Qui est - ce qui connaît cela, parmi les jeunes du temps présent, en proie aux Rigolboches de carton, plus nombreuses que les sauterelles d'Égypte — et plaie comme elles ? La Grisette ! il n'y a plus guère que nous autres, les jeunes du temps jadis, qui sachions ce que c'était. Je l'ai chantée, et je ne m'en repens pas, parce que je l'ai aimée, et qu'on ne se repent jamais de ses amours — quelles qu'elles soient. D'autres aussi l'ont aimée et chantée avant moi, des vieux qui avaient été jeunes, et qui ne sont plus ni jeunes ni vieux, — puisqu'ils ne sont plus du tout : Emile Debraux, Béranger, Frédéric de Courcy, Alfred de Musset, Henry Murger.

La Grisette ! La Chaumière ! Idole digne du temple ! Temple digne de l'idole ! Un petit jardin et un grand cœur ! dirait J. Janin en ses bons moments de points d'exclamation, lui qui a chanté aussi la Grisette, s'il n'a pas chanté la Chaumière !

Vous le rappelez-vous, ce jardin, hommes graves qui avez été adolescents turbulents, crânes chauves qui avez été « blondes crinières, » bouches sévères qui avez été lèvres rieuses, pieds goutteux qui avez été jambes agiles, magistrats qui avez été étudiants, pères féroces qui avez été enfants terribles? C'est là que vous veniez—en pantalon large et en béret, sans gilet et sans cravate, tous les dimanches, tous les lundis et tous les jeudis que le Bon Dieu faisait sous le pseudonyme du père Lahire—vous esbaudir et « rigoler, » en dansant le *cancan* et la *Robert-Macaire*, le *cancan* surtout. Le père Lahire, au ventre si rotund, au masque moitié polichinellien et moitié napoléonien, les mains derrière le dos, sa vaste tabatière dans son vaste gilet, surveillait et modérait vos écarts, en vous adressant même, de temps en temps, une allocution brève, à la façon impériale, —goutte d'eau froide de sagesse sur votre ébullition de folie. Il représentait la Morale et l'Autorité, ce père Lahire, cet excellent marchand de vins en gros, devenu —par son mariage avec la fille de M. Benoiste, propriétaire de la Chaumière— entrepreneur de plaisir; et, en cette qualité, il se montrait rigide, quelquefois même trop rigide, — lorsque, par exemple et pour l'exemple, d'un poignet vigoureux que lui eût envié plus d'un sergent de ville, il vous arra-

chait à vos entrechats exorbitants et vous déposait hors de l'enceinte du bal avec tous les égards dus à votre inexpérience et à votre habitude du *Numéro 13*.

Ah! le *Numéro 13*, ne l'oublions pas! Ne l'oublions pas ce grand salon du premier étage, donnant sur le boulevard Montparnasse et sur le jardin du bal, que le père Lahire appelait le *Salon russe* et que vous appelez le *Numéro 13*, sans savoir, lui et vous, pourquoi : lui, probablement parce qu'il avait été honoré une fois de la présence inusitée de quelque boyard ; vous, parce que jamais vous n'étiez plus de quatorze à la grande table du milieu. Ah! le *Numéro 13*! il était bordé d'une foule de petits cabinets particuliers, d'où partaient des petillements de gaieté et de champagne, des éclats de voix, des éclats de rire et des glouglous de bouteilles. On y entrait timidement, avec la beauté qu'on avait cueillie entre deux quadrilles dans le parterre d'en bas, avec Jeanne ou avec Louise, avec la blonde ou avec la brune, et on en ressortait fièrement, comme Alexandre après la conquête de l'Asie ou comme Napoléon après la conquête de l'Europe, — et cependant, convenez-en, vos Europe et vos Asie, souvent, ne valaient pas les vingt sous de pourboire que vous aviez généreusement donnés au garçon, en soldant l'addition qui alors

s'appelait la carte. La carte d'Europe ! la carte d'Asie ! Ah ! les ignorants géographes que vous étiez, que nous étions alors ! Si vous aviez, si nous avions su ! si l'on savait !... Imbécile ! si l'on savait que les poupées sont faites de son au lieu de sang, on ne les adorerait pas, — et on aurait tort, parce qu'il faut toujours adorer les poupées, quitte à leur casser la tête après, d'un coup de pistolet ou d'un coup de canne.

N'oublions pas non plus le billard chinois, où, sous prétexte que l'on pouvait gagner de charmants bouquets et d'agréables couronnes de fleurs artificielles, on était toujours forcé de les acheter — le double de leur prix ordinaire. Mais aussi, comment résister aux *invites* que vous faisait l'astucieuse marchande quand vous passiez en compagnie féminine à proximité de son fallacieux billard chinois ? « Gagnez un bouquet pour votre dame ! » vous criait-elle. Pour *votre dame* ! Pour sa complice, plutôt, car celle-ci revendait toujours à celle-là, à moitié prix, le bouquet, le sachet à odeur, le coffret à ouvrage que vous étiez censé avoir gagnés. Il paraît que cette tradition persiste dans les bals publics, puisqu'une des célébrités du Casino-Cadet, mademoiselle Nini Belles-Dents, raconte à qui veut l'entendre que, dans la même soirée, elle s'est fait acheter et a revendu cinquante-trois

fois la même orange — sans compter onze éventails et dix-huit bouquets.

N'oublions pas surtout les *Montagnes russes* ou *suisses*, au fond du jardin, le long du grand mur du boulevard d'Enfer. Cela coûtait un franc ; pour ces vingt sous-là, vous aviez le droit de descendre quatre fois cette déclivité pleine de danger — et de charme. Il ne faut rien négliger, quand on est jeune et par conséquent amoureux, pour faire plaisir aux femmes, et les femmes raffolaient des *Montagnes suisses*, pour une raison — ou pour une autre. « Allons nous faire *ramasser* ! » criaient-elles, les aimables imprudentes. Elles montaient, s'installaient dans le traîneau, et cric ! crac ! et zist ! zest ! elles étaient lancées sur la pente vertigineuse au bas de laquelle elles arrivaient pâles d'émotion, leur guimpe de tulle soulevée par les bondissements de leur poitrine, leurs yeux noyés de douces larmes empruntées à je ne sais quelle source, et elles tombaient avec empressement dans vos bras pour y cacher leur trouble — et leur plaisir. La pente de la vertu était descendue, elle aussi, et comme elle est trop roide à remonter, elles ne la remontaient plus. Voilà pourquoi vos filles sont muettes, mères invigilantes, lorsque vous les interrogez, le lendemain, pour savoir où elles ont passé leur veille.

Ah ! j'étais aussi ému qu'elle, mais d'une autre émotion, le soir où, Chérubin maladroit épris d'une marraine rusée, je l'aidai à sortir de la *ramasse* et la pris à mon bras pour me perdre avec elle dans les bosquets cythéréens qui avoisinaient les Montagnes suisses ! — « Marraine ! chère marraine ! lui disais-je, à cette jolie fille de dix-huit ans que je ne connaissais que depuis huit jours ; marraine, que je vous aime !... » — « Et moi donc ! » me répondait-elle languoureusement en pensant à un autre qu'à moi, à quelque amant de la veille ou du matin. Ah ! marraine, vous étiez une fière coquine, mais vous aviez des yeux noirs bien expressifs, mais vous aviez des lèvres rouges bien appétissantes, mais vous aviez un cou blanc bien provoquant. Ah ! marraine, comme je ris aujourd'hui d'avoir tant pleuré alors ! Ah ! chère marraine, que mon cœur, que mon cœur adorait, combien je vous remercie d'avoir parfumé ma jeunesse comme vous parfumiez mon mouchoir, en y versant votre odeur ! Le mouchoir et la jeunesse sont partis, usés par la blanchisseuse et par la vie, mais le parfum est resté.

Quittons ces lieux où ma raison s'enivre.

Ah ! qu'ils sont loin, ces soirs si regrettés !

J'échangerais ce qu'il me reste à vivre

Contre un des soirs qu'ici Dieu m'a comptés...

Aujourd'hui, le jardin du boulevard Montparnasse est muet, ses bosquets sont déserts : la manufacture de plaisirs est devenue une fabrique de boutons.

---



## LE BAL MONTESQUIEU

Il est impossible que vous ne soyez pas entré une fois, par hasard ou par curiosité, dans cette vaste salle de la rue Montesquieu où siège le *Bouillon-Dural*.

Elle est la même qu'il y a vingt ans ; sa destination seule a changé. Enlevez les tables qui garnissent

les galeries d'en bas et les fourneaux gigantesques qui en occupent le centre ; placez une estrade à l'extrémité et garnissez-la de musiciens, et vous aurez le bal Montesquieu, célèbre — comme mauvais lieu.

J'ai vu le *Rietdyck*, ou, pour parler plus simplement et moins flamand, le *Rydeck*, — une des curiosités d'Anvers, avec la cathédrale, la maison de Rubens, le puits de Quintin Metzys, le port et le musée : le *Rydeck* et le *Burggracht*, les deux Capoues dans les délices desquelles viennent s'endormir les matelots des quatre parties du monde. Eh bien ! leur *Frascati* seul peut me fournir une comparaison à propos du bal Montesquieu, — le *Frascati* parisien. Même aspect débraillé, mêmes robes décolletées, même personnel féminin emprunté aux maisons voisines. Quant au public masculin, il ne valait guère mieux, — avec cette différence, en faveur des lascars du Canal aux Harengs, qu'ils y dépensent princièrement leur argent, et que les lascars du quartier du Palais-Royal n'y dépensaient rien du tout, trouvant plus commode de laisser payer leurs danseuses, habituées à cela d'ailleurs.

Je n'ai pas besoin de dire que je préfère le *Rydeck*.

Ils formaient là une phalange compacte comme un de ces bancs vivants que l'on voit au mois d'avril

sur les côtes de France et d'Angleterre, et il n'eût pas été prudent d'en contrarier un : on les eût eus tous sur le dos, jouant des poings et de la savate comme s'ils n'avaient pas fait autre chose de leur vie. Et, entre nous, je crois que l'éducation de ces gens-là se borne à ces deux talents de société, qui leur sont indispensables pour séduire leurs maîtresses, — personnes faibles qui aiment à être soutenues. J'ai assisté un jour, dans la salle Montesquieu, transformée en arène, à une séance de pugilat : *ils* et *elles* y étaient — *ils* comme acteurs, *elles* comme spectatrices — et, à chaque bel effet de biceps, les applaudissements éclataient, frénétiques : ceux qui avaient le plus *tombé* de rivaux étaient choisis par ces femmes, à l'issue de la lutte, pour tomber tous les hommes généralement quelconques qui auraient été tentés de « leur faire de la peine. » Messaline faisant lutter les débardeurs du port d'Ostie pour savoir quel était le plus robuste !

Ce qui me choquait le plus dans ce bal Montesquieu, — puisque le nom de Montesquieu vient sous ma plume, je ne sais pas pourquoi je ne dirais pas : dans ce *Temple de Gnide*, — ce qui me choquait le plus, c'était la présence de Bosisio comme chef d'orchestre. Bosisio était un compositeur de talent, dont les quadrilles originaux méritaient d'être en-

*françaises* édifiées, après 1830, par les architectes de l'abbé Chatel; presque toutes sont encore debout à cette heure, mais aucune d'elles, bien entendu, n'a conservé les habitudes et les habitants que le Primat des Gaules aurait bien voulu leur faire prendre: celle-ci sert de magasin à fourrages, celle-là d'atelier de serrurerie, celle-là d'autre chose, — aucune ne sert d'église.

Ainsi en avait-il été de l'église Saint-Barthélemy, — paroisse royale au temps où il y avait encore des rois et où ils habitaient le palais de la Cité, — devenue le *Prado*, et, avant d'être le Prado et après avoir été paroisse royale, *Théâtre de la Cité*, *Loge maçonnique*, *Salle des Veillées*, puis je ne sais plus quoi.

C'est vers 1810 que le Prado, salle de bal, fut fondé par Venaud — pour être démoli cinquante ans plus tard et son emplacement destiné à être Tribunal de commerce.

Les Parisiens qui naissent en ce moment auront quelque peine à retrouver cet emplacement et celui de la plupart des maisons de la Cité, que le marteau des Limousins s'est chargé de rajeunir en faisant table rase de tout ce qui était le vieux Paris; et, même en fermant les yeux et en me souvenant de mon mieux, je retrouve difficilement mon chemin dans ce passé, disparu d'hier cependant. Là étaient

la rue de la Barillerie, le quai aux Fleurs, la rue de la Vieille-Draperie, la place du Palais de Justice; à gauche de cette place, — presque en face du pilori où l'on exposait les condamnés, à quelques pas du café d'Aguesseau où venaient déjeuner en robe les avocats dont l'éloquence avait besoin d'une Hippocrène bourguignonne, — il y avait une grille qui servait à fermer, la nuit, l'un des nombreux corridors du passage de Flore; à gauche, sous la voûte que fermait cette grille, était l'entrée du Prado. Le chemin du Paradis est, dit-on, un petit chemin où il y a beaucoup de pierres destinées à faire chûter les âmes qui n'ont pas le pied solide: le chemin du plaisir ressemble souvent à celui-là, avec cette différence que les pierres sont remplacées par les mauvaises odeurs, — et les couloirs du passage de Flore étaient fétides!

Mais qu'importait à ces fous et à ces folles? Leur paradis, pour avoir un vestibule orde et méphitique, n'en était pas moins un Paradis, et ils y entraient gaiement.

Quand on avait dépassé le bureau des contrôleurs et le dépôt des cannes, sabres et parapluies, on trouvait à droite un escalier conduisant aux salons consacrés à « Terpsychore » — pour parler un langage digne du passage de Flore. Au bout de quelques marches, on était dans un estaminet fréquenté

par les commis du quartier et par les femmes qui venaient par hasard au Prado ; au bout de l'escalier, on était dans le *Salon*, — l'antichambre du bal. Dans ce salon se promenaient, avant et après la danse, les couples amoureux ou ayant envie de le devenir ; on y échangeait des poignées de main quand on se connaissait, et des œillades quand on voulait se connaître ; on s'invitait soit à valser, soit à souper, et il s'y faisait un brouhaha au milieu duquel le diable n'eût pas reconnu ses petits — ni ses petites. Quant à la salle de bal proprement dite, elle était divisée en deux parties bien distinctes d'habitues et d'habitues : la *Rotonde* et le *Grand Salon*. Ceux qui allaient dans l'une dédaignaient de fréquenter l'autre. Ici les élégances et les célébrités du lundi et du jeudi : Clara Fontaine, Louise la Balochouse, Angéline l'Anglaise, Alexandrine aux cheveux d'or, Céleste Mogador, Delphine Rivière, Sophie Ponton, Rose Pompon ; et, plus tard, après ces neiges d'antan, des neiges nouvelles — hermine en dessus, boue en dessous : Louise Voyageur, Ernestine Comfortable, Jeanne la Juive, Eugénie Malakoff, Henriette Souris, Louise Sauvageon, Delphine la Colonne, Blondinette, Angéline Traîne-Patte, Maria l'Auvergnate, Eugénie Chinchinette, et d'autres encore, — aussi fondues qu'elles. Là, les étudiants et les grisettes de pre-

mière année, habitués du dimanche aussi bien que des deux autres jours, mêlés à des commis de nouveautés et à quelques piqueuses de bottines dépaysées. Ici, le bal de l'aristocratie galante et étudiante; là, « le bal du bon motif, » comme on l'appelait ironiquement — et improprement, car il n'y eut jamais de *bon motif* dans un bal parisien.

Pendant que l'archet du grand Pilodo, successeur du grand Magnus, faisait se trémousser ici et là, dans la Rotonde et dans le Salon, cette jeunesse des deux sexes mordue par la tarentule du plaisir, les philosophes et les amoureux se réfugiaient dans le café situé derrière la Rotonde, où Coquelin régnait en maître — quoique simple garçon à veste noire et à tablier blanc. Vous rappelez-vous Coquelin, chers oublieux et chères oubliées avec qui j'ai fait la route, ou du moins une partie de la route de la jeunesse? Coquelin, cette locomotive faite homme, qui trouvait moyen de répondre à tout le monde sans fâcher personne? Coquelin qui avait des entrailles d'oncle d'Amérique pour la table du fond, la table d'honneur des anciens et des nouvelles, où circulait plus de bière que d'argent? Excellent Coquelin! où est-il aujourd'hui? Mort ou établi? Etabli, ça ne dure pas longtemps; mort, ça dure toujours!

Ah! là, comme à la Chaumière, j'y suis venu pour

m'y dégourdir l'esprit et le cœur, un peu gelés par les timidités de la jeunesse, — et qui ont dégelé depuis, à mon grand dam et chagrin. Moi qui n'étais alors qu'une aurore, je contemplais à la dérobée, pour n'être pas trop ébloui par leurs rayonnements, tous ces soleils féminins qui n'allaient pas tarder à devenir des crépuscules : Annette, « une des plus savantes danseuses du Prado » ; Amélie, aux cheveux noirs crespelés, au front bas, aux lèvres sensuelles ; Céleste Mogador, qui était un peu grêlée, « juste assez pour avoir un faux air de la Vénus de Milo, » disait galamment Privat, et qui, de plus que la Vénus de Milo, avait deux beaux bras qu'elle *décolletait* volontiers ; Léontine, « qui semblait descendre du tableau de Rubens ; » Pauline, « la belle cariatide de Michel-Ange ; » Clary Fauvette, qui devait finir par épouser un marchand de vins de Montmartre ; Olympe, qui mourut d'une apoplexie — de templier — dans une chambre d'étudiant ; Héloïse Pavillon, qui mourut folle, — plus que folle, gâteuse, — à la Salpêtrière ; Davina la blonde, qui savait si bien dissimuler sous son camail le bras qui lui manquait ; Victorine Gobelotte, qui disait : « Pour polker à la Chaumière, je mets des gants blancs ; pour sauter à la Chartreuse, je mets des gants noirs ; pour danser au Prado, je ne mets

pas de gants du tout, — connaissant les mains; » puis le fameux trio chanté par les poètes du temps. Angéline l'Anglaise, Louise la Balocheuse et Clara Fontaine; puis enfin, Maria aux yeux bleus, Rigollette aux yeux noirs, Désirée Patchouli, Eugénie l'Amoureuse, Charlotte Cordée, Marie Baquet, Palmyre, Blanche, Clotilde, et vingt autres illustrations aussi inconnues de la jeunesse dansante d'aujourd'hui que les belles filles folieuses du temps jadis, Agnès aux blanches mains, Péronelle aux chiens, Isabeau l'Espinète, Jehanne la Gresle, Geneviève la bien fêtée, Florie du Boscage, Maheut la Lombarde, Edeline l'Énragée, Mashecroue la Rousse, Guillemette la Rose.

Comètes amoureuses, disparues dans l'obscurité après avoir décrit leurs paraboles 'extravagantes sur le ciel parisien ! Je suis venu trop tard pour les chanter. Plus heureux et plus poète que moi, Barthélemy — dont je n'envie pourtant ni le bonheur ni la poésie — leur a consacré une trentaine de vers ainsi conçus :

« Silence ! Ouvrons les yeux : sur sa frêle charpente  
Pilodo fait rugir la fanfare crispante;  
La valse, la polka déroulent leurs chaînons.  
Qui choisir ? Qui citer sur tant d'illustres noms ?  
A sés cheveux ondés, à son type créole,

On distingue Frisette, enfant léger d'Éole.  
 Dans les bords convulsifs d'un cercle chamarré,  
 L'astre déjà fameux au temps de Pomaré,  
 La fière Mogador étale avec luxure  
 Sa taille dont Minerve envierait la cambrure.  
 Voilà Marionnette, un œil dans le lorgnon.  
 Celle que vous voyez, avec son pied mignon,  
 Frôlant de son danseur la moustache frisée,  
 Du nom de Rigolette un jour fut baptisée,  
 Heureuse chaque fois que l'écart s'accomplit  
 Au nez de l'inspecteur qui flaire tout délit.  
 Pendant qu'au point central cette élite escadronne,  
 Pallante et Biarritz, l'une et l'autre baronne,  
 Errent deci, delà, cherchant un cavalier,  
 Avec les trois Fanchon, la mince Letellier,  
 La brave Angéline que l'Hippodrome admire,  
 Zozo, Nini la Juive, Emma, Rose, Palmyre,  
 Pléiade que le ciel à Mabilie accorda,  
 Et qui descend le soir des hauteurs de Bréda.  
 Mais entre les grandeurs de la chorégraphie,  
 L'astre qui les gouverne et qui les mystifie,  
 Le plus beau, le plus fort, surtout le plus savant  
 Pour tournoyer son bras comme un moulin à vent,  
 C'est l'heureux Brididi, dont la gloire première  
 Se révéla, dit-on, au sein de la Chaumière,  
 L'homme qui ne connaît ni maître, ni rival,  
 Le héros du lancé, le dieu du festival... »

Ouf!

Le Prado a été démoli, le temple du plaisir a dis-

paru : où sont allées ses prêtresses ? Les unes ont suivi le pontife Bullier à la Closerie des Lilas, — de Prado d'été devenu ainsi Prado des quatre saisons. Les autres ont émigré vers les hauteurs du faubourg Montmartre, où nous les retrouverons, soit au Casino-Cadet, soit chez Markowski, soit à la Reine-Blanche, — soit ailleurs.

---

## L'ASTIC

C'était, il y a une vingtaine d'années, un bal fort en vogue dans le quartier Saint-Antoine, dont il faisait le plus bel ornement. On l'appelait l'*Astic*, je ne sais pourquoi, mais je le devine ; on l'appelait aussi le *Bal des Acacias*, je ne sais pourquoi non plus, — sans le deviner ; on l'appelait enfin la *Reine Blanche*, en souvenir de quelque reine des blanchisseuses dont le couronnement avait eu lieu là, — à moins que ce ne fût en souvenir de la mère de saint Louis, qui possédait quelque hôtel dans les environs, il y a bien longtemps.

*Astic*, *Acacias* ou *Reine Blanche*, c'était un bal couru. Il était situé à l'entrée de la rue Saint-Antoine, à droite, à peu près à la hauteur de l'endroit où la rue de Rivoli vient aboutir aujourd'hui. Son

public, tout à fait spécial, se recrutait, pour les hommes, parmi les artistes, et, pour les femmes, parmi les modèles, — la plupart juives, et toutes belles filles. Il y avait là des Esther, des Judith, des Rébecca, des Lia à n'en plus finir, — de grands yeux de velours noirs qui ont mis le feu à bien des jeunes cervelles! Si vous voulez avoir leurs portraits, vous n'avez qu'à interroger les marbres et les toiles des artistes contemporains, les statues de Pradier et les tableaux de Schopin, les œuvres médiocres et les presque chefs-d'œuvre : elles sont dedans. C'était à l'Astic que venait cette belle juive qui avait servi à Paul Delaroche pour sa *Renommée distribuant des couronnes*, dans la fresque de l'hémicycle des Beaux-Arts. C'est drôle, n'est-ce pas? de voir une Renommée danser le cancan, — ou, si vous aimez mieux, une grisette chargée de couronner les grands artistes de tous les temps!

C'était la reine des modèles, celle-là, comme Cadamour en était le roi; mais si Cadamour s'habillait de ficelles, la belle juive s'habillait autrement, et un peu plus coûteusement. Un beau corps doit porter de beaux vêtements, — puisque les règlements de police lui défendent de s'habiller de sa seule beauté, qu'ils considèrent comme une feuille de vigne insuffisante.

Ils et elles, artistes et modèles, tous canotiers et canotières, s'abattaient à l'*Astic*, en revenant du tour de Marne, pour danser quelques quadrilles, en costume, avant d'aller se coucher. Parmi ces artistes, on cite Meissonnier, Daubigny, Daumier, Cham, Staal, Bertall, Pascal (le sculpteur), et quelques autres encore, grands amateurs de canoterie, dont plusieurs roulent équipage — sur la basse Seine.

Depuis 1848, l'*Astic* ne battait plus que d'une aile ; peu à peu ses habitués les plus fidèles le désertèrent, et s'en allèrent danser ailleurs, à l'*Élysée des Arts* du boulevard Bourdon, que venait précisément de transformer son nouveau propriétaire, Bravey, un marchand d'eau de Seltz — qui avait été l'un des plus forts piliers de l'*Astic*. Aujourd'hui, l'*Astic* est mort, bien mort, et son souvenir même s'est évanoui de la mémoire des hommes — et des femmes — qui y fréquentaient, il y a vingt ans, dans leurs frondaisons amoureuses.

Elles sont envolées aussi, mortes aussi quelques-unes, mariées aussi deux ou trois, ces insoucieuses et belles filles à cinq francs la séance. Ce qui reste d'elles, bronze, toile ou marbre, chefs-d'œuvre peints ou sculptés pour lesquels elles ont posé, tout cela vaut mieux qu'elles, assurément, puisque cela a la garantie de la durée ; cependant tout cela

ne vaut pas cette chose fugace qu'on appelle la jeunesse, l'amour, la beauté, et si j'avais le droit de choisir, je préférerais le modèle vivant de la *Renommée* de Paul Delaroche, à tous les tableaux et à toutes les statues qu'elle a inspirés. Mais je n'ai rien à choisir, ni personne à préférer; d'ailleurs, le modèle en question, le Cadamour féminin pour lequel je prends feu si mal à propos, doit avoir aujourd'hui dans les environs de quarante ans, — et quarante ans, c'est bien loin de vingt!...

**L'*Astic* est mort: vive le *bal Bourdon*!**

---

## L'FLE D'AMOUR

Quand on sort de Paris par l'ancienne barrière de Belleville et qu'on a le courage d'escalader la rue de Paris, qui monte outrageusement, on finit — en marchant longtemps — par arriver, à la hauteur de la rue des Rigoles, devant une maison d'apparence bâtarde, moitié grave et moitié plaisante, qui semble rire d'un œil et pleurer de l'autre, et d'où sortent tantôt des gens gais, tantôt des gens tristes, des femmes qui ont perdu leur mari et des jeunes filles qui en ont trouvé un.

L'intérieur de la maison n'est pas moins bizarre. Il y a là des bureaux auxquels conduit un escalier d'orchestre. Il y a des colonnes grecques là où il ne devrait pas y en avoir. Il y a des murailles sur lesquelles le badigeon pudique n'a pu effacer des traces de cœurs enflammés et de devises amoureuses,

— comme les soldats et les ouvriers s'en dessinent sur le bras avec une aiguille trempée dans de la poudre à canon. On ne sait pas où l'on se trouve, malgré le drapeau tricolore de la porte d'entrée et les employés à boutons de métal qui circulent dans des couloirs qui n'ont pas l'air d'être les contemporains du reste de l'édifice ; il faut qu'on vous dise où vous êtes, et même qu'on vous le répète, pour que vous le croyiez : dans la Mairie du XX<sup>e</sup> arrondissement.

Mais autrefois, sous la Restauration et jusqu'aux confins du règne de Louis-Philippe, c'était une mairie beaucoup moins sérieuse : la Mairie du XIII<sup>e</sup> arrondissement, — *l'Ile d'Amour*.

*L'Ile d'Amour* ! Mon cœur danse la chamade à ce souvenir. Je ne l'ai pas connue, cette Ile amoureuse, au temps où elle florissait, où les élégants de Paris s'y donnaient rendez-vous, coiffés à la Bolivar et chaussés à la Souvarow, pour séduire par leurs charmes et par leurs écus sonnants les élégantes qui y venaient régulièrement, coiffées à l'enfant ou à la girafe, et habillées de robes à la jocko ou à spencer ; au temps où l'on chantait :

L'Ile d'Amour,  
C'est un amour d'île !  
L'Ile d'Amour,  
C'est un chouett' séjour !

Flâneurs du faubourg,  
Flâneurs de la ville,  
V'nez à l'Ile d'Amour,  
C'est un chouett' séjour !

C'était l'époque de sa splendeur, alors, et je ne l'ai connue qu'à l'heure de sa décadence, vers 1846. En 1846, elle était mélancolique comme un temple abandonné, et l'eau qui entourait le jardin n'avait pas les parfums de la fontaine de Jouvence; mais on y venait encore de temps en temps aimer, rire et boire, par respect pour la tradition. Les fourneaux n'étaient plus aussi chauds, mais ils n'étaient pas éteints. Les arbres étaient malades, mais ils n'étaient pas morts. Les oiseaux et les femmes y venaient ramager à cœur perdu, les uns sur les branches, les autres dessous.

A mesure qu'on vieillit, on devrait s'éloigner des lieux où l'on a vécu, ou se condamner à ne plus sortir de chez soi; car, à chaque pas qu'on fait dans la rue, on s'expose à heurter un tesson de souvenir — sur lequel on se blesse le cœur. Ainsi, quand j'ai visité cette mairie anacréontique de Belleville, et que j'ai reconnu ici une pierre, là un arbre, je me suis rappelé cette belle journée de printemps passée sous ces bosquets, avec la préférée de ma jeunesse, celle que je m'étais choisie pour compagne dans l'avenir.

On mariait sa sœur aînée, petite bourgeoise née pour le comptoir, et c'était à l'Ile d'Amour qu'avait lieu la noce. La grande sœur et son grand mari allaient et venaient avec les parents des deux familles, et, pendant ce temps, la petite sœur et son *petit mari*, le cœur bondissant, les mains entrelacées, gauchement mais tendrement, s'égarèrent le plus qu'ils pouvaient sous la feuillée — trop rare, hélas ! La nuit vint ; on nous chercha, on nous appela — la mère d'une voix inquiète, la grande sœur d'une voix *rêche* — sans que l'un ou l'autre de nous songeât à répondre. Nous avions bien autre chose à faire, vraiment, qu'à venir nous asseoir à table, au milieu d'indiscrets ou d'indifférents gênants, pour boire et manger, — nous qui n'avions faim que de nous-mêmes et qui buvions à pleines lèvres le vin capiteux de l'amour ! Cependant, à force de chercher, on nous découvrit, assis l'un à côté de l'autre sur un brin de gazon chauve, elle effeuillant une maigre fleur poussée là on n'aurait pu dire comment, moi la regardant de tous mes yeux, comme pour ne rien perdre de chacune des perfections de son idéale figure et les graver plus profondément dans ma mémoire — où elle revit en effet tout entière.

— « Ah ! les amoureux ! je vous y prends ! » dit la mère en nous grondant doucement, comme

savent gronder les mères, qui caressent toujours lorsqu'elles frappent le plus fort, mains de velours et lèvres de miel. « Oh ! les amoureux ! Il faudra les marier, voyez-vous cela, les petits masques... Eh bien ! tant pis pour eux : nous les marierons !... »

*Elle* s'assit, rougissante comme une fraise, pour devenir bientôt plus pâle qu'un lis, soit que la menace de sa mère lui parût un bonheur trop grand, soit qu'elle pressentit à ce moment que c'était pour elle un bonheur défendu et qu'elle devait aller tout droit dans le Paradis céleste, sans passer par le Paradis terrestre — qui n'est pas plus à dédaigner que l'autre. La soirée s'écoula, puis la nuit, et l'on se sépara à l'aube — pour ne plus se revoir : la Mort s'était chargée de déchirer le roman dont nous avons eu à peine le temps de lire ensemble les premières pages.

L'Ile d'Amour,  
C'est un amour d'île !  
L'Ile d'Amour,  
C'est un triste, triste, triste séjour...

## LE JARDIN D'HIVER

Le 19 juillet 1856 mourait à Batignolles un homme qui avait brassé plus d'affaires, sa vie durant, qu'aucun des Mercadets de ce temps — si fécond en spéculations et en spéculateurs de toutes sortes. C'était Victor Bohain, quatri-millionnaire à vingt-six ans, qui avait inventé le *Courrier de l'Europe* et Napoléon Landais, l'*Europe littéraire* et l'imprimerie Éverat, la *Semaine* et l'*Époque*, et qui, en outre, avait été rédacteur du *Figaro*, — le premier, celui de 1826.

Je n'aurais pas à en parler ici, malgré tous ses titres, s'il n'avait eu, parmi toutes ses idées ingénieuses, celle du *Jardin d'Hiver*. Victor Bohain aimait les fleurs autant que le papier imprimé — bien que le parfum en diffère un peu; il avait même

entrepris, à Palaiseau, une culture de dahlia dont il avait obtenu une foule de variétés — excepté le dahlia bleu. Cependant, c'est par cette manie hollandaise, la plus innocente et la plus coûteuse des manies, qu'il avait été amené à inventer une serre immense destinée à réunir toutes les fleurs de la création, — les femmes comprises.

L'idée était heureuse et galante, et Paris eut l'air d'y mordre d'abord. On éprouvait un plaisir réel à se promener ainsi dans ce Palais de Cristal, au milieu de la Flore exotique, parmi les mimosas et les camphriers, les sophora de la Nouvelle-Zélande et les lauriers de l'île de Madère, les bananiers-ravenala de Madagascar et les strelitzia du Cap, les litchy de la Chine et les palmiers de l'Inde, — pendant que, au dehors, la neige tombait ou que le vent faisait rage. Rien ne vous empêchait de vous croire — moyennant un franc — en plein roman de Méry, et de rêver aux amours de Paul et de Virginie.

Malheureusement, quoique — ou parce que — ingénieuse, l'idée de Victor Bohain n'eut pas tout le succès qu'elle méritait d'avoir, et les actionnaires du Jardin d'Hiver en furent pour leurs espérances et pour leurs frais. Le public parisien n'aime pas, à ce qu'il paraît, qu'on lui impose de nobles distractions :

il préfère les choisir lui-même — mauvaises. Et puis, n'avait-il pas à sa disposition les trois grandes serres du Jardin des Plantes, qui ne coûtent absolument rien, et qui sont aussi garnies, à elles trois, que l'était la grande serre du Jardin d'Hiver? Les riches ont du goût pour les plaisirs gratuits : il n'y a que les pauvres qui sachent payer les leurs.

Le Jardin d'Hiver ne fit donc pas fortune, malgré les bals masqués et les concerts qu'il donna pour essayer d'attirer la foule. Je me rappelle ces fêtes de nuit de l'année 1855, — l'année de la grande exposition, — illustrées de la présence du personnel féminin de Cellarius et des cent vingt musiciens de Musard : c'était très-beau, et l'on ne regrettait pas les dix francs que cela coûtait. Malgré Cellarius et ses danseuses, malgré Musard et son orchestre, ces fêtes ne durèrent pas longtemps, et le Jardin d'Hiver ne battit plus que d'une aile jusqu'au jour de sa mort, déjà loin de nous.

L'invention de Bohain eut le sort de tant d'autres du même inventeur : le *Jardin d'Hiver* est allé rejoindre *l'Époque* dans le pays des utopies.

## L'ANCIEN TIVOLI

Il existait, au commencement de ce siècle, au n° 78 de la rue Saint-Lazare, dans l'ancien jardin anglais de la Folie-Boutin. Je ne l'ai pas connu, mais à défaut de mes yeux, je vous demande la permission de le voir rétrospectivement avec ceux d'un monsieur F\*\*\* B\*\*\* « homme de lettres » qui, dans une brochure rarissime, imprimée en 1827, exhale ses souvenirs et ses regrets. La description qu'il fait de l'ancien Tivoli, et plus loin du nouveau — devenu ancien pour nous — est un monument curieux de la littérature de la Restauration. Je ne vous donnerai pas tout, mais des extraits seulement, la place me manquant — malheureusement.

Voici l'exorde :

« Les lilas, les oiseaux et la feuillée annonçaient

le retour du doux printemps. Déjà la fille des champs et celle des cités suivaient les pas du jeune ami si cher à leur cœur; ensemble ils cherchaient la pelouse fleurie et le site favorable pour la danse, plaisir si cher à la jeunesse, à la beauté, aux amants bien épris. Tous les boudoirs de Flore étaient ouverts, et le vaste et beau Tivoli, qui possédait alors toute sa parure printanière, à l'ombre de ses bosquets, appelait la foule empressée des couples amoureux de la grande capitale. Longtemps ce lieu de délices fut le séjour favorisé et le rendez-vous des sociétés les plus aimables. Mais, hélas! Tivoli n'existe plus! Pleurez, amours... etc. »

Après un *Lugete, veneres, cupidinesque* bien senti, l'idyllique M. F\*\*\* B\*\*\* poursuit en ces termes :

« Au déclin d'un beau jour, et lorsque le soleil, encore sur l'horizon, parait de ses mille couleurs les nuages à flocons de neige par hasard jetés dans les cieux, le bruit des boîtes et le son des trompettes annonçaient le prélude de la fête champêtre. On y jouait déjà sous l'ombrage, sur le pré verdoyant, au bord du ruisseau, dans les allées du vaste parterre; on se reposait sous l'ombrage des tilleuls pour applaudir à *Olivier* et à ses tours nombreux; au magicien et à ses oracles, à l'énorme éléphant et à son cornac, à la petite perruche et à son vieux maître.

La jeunesse volage et toujours active lançait le volant; et, sur la bascule, ou sur le cheval de bois du jeu de bagues, elle oubliait tous les autres plaisirs placés dans ce lieu de délices.

« Mais le signal est donné. L'orchestre se prépare, et bientôt l'air de la danse cher aux belles se fait entendre. On délaisse le site, le bocage et l'arbuste; on accourt, on arrive; les mains se joignent, le cœur bat, les couples fortunés se balancent. On part; le mouvement circulaire a lieu de tous côtés; les Grâces dictent les pas, les attitudes; le Plaisir guide la danseuse; l'Amour anime le danseur; la valse devient plus vive, plus intéressante. C'est le moment du joyeux délire; les danseurs et les spectateurs sont heureux; les yeux s'animent; les bras pressent la danseuse avec plus de force; l'Amour triomphe, et lorsque la danse est terminée, de nouveaux choix amènent de nouvelles jouissances, et l'on veut recommencer encore pour s'enivrer encore de nouveaux plaisirs... »

La description de l'enthousiaste M. F\*\*\* B\*\*\* ne s'arrête pas là; mais je suis forcé de m'y arrêter, et de finir — par la fin. Après avoir parlé en termes excessivement flatteurs de la *jeune* Saqui « s'élançant dans les airs » sur la corde roide, et des « merveilles de la pyrotechnie offertes par Ruggieri, l'ha-

bile artificier, » M. F\*\*\* B\*\*\*, passant du doux au grave et de Tibulle à Joseph Prudhomme, termine ainsi :

« Fille sage et prudente, fuyez les bosquets de Tivoli et les réduits ombragés des boudoirs de Flore ; c'est là où se cache l'Amour pour vous percer de ses traits ! Jeune homme, dans les jardins des fêtes publiques, n'oubliez pas qu'en ce lieu se trouvent armés contre vous la fausseté, la perfidie, la séduction ! Mais que peuvent ici mes faibles réflexions lorsque la beauté, la danse, l'amour et le plaisir se trouvent en goguette ?... »

La péroraison est du dernier galant : elle m'explique la vogue de l'ancien Tivoli, dont nos grand-mères avaient plein la bouche lorsqu'elles en parlaient.

Voilà donc l'*Ancien Tivoli* bien et dûment enterré par cet honnête fossoyeur de M. F\*\*\* B\*\*\*. Au *Nouveau Tivoli* (de 1827) maintenant :

« Le nouveau Tivoli est aussi vaste, plus ombragé dans l'ensemble, moins mystérieux dans les détails, mais plus régulier que l'ancien ; il a aussi ses bosquets, ses feuillées, sa verdure, ses allées sombres, ses fleurs de toutes les saisons, et, de plus, un local propice où *Comus* a placé ses boudoirs. L'art de La Quintinie n'a point présidé aux dessins des parterres

et des gazons sans cesse renaissants ; c'est le goût anglais qui a tracé les allées, guidé les bordures, parsemé les arbustes, paré les ornements avec le goût du jour et les idées modernes, qui ne sont pas à dédaigner. Au milieu de ces quinconces, de ces ombrages, de ces points de vue pittoresques quoique bornés, s'élève un édifice d'une architecture soignée, en forme de rotonde, avec ses ornements, ses pilastres, ses colonnes et ses bas-reliefs. C'est là qu'un industriel échanson du plaisir (lisez : *glacier*) a placé ses boissons parfumées, ses glaces, ses sorbets, son café délicieux et ses vins choisis. »

M. F\*\*\* B\*\*\* poursuit son énumération des plaisirs réservés aux habitués du nouveau Tivoli, — des balançoires, des jeux de bague, des théâtres « et autres exercices dont s'occupent avec ardeur les jeunes personnes des deux sexes. » « Chaque partie du jardin anglais, dit-il, est une prairie artificielle destinée à servir d'asile à tous les spectacles curieux que le génie de l'administration a su rassembler pour varier les plaisirs et attirer la foule. On aperçoit aussitôt en entrant les *Éoliennes*, chemins suspendus établis sur six cents pas de terrain, et qui, sans bruit, font voyager les nacelles des amateurs... Ici est l'escamoteur ; quelquefois, près de lui, le physionomane, qui simule les traits caractéristiques des

personnages grotesques ou de son invention, excite les ris, et dans la réalité, exprime par sa figure toutes les passions qu'il veut peindre. » Puis viennent : l'orchestre, le jongleur, les marionnettes, le tir de Perin-Lepage, et les danseurs de corde, « ces funambules, troupe industrieuse et vagabonde qui ajoute de nouveaux plaisirs à ceux dont jouissent les grandes réunions aux jours de fête. »

« Un peu plus éloignées, moins éclairées et plus solitaires, sont les allées propices où l'amour se plaît à multiplier ses larcins.

« Mais le nouveau Tivoli se présente encore sous un aspect plus noble et plus sérieux : il a des prétentions à la science ; il veut être à la fois le sanctuaire du plaisir et le temple des connaissances, le cabinet mystérieux du physicien et le boudoir des grâces. » Tout cela à propos du cabinet de physique de Robertson, le propriétaire-directeur de Tivoli, dont on vantait alors *la Fille invisible*, « qui y faisait entendre son joli caquetage et jouait à merveille l'esprit follet, pour immortaliser *l'expérience acoustique* la plus singulière et la moins connue ; » *les lunettes magiques, la fantasmagorie, la machine électrique* et la *machine pneumatique*, « avec ses doctes expériences. »

M. F\*\*\* B\*\*\* parle en outre des ascensions

que faisaient dans le jardin de Tivoli « les deux jeunes aéronautes, MM. Dimitri-Robertson et Dupuis-Delcourt, » et de l'application, à l'éclairage de la salle de danse, du gaz portatif alors dans toute sa nouveauté.

Puis enfin, comme il n'est pas de si belle fête qui ne finisse, M. F\*\*\* B\*\*\* clôt ainsi son éloquente description :

« Les boîtes éclatent. La pyrotechnie obtient un triomphe digne d'elle: Ruggieri se surpasse encore. La fête champêtre est terminée, et les spectateurs émerveillés se retirent en faisant l'aveu que le nouveau Tivoli est assuré de plaire, comme l'ancien, aux habitants de Paris ainsi qu'aux étrangers. »

Et moi, sans me retirer, je fais l'aveu que M. F\*\*\* B\*\*\* est un « homme de lettres » assuré de plaire aux amis de la gaieté — et de la mauvaise littérature.

---

## LE BAL DU MONT-BLANC

On l'a démoli il y a quelques mois pour dégager les abords de la nouvelle église de la Trinité, et je n'en puis parler aujourd'hui qu'au passé.

Il était situé rue Saint-Lazare, en face de la rue de la Chaussée-d'Antin, — autrefois rue du Mont-Blanc, — au premier étage d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par un café. On s'engageait dans un étroit corridor, on montait l'escalier, et on se trouvait dans le bal, qui prenait son jour et son air par des croisées assez hautes ouvertes sur la rue.

L'orchestre n'était ni bon ni mauvais ; il se contentait d'avoir de l'entrain, et cela suffisait aux danseurs et aux danseuses, gens peu difficiles sous ce rapport, — comme sous beaucoup d'autres.

Ce bal, situé en plein quartier riche, était tout

spécialement hanté par des femmes de chambre, — voire des cuisinières, — les unes élégantes, les autres appétissantes, celles-ci sentant le boudoir dont elles empruntaient de temps en temps la parfumerie, celles-là sentant la cuisine dont elles ne parvenaient pas toujours à neutraliser les émanations. Mais qu'importait ? La femme est toujours femme, et, d'ailleurs, il y a des gens qui ont un goût particulier pour les amours ancillaires. Je ne dis pas cela pour un poète que j'y ai rencontré plusieurs fois et qui pourrait me retourner le même reproche par le même courrier. Nous y allons sans doute tous deux pour le même motif, — le bon, le seul pour lequel on doit aller dans les bals publics, lorsqu'on n'a plus ses jambes de quinze ans, mais lorsqu'on a toujours son imagination de la vingtième année : pour rêver aux singuliers jeux de bascule de ce monde où les plus nobles choses ont le pire destin, où l'on voit des cuisinières au salon et des duchesses dans l'antichambre.

Car enfin, il y en avait de très-gentilles, et même de très-distinguées, parmi ces Martons, ces Lisettes et ces Dorines de la Chaussée-d'Antin. A une certaine distance, et quelques-unes de très-près, on pouvait les prendre pour leurs propres maîtresses et se croire ainsi en bonne fortune avec quelques

jolies bourgeoises de la rue de la Victoire ou de la rue Saint-Lazare, — d'autant plus qu'elles ne se gênaient pas pour se tromper d'ajustements, afin qu'on se trompât sur leur compte, comme se trompaient autrefois les soubrettes et les marquis. Pourquoi se plaindre d'une métamorphose dont on profite? C'est l'histoire d'Ixion : il crut tenir dans ses bras Junon, et il ne tint qu'une nuée, mais cette nuée était si bien junonienne, que Jupiter eut raison de se venger en conséquence.

Les danses ont cessé. Soubrettes et cuisinières sont retournées à leur besogne de l'antichambre et de l'office, qu'elles doivent continuer à délaissier, aux heures où leurs maîtresses sont absentes, pour aller polker dans quelque autre bal du Mont-Blanc que je ne connais pas, mais qui doit exister en remplacement de celui que l'église de la Trinité vient de jeter bas.

---



### *L'ERMITAGE*

Il datait de loin, ainsi que son voisin l'Élysée-Montmartre, et les grisettes y fréquentaient volontiers avec leurs bons amis les jeunes messieurs de la nouveauté et de l'épicerie.

Et de fait, c'était un des bals de barrière les plus fréquentables pour la jeunesse dansante. Son jardin,

dont les arbres égayaient si bien le boulevard des Martyrs, avait assez de bosquets où l'on pût consommer en paix la traditionnelle bière de mars, mousseuse, et le classique échaudé si friable entre les doigts. Son orchestre n'était pas nombreux, mais il était en harmonie avec les exigences des habitués — qui n'étaient pas exigeants : ils venaient là pour se trémousser, hommes et femmes, et ils se trémoussaient à cœur-joie et à jambes que veux-tu, au son d'un violon, d'une clarinette, et peut-être d'un cornet à piston. Dans ces dernières années, pour se mettre au goût du jour, l'orchestre s'était renforcé de quelques instruments à cordes et à vent — et cela ne nuisait pas.

J'y entrais volontiers le dimanche, non pour y faire des études de mœurs, selon la coutume des romanciers à la Paul de Kock, mais uniquement pour m'y débrouiller l'esprit et m'y ravigoter le cœur, lorsque j'avais trop travaillé ou lorsque j'étais trop mélancolique; et, assis dans le coin le plus sombre du jardin, je me laissais bercer par cette musique sautilante à laquelle ne savent pas résister les jambes tant qu'elles sont jeunes.

Chère, c'est là que je t'aimai,  
Je ne l'oublierai de ma vie.  
C'était un quatorze de mai,

Et tu me paraissais ravie  
De porter ta robe lilas,  
Que te gâta la pluie, hélas !

Le souvenir est la monnaie du bonheur : j'en ai quelques-uns sur la planche, afin de ne pas mourir d'ennui dans mes vieux jours,—si vieux jours il doit y avoir pour moi. Bal de l'Ermitage, je te remercie !

Après avoir brillé sous la Restauration, sous Louis-Philippe, sous la République et sous l'Empire, avec des fortunes diverses et des habitués différents, le bal de l'Ermitage a disparu en 1862 ; on a coupé ses arbres, saccagé ses bosquets, démoli son orchestre, et, sur la place qu'ils occupaient, on a bâti de solides maisons de six étages à l'instar de celles de la rue de Rivoli. On ne se douterait pas aujourd'hui qu'il y a eu là une Cythère parisienne.

---

Pendant que j'y suis, je donne un souvenir au *Bal de la Musette*, le voisin immédiat du bal de l'Ermitage, et disparu comme lui.

Le restaurant de l'Ermitage avait son entrée sur le boulevard des Martyrs. A sa gauche, et porte à porte, était un marchand de vins qui avait pour enseigne

une fresque peinte à la Courbet, représentant un grand gaillard assis *sub tegmine fagi*, en bras de chemise, en gilet, coiffé d'un fez rouge et jouant de la musette. C'était là que, les dimanches et les lundis, venaient danser leurs bourrées nationales MM. les *Auverpins* du quartier, porteurs d'eau et charbonnières, faces noires et cœurs blancs. Et en avant les coups de talons sur le parquet!

O descendants de Vercingétorix! vous faites du bruit, mais pas de scandale; je ne vous aime pas, mais je vous estime fort.

« Au diable la froide étiquette!  
En avant les joyeux ébats!  
Le plaisir est à la Musette,  
Au rendez-vous des Auvergnats.

C'est le séjour où la folie  
Assemble son joyeux parti;  
Les murs y sont tachés de lie  
Et les bancs de jus de rôti.

Gorgés de vin et de pitance,  
Le cœur tant soit peu guilleret,  
Nous pouvons commencer la danse,  
L'orchestre est sur son tabouret. »

Exproprié pour cause d'inutilité publique, le bal de la Musette s'est réfugié je ne sais où, — mais en tout cas quelque part.

## LE RANELAGH

« Ce Ranelagh, dont le nom fut anglais,  
A vu jadis et la cour et la ville  
Dans son enceinte arriver à la file.  
La mode est tout chez le peuple français.  
Le goût du jour dirige cette foule  
Qui, par torrents, se grossit et s'écoule,  
Sur les arrêts de quelques étourdis  
Qui sont partout comme oracles suivis.  
Point d'agrémens qu'aux lieux où l'on s'écrase ;  
Vite on s'engoue et plus vite on se lasse ;  
Et les plaisirs de la cour d'autrefois  
Sont devenus les plaisirs des bourgeois. »

Ainsi chantait le vaudevilliste Dumersan, habitant de Passy et voisin du Ranelagh : c'est l'histoire de ce bal qu'il fait là en un couplet — que je vous demande la permission d'allonger en prose.

Ranelagh est en effet un nom anglais, celui d'un lord sur la propriété duquel on avait établi des fêtes champêtres, où Londres tout entier se portait avec enthousiasme. Le 25 juillet 1774, Morisan, garde de la porte du bois, ouvrait, à l'endroit où il existe encore aujourd'hui, c'est-à-dire au milieu de la pelouse de Passy, un Ranelagh français où il se proposait de donner des fêtes aussi courues que celles de Chelsea. Morisan était protégé dans son entreprise par le prince de Soubise, gouverneur du château de la Muette et grand gruyer du bois de Boulogne, qui, en cette qualité, se croyait bien et dûment autorisé à autoriser lui-même une de ses créatures à s'établir sur sa juridiction de gruerie. Malheureusement pour Morisan, le grand-maitre des eaux et forêts de la Généralité de Paris se refusa à reconnaître au prince de Soubise le droit de faire des concessions de terrains forestiers appartenant à la Couronne, et il défendit au garde-portier de profiter de cette générosité princière. L'affaire fut portée au Parlement, qui annula la concession, puis portée devant le roi, qui l'autorisa, sur le conseil de la reine Marie-Antoinette, qui protégeait aussi Morisan. Le Ranelagh, un instant menacé dans son existence, s'ouvrit donc une seconde fois, — la bonne, — et, comme le dit le couplet de Dumersan, la cour et la

ville adoptèrent ce lieu de plaisance, où se donnèrent alors sans interruption les fêtes les plus brillantes. Malheureusement encore pour Morisan, la Révolution vint, qui le força à déguerpir comme avait fait, une quinzaine d'années auparavant, le grand-maitre des eaux et forêts de la Généralité de Paris : il s'enrichissait, il redevint pauvre.

En 1796, le Ranelagh, reconstruit et réouvert, retrouva la vogue que la Révolution lui avait enlevée. Les muscadins y vinrent pour danser — et aussi pour conspirer contre le Directoire, qui les fit expulser un jour par un bataillon de sa garde : d'où, pour la seconde fois, la fermeture du Ranelagh.

Au 18 brumaire, le général Bonaparte ayant fait pour le Directoire ce que le Directoire avait fait pour les muscadins, le Ranelagh rouvrit pour la troisième fois. C'était l'époque où venaient s'y promener et s'y amuser les beautés célèbres, mesdames Récamier et Tallien, par exemple, — madame Tallien qu'on appelait « Notre-Dame de Thermidor. » Elles étaient vêtues à l'*athénienne*, c'est-à-dire d'une étoffe d'une diaphanéité rare, — *ventus textilis, nebula lineæ*, selon l'expression de Pétrone ; et encore cette robe invraisemblable était-elle fendue de chaque côté, depuis les hanches jusqu'à la cheville, de façon à permettre aux regards indiscrets d'apercevoir les

splendeurs d'une chair marmoréenne, que faisaient ressortir deux cercles d'or attachés aux cuisses en guise de jarretières.

Si vous avez quelque peine à me croire, — bien que nos femmes se décollèrent aujourd'hui de façon à laisser voir les trois quarts de leur buste, — je vous renverrai à ce couplet du temps, qui vous édifiera plus complètement :

« D'un tissu trop clair, trop léger,  
Ces belles Grecques sont vêtues ;  
Un souffle peut le déranger  
Et nous les montrer toutes nues.  
Aux yeux, souvent, un voile adroit  
Promet une beauté divine :  
Rarement la forme qu'on voit  
Vaut celle que l'on devine. »

La vogue du Ranelagh continua sous l'Empire, et ne s'arrêta qu'en 1814, lors de l'Invasion, pour reprendre sous la Restauration, où ses bals furent plus brillants et plus suivis que jamais, — même par la duchesse de Berry, — et pour continuer sous le règne de Louis-Philippe, sous la seconde République et sous le second Empire.

Mais c'était trop de gloire et une trop longue vie. Le chemin de fer d'Auteuil, en supprimant la distance qui empêchait le public bourgeois d'aller

danser sur la pelouse de Passy, lui porta un coup fâcheux. Il n'avait été hanté jusque-là que par la fashion parisienne, par l'aristocratie de la jeunesse des deux sexes, qui se plaisait à avoir ainsi un bal à elle où ne pussent pas venir les croquants, les créatures des autres bals, les commis et les grisettes, — gens de peu de voiture, comme on sait. Du moment que tout le monde pouvait arriver au Ranelagh en quelques instants, c'était un bal à abandonner, — et peu à peu, en effet, le Ranelagh fut abandonné de son élégante clientèle, qu'il remplaça par une autre beaucoup moins aristocratique.

Il y a deux ans, il a fermé ses portes d'une façon définitive, à la grande satisfaction des entreprises rivales, Mabile, Asnières et le Pré Catelan.

---

## LE DELTA

« Quand j'étais encore petite, à Dublin, et assise aux pieds de ma mère, je lui demandai un jour ce qu'on faisait des vieilles pleines lunes. — Ma chère enfant, répondit ma mère, le Bon Dieu prend le marteau à sucre et casse les vieilles pleines lunes en morceaux pour en faire les petites étoiles. »

Outre les vieilles lunes, dont le sort m'intriguait autant que la Mylady d'Henri Heine, lorsque j'étais enfant comme elle, je me suis souvent demandé ce que devenaient les vieilles Cythères, et souvent je me suis répondu : L'Édilité prend le marteau à expropriation pour cause d'utilité publique et casse les vieux jardins pour en faire de nouvelles rues. Ainsi en a-t-il été du Jardin Beaujon, du Jardin de Tivoli, du Jardin d'Idalie, du Colisée, de Paphos — et autres Jardins d'Armide.

Mais le sort de l'un d'eux, surtout, me préoccupait, — je ne sais pas pourquoi, par exemple. Le *Delta*? Qu'était devenu le *Delta* qui avait fait tant parler de lui, du commencement de ce siècle au milieu de la Restauration? J'aurais cherché longtemps, peut-être, si, un soir d'été que j'avais soif, le hasard ne m'eût conduit dans une brasserie en plein air de la rue du Faubourg-Poissonnière.

Il y avait là, à quelques pieds au-dessus du niveau de la rue, un jardin dont il eût été difficile de soupçonner la présence dans un quartier aussi populeux, — où naturellement le terrain à bâtir doit coûter cher. Mon étonnement était grand : ma joie fut plus grande encore lorsque j'appris que je buvais de la bière dans un bosquet de l'ancien bal du *Delta*. Je venais de retrouver mon *Delta* !

Je ne suis pas de ceux qui passent indifférents devant les ruines. J'éprouve, au contraire, un certain attendrissement devant les débris, qui me racontent toujours une histoire intéressante. Je me plais à reconstruire le passé écroulé, et à m'y promener comme dans le présent. Je ressuscite pour quelques instants de pauvres mortes qui ont été de belles vivantes, et j'en peuple ce jardin, qui reprend alors sa physionomie joyeuse et folle d'autrefois. Ces arbres qui reverdissent chaque année, et dans les ra-

mures desquels j'asent si gaiement, chaque printemps, des nichées d'oiseaux, ne se souviennent plus des couples juvéniles qui sont venus abriter leurs rougeurs sous leur feuillage discret; mais moi, qui n'ai pourtant rien vu ni rien entendu, je me souviens pour eux. Chers amoureux inconnus du temps jadis, poussières aujourd'hui, je vous aime à cause de votre amour, — la seule folie honorable de la vie, que déshonorent tant de folies ridicules! Si bien même que j'oublie de me plaindre et de regretter pour mon propre compte, moi qui dépense toutes mes provisions de sensibilité en votre faveur.

Je suis revenu souvent à cette brasserie de la rue du Faubourg-Poissonnière, qui campe sur l'emplacement de feu le Delta. Le public y était assez nombreux; il y avait là des gens jeunes comme je l'ai été et des gens vieux comme je le serai: aucun d'eux n'avait l'air de se douter sur quel cimetière amoureux il buvait. Si j'ai eu de la mémoire pour eux, il ne faut pas m'en vouloir: c'est par hasard.

---





## *LA CLOSERIE DES LILAS*

Lorsqu'on sort du jardin du Luxembourg par la grille qui fait face à l'Observatoire, on a, à droite, le boulevard Montparnasse, cent fois plus ombreux et plus pittoresque que le boulevard des Italiens, et, à gauche, un quinconce d'arbres sous lequel gesticule obstinément, depuis quelques années, un héros

de bronze vissé sur un socle en marbre, — comme tous les sujets de pendules. Ce n'est pas avec son sabre nu qu'il conduit l'orchestre invisible dont on entend les éclats : ce n'est pas lui qui s'appelle Desblins, — puisqu'il s'appelle le maréchal Ney.

Paris abonde en rapprochements aussi bizarres et aussi édifiants. Ce mur derrière lequel on danse si joyeusement est celui où l'on a fusillé le « brave des braves : » Michel Ney a rendu le dernier soupir là où résonne la *polka des Baisers*. Plus encore : cette Closerie des Lilas, où se trémoussent les représentants de la jeunesse française, a été l'asile des pieux disciples de saint Bruno ; les Chartreux ont précédé les carabins ; le séminaire religieux est devenu le séminaire du plaisir.

Il y a longtemps que les Français dansent sur un volcan, — pour justifier le mot de M. de Salvandy. Si le volcan n'existait pas, il faudrait l'inventer.

La Closerie des Lilas ! Bonne enseigne pour une boutique de ce genre. Cependant la devanture me déplait : une devanture en style mauresque d'opéra-comique, moitié plâtre et moitié sapin, coloriée et découpée à la mécanique ; une devanture fabriquée dans la Forêt-Noire, une devanture imprimée à Épinal. Il est clair que le propriétaire de la Closerie, M. Bullier, a voulu rappeler les merveilles de l'Al-

hambra ; mais entre vouloir et pouvoir il y a plus de Pyrénées qu'il ne le croit, car son Alhambra est raté, et lui seul, s'il n'est pas trop difficile, peut s'en contenter : pour s'en assurer, il n'a qu'à faire un tour à Séville ou à Grenade, à Tunis ou à Tripoli, à Damas ou à Ispahan. Ce n'est assurément pas dans le Jardin-Bullier que le poète Saadi eût improvisé son *Jardin des Roses*.

Qu'importe, après tout ? je ne suis qu'un passant et n'ai pas le droit de critiquer des choses dont tout le monde a l'air de s'arranger. Style mauresque à part, la Closerie des Lilas est un agréable lieu de plaisance qui, s'il n'a pas complètement remplacé la Grande-Chaumière, sa rivale et son aînée, l'a du moins fait oublier, — comme madame Plessy a fait oublier mademoiselle Mars. Avant que M. Bullier n'eût établi son Prado d'hiver dans son Prado d'été, avant qu'il n'eût pris pour l'un une partie de l'emplacement consacré à l'autre, il y avait là assez de bosquets pour permettre aux amoureux de s'y égarer, et assez d'arbres pour permettre aux poètes d'y rêver. Et les amoureux et les rêveurs n'y manquaient pas : ils venaient dans la journée, entre le déjeuner et le dîner, les femmes apportant leur *ouvrage*, — une broderie quelconque, une inutilité de toilette, — les hommes n'apportant rien que leur envie de flâner ;

les uns faisaient la roue, les autres des minauderies, et les uns et les autres finissaient toujours par s'entendre, — comme larrons en foire. Adorables voleuses ! Heureux volés, en somme !

Et puis la balançoire, jeu qu'affectionnent les dames — à notre profit ! On les hisse sur le siège mobile ; elles s'y installent de leur mieux, de façon à ne rien laisser trahir de leurs secrètes perfections par un pli maladroit de leur robe, et, lorsqu'elles sont prêtes, on imprime une vigoureuse impulsion à l'escarpolette, qui, une fois en branle, ne s'arrête plus de si tôt. — « Plus fort, Gustave ! plus fort ! » vous crie-t-on, pâle d'émotion ou rouge de plaisir, — selon le tempérament. — « Du vinaigre, Paul ! du vinaigre ! » Voilà ce qu'on entend autour de la balançoire. Ce qu'on y voit, les libertins le savent bien : un bout de pied bien chaussé, bien cambré, une cheville bien expressive.

« Et lorsqu'on voit le pied, la jambe se devine. »

L'imagination prend si volontiers le mors aux dents !

Voilà ce qu'on voyait et ce qu'on entendait à la Closerie des Lilas, quand on sortait de la salle de billard située à l'extrémité du jardin, à deux pas de la salle couverte sous laquelle on dansait alors les

jours de pluie, et sous laquelle on danse maintenant les jours d'hiver, depuis quatre ans que le vieux Prado est démoli.

Aujourd'hui, quoique le jardin soit un peu à l'étroit, on y voit et on y entend beaucoup des choses d'autrefois. Les bosquets de lilas existent encore, avec leurs petites tables rondes, peintes en vert, où l'on ne peut tenir que deux, et où je me suis assis — seul — un jeudi de cet été.

Seul, je me trompe. L'homme qui a vécu marche toujours escorté de souvenirs, comme Oreste de remords : avant d'avoir l'âge où l'on ne rit plus volontiers — et pour cause, — j'ai eu l'âge où l'on rit à propos de tout. J'aime donc, parfois, à me rappeler ce qui a été en même temps que moi, et, ce soir-là, au bruit de l'orchestre de Desblins, qui jouait des quadrilles et des valse à n'en plus finir, des *titi-lariti* et des *tata-larita*, je remuais les cendres encore chaudes du passé, — un passé vieux d'une quinzaine d'années.

Bullier venait de succéder à Carnaud, la *Chartreuse* s'était métamorphosée en *Closerie des Lilas* (1847); la grisette avait jeté son bonnet de quatre sous par-dessus les moulins et l'avait remplacé par l'orgueilleux chapeau à plumes — le *bibi* — de la lorette : les bonnes mœurs commençaient à s'en

aller avec les bonnes filles. Cependant il en restait encore, moitié chair et moitié poisson, qui savaient quelquefois aimer *pour rien* — dans les entr'actes des jours où elles aimaient autrement. C'étaient, avec quelques étoiles autrefois brillantes, maintenant filées, comme Adèle Blée, Clara Fontaine, Héloïse Pavillon, leurs satellites plus jeunes qui brillaient comme elles pour s'éteindre aussi comme elles : Rigolette, Zélie Hoffmann, Clary Fauvette, Rose Pompon, la grande Pauline, Pauline la Folle, Davina, Pochardinette, Frisette, Maria, Olympe, Reine-Souris, Angéline, Hortense la Pâle, Blondinette, Charlotte, Delphine, Jeanne, Coralie et d'autres habituées du Prado et de la Chaumière, qui s'éloignaient de temps en temps du quartier latin, mais pour y revenir bientôt à tire-d'aile, — comme on revient à ses premières amours. Les étudiants sont pauvres, mais ils sont étudiants, et toujours les bachelettes aimeront les bacheliers. C'est si agréable, quand on s'est retirée du service et qu'on est entrée en religion comme Sophie Ponton, ou en littérature comme Céleste Mogador, ou en loge comme une foule de filles de portières, de pouvoir se dire : « Ce procureur du roi si féroce, c'était mon petit Auguste ! Je le menais par le bout du nez, et il trouvait cela très-doux !... » Ou : « Ce fameux médecin, si dur

au pauvre monde, c'était mon Amédée ! Il était doux, timide et rougissant alors, et il ne disait rien quand je lui allongeais quelques giroflées à cinq feuilles pour avoir regardé d'autres femmes que moi — qui regardais tant d'autres hommes que lui, sans qu'il s'en aperçût ou sans qu'il s'en plaignît !... »

Elles aimaient les étudiants — et Béranger qui les avait chantées toutes sous le nom de Lisette. Aussi, quelle fête, le soir où le hasard du voisinage et de la promenade — Béranger demeurait alors rue d'Enfer — l'amena à la Closerie des Lilas ! Un vieil étudiant le reconnut et le signala. « Béranger est dans nos murs ! Le chantre de Lisette est ici ! » Ce furent des trépignements d'enthousiasme indescriptibles. On entoura le vieillard, on l'étouffa sous les baisers et sous les fleurs. Jeanne la Belle lui offrit son bouquet, qu'il accepta les larmes aux yeux. Delphine lui demanda la permission de poser ses jeunes lèvres sur son vieux front, à la place où l'on met d'ordinaire les lauriers et où il n'y avait que des rides, et le poète, ahuri par cette ivresse d'admiration, permit tout ce qu'on voulut. — « Je mourrai heureuse, puisque j'ai embrassé Béranger !... » s'écria Delphine, que ses compagnes, jalouses de l'honneur qu'elle venait d'obtenir, imitèrent bientôt, au risque de tuer de caresses ce pauvre bonhomme qui les

avait tant aimées — quand il était capable de les supporter. Ah! ce soir-là, il leur fut pardonné beaucoup de choses à toutes, pour l'enthousiasme sincère et passionné qu'elles venaient de témoigner à leur cher poète, — qui dut s'en retourner meurtri chez lui, en jurant qu'on ne l'y prendrait plus. Il leur fut beaucoup pardonné, car ce soir-là elles redevinrent toutes grisettes, et se promirent de ne plus aimer désormais — que deux ou trois amants à la fois. *Eheu fugaces!*

J'ai eu quelque peine à les reconnaître, cet été, parmi ces belles drôlesses vêtues de robes de foulard, coiffées de chapeaux de paille à la Paméla, chaussées de cothurnes dorés sur tranche, qui viennent de la rive droite de la Seine, du pays où les *protecteurs* fleurissent, et descendent avec tant de désinvolture impertinente de leurs équipages — de louage. Mais d'où qu'elles viennent, ces filles d'Hérodiade sont charmantes sous leurs toilettes extravagantes qui ne ressemblent en rien aux toilettes ridicules des premières années du règne de Louis-Philippe, aux spencers de velours, aux manches à la *pagotte*, aux bérets de crêpe, aux canezous à triples volants, aux collerettes tuyautées, etc. J'aime beaucoup leur façon de retrousser leur robe par devant, — c'est-à-dire du côté où elle ne traîne

pas ; elles la retroussent avec une grâce provocante qui nous empêche de leur en vouloir de cette faute d'orthographe de costume, non plus que de leurs fautes d'orthographe de conduite, — ces incorrections et ces infidélités-là étant faites à notre profit.

J'entendais prononcer, au milieu d'éclats de voix et d'éclats de rire, les noms de la plupart d'entre elles, célébrités éphémères que nous retrouverons encore ailleurs. Ce sont mesdemoiselles Henriette Zou-Zou, Clarisse de Montfort, Anita l'Espagnole, Isabelle l'Aztèque, Antonia la Belle, Eugénie Malakoff, Emma Cabriole, Delphine, Virginie Riset, Amélie la Blonde, Finette la Bordelaise, Irma Canot, Nini Belles-Dents, — et une foule d'autres oies du frère Philippe.

J'entendais, en outre, du bosquet où je m'étais réfugié, les conversations qui avaient lieu dans les bosquets voisins, où l'on parlait librement — dans les deux sens. A ma droite et à ma gauche, on buvait, on riait, on causait — et l'on commerçait : « Mon petit chat, je t'adore : paye-moi une bavaroise au chocolat. — A-t-il l'air daim, ce grand cocodès ! — Tiens, Anatole, veux-tu savoir ma pensée ? je t'aime bien, mais tu es trop collant ! — Eh bien ! elle a du vice dans la toupie, celle-là ! — Vous parlez très-bien, mon cher, mais... du flan !

— Ah! mais c'est pas tout ça; moi, je jouerais volontiers des dominos, rien que pour savoir comment les beefsteaks sont faits dans ce boui-boui. — Ma chère, les hommes c'est farce comme tout! — Peut-on se décolleter comme ça, quand on a de pareilles salières! — Que veux-tu! j'ai une toquade pour ce garçon-là, moi... — Ah! du vent! de la mousse!... — Ma petite, vois-tu, quand un homme te demandera à être ton amant de cœur, envoie-le à la balançoire. — Voyons, qu'est-ce qui me rince le tube? j'ai la pépie. — Mon petit, je n'ai jamais aimé personne que les huîtres : vous avez des chances. — Monsieur parle de sa flamme : a-t-il seulement de la braise? »

Ces plaisanteries et cet argot sont sinistres. Et ce qu'il y a de plus lamentable, c'est qu'on ne les entend pas seulement à la Closerie des Lilas : on les entend dans toutes les Cythères parisiennes, — d'où l'Amour est sévèrement exclu, à cause de sa mise décente.

Théophile Gautier disait — au temps où il n'était pas au *Moniteur* : « Je hais l'argent depuis que je sais qu'il sert à payer les dettes. »

Je hais l'argent, moi, depuis que je sais qu'il sert à payer les femmes.



## LE JARDIN MABILLE

Or, en ce temps-là, vers 1840, il y avait au milieu des Champs-Élysées et de l'Allée des Veuves — un désert dans un désert — une sorte de petit *bastringue* champêtre, quoique parisien, où venaient danser les femmes de chambre du faubourg Saint-Honoré, en compagnie des valets de chambre du même faubourg,

moyennant dix sous d'entrée. L'orchestre était maigre, et l'éclairage à l'huile : quelques clarinettes et quelques quinquets. Mais qu'importe le luxe à qui veut s'amuser ? On se fatigue d'aussi bon cœur — de meilleur cœur même — dans ces bals champêtres-là que dans les bals de l'intérieur de Paris.

Ce bastringue, dédié à la haute valetaille mâle et femelle, était tenu l'été par le père Mabile, professeur de danse, qui tenait l'hiver, à l'hôtel d'Aligre, rue Saint-Honoré, des soirées dansantes qui avaient une certaine vogue dans un certain monde. Mabile, en sa qualité de père, avait des fils, plusieurs fils, deux ou trois fils, jeunes gens intelligents qui, flairant le succès, imaginèrent de remplacer le public ancillaire du bal de l'Allée des Veuves par un public plus noble, où viendraient, par exemple, les maîtres de ces Ruy-Blas de dixième ordre et les maîtresses de ces maîtres-là, — parmi lesquelles bon nombre de femmes de chambre. Ils étaient choqués de voir, au milieu du bal, courir le donneur de cachets chargé de percevoir le prix des quadrilles et d'inviter les danseurs à choisir leurs vis-à-vis et à se mettre en place. A leurs yeux, c'était un anachronisme, comme les quinquets qui fumaient accrochés aux arbres : des quinquets quand on pouvait avoir le gaz ! Ils protestèrent contre un pareil état de choses : le

père Mabilles tint bon. Ils revinrent à la charge avec tant d'éloquence, que le père Mabilles, aux trois quarts désarmé, fit des concessions qui amenèrent la complète transformation de son bastringue. Jusque-là, à l'exemple de la Chaumière et du Salon de Mars, on avait dansé les dimanches, lundis et jeudis : ils obtinrent qu'on danserait le samedi et que le prix d'entrée serait de deux francs une fois payés, sans rétribution aucune pour les quadrilles. Puis, comme le lundi est un jour populacier indigne du noble monde qu'ils allaient appeler à illustrer leur bal, ils en fermèrent les portes ce jour-là pour les rouvrir le samedi. Puis, enfin, ils remplacèrent les quinquets souffreteux par de nombreux becs de gaz, les clarinettes mélancoliques par un joyeux orchestre, — et le public féminin de la Boule-Rouge, du quartier des Martyrs et de la Chaussée-d'Antin prit le chemin de l'Allée des Veuves.

Quand les femmes du monde interlope — j'entends, comme Gavarni, celles qui *gagnent* à être connues — vont quelque part, elles ne tardent pas à y être suivies par les hommes de tous les mondes et de tous les âges, — j'entends ceux à qui leurs moyens permettent d'être amoureux. La lionnerie masculine suivit donc la lionnerie féminine dans le jardin des frères Mabilles, qui devint le « temple de la chorégra-

phie parisienne. » Les étrangers, Anglais en tête, se pressèrent en foule sur les pas des beautés éphémères devenues les illustrations de ce temple galant, — ou plutôt de cette Bourse de l'amour, où l'on faisait si facilement prime en levant la jambe d'une certaine façon. Et comme, en France, on a des vers pour saluer tous les soleils levants, toutes les royautés au biberon, dont la plupart n'atteignent pas toujours l'âge adulte, on ne manqua pas de fêter la Cythère de l'Allée-des-Veuves dans une chanson qu'on chanta sur beaucoup de pianos et dans beaucoup d'endroits — même là où l'on eût dû la proscrire :

« Allons chez Mabilie,  
 Charmant et gracieux séjour.  
 Tout, dans cet asile,  
 Fuit sur les ailes de l'amour.  
 Le plaisir facile,  
 De gaieté pare le destin,  
 Et le temps qui file  
 Laisse des fleurs sur son chemin.

« Bégueule morale,  
 Adieu, ton règne est enfoncé !  
 Arrière et détale,  
 De rire, ici, l'on est pressé.

La femme sensible  
Qui, le soir, nous fait les doux yeux,  
Veut, s'il est possible,  
Prendre un amant et même deux.

Allons chez Mabille..., etc. »

Je vous fais grâce des autres couplets. La rime n'est ni riche, ni même à son aise : son indigence égale celle de l'esprit qui a présidé à la confection de cette ineptie. Cela vaut le *Pied qui r'mue*, et *Ah! zut alors si ta sœur est malade!* — le succès de cette année et celui de l'an dernier.

Après cette poésie de mirliton, et d'autres poésies de même farine — ou plutôt de même son — vinrent les articles des journaux grands et petits. Si je ne me trompe, ce fut Charles de Boigne qui attacha le grelot dans un journal grave, — dans *le Constitutionnel*. On parla avec force éloges de Chicard, un intrépide danseur qui, dans la vie privée, était un respectable négociant en cuirs répondant au nom de Lévêque; de Pritchard, un autre intrépide danseur, non moins respectable que Chicard dans la vie privée; de Brididi, « ce moulin perpétuel aux ailes si vigoureuses; » de Paul Piston, « dont le coup de pied était si vainqueur; » et, du côté des femmes, de : Feuille-de-Rose, « dont la danse transcendante et

les yeux toujours perdus dans la contemplation d'un idéal inconnu, avaient des langueurs si voluptueuses que les sergents de ville s'en pâmaient dans les bras de l'inspecteur des mœurs ; » de Rigolette, qui avait « un si voluptueux saut de carpe ; » de Céleste Mogador, « élancée comme une guêpe, flexible comme une branche de saule, vive comme une linotte ; » de Frisette, qui n'avait que quatre robes — d'un prix fou, — la première de moire blanche, la seconde de moire bleue, la troisième de moire jaune et la quatrième de moire verte ; de Marionette, « dont la danse était composée de bonds irréguliers et d'inclinaisons impossibles qui donnaient à penser qu'une main invisible la tenait au bout d'un fil ; » de la Reine Pomaré...

Ah ! cette dernière fut le grand succès du Jardin Mabille, et, à ce titre, elle mérite bien que je m'arrête plus longtemps sur elle que sur les autres, — réputations envahies depuis longtemps par les orties de l'indifférence publique.

Un soir du mois de mai 1844 apparut, en pleins quadrilles du bal Mabille, une jeune femme d'une beauté et d'un costume étranges : cheveux noirs opulents, teint bistré des créoles, robe blanche moins décolletée que celle des honnêtes femmes, avec des bracelets et des verroteries de bon goût.

Elle se mit à danser la polka — alors dans toute sa nouveauté — avec une désinvolture, une grâce, un brio, qui lui attirèrent immédiatement une nuée d'admirateurs, comme la lumière attire les mouches. Il était clair qu'elle n'avait aucune instruction chorégraphique, et qu'elle improvisait les attitudes et les temps de la polka qu'elle était censée danser ; mais c'était précisément cette ignorance qui faisait son originalité et qui fit sa réputation, — aidée de sa fulgurante beauté. Aussi fut-elle applaudie, ce soir-là, de la voix, des mains, des pieds, des chaises, de tout ce qui sert à prouver l'enthousiasme — et le bruit, — et les gloires féminines du lieu pâlirent devant elle comme des quinquets devant un phare : une rivale leur était née !

D'où venait-elle, cette inconnue qu'on acclamait ainsi ? D'où viennent, au printemps, les vertes demoiselles qu'on voit courir sur les étangs ? D'où viennent les hannetons ? D'où viennent les saute-relles ? On ne sait : on ne savait.

Sa mère était une princesse,  
Et son père un prince — Charmant,  
Partis sans laisser leur adresse,  
Comme deux héros de roman ;

disaient ceux qui ne demandent à une femme d'autre

passé-port que de beaux yeux, de belles lèvres, de beaux cheveux, de belles épaules et de belles jambes.

La nouvelle venue avait tout cela, et elle connaissait à merveille la manière de s'en servir. Aussi fut-elle saluée reine et portée en triomphe à dos d'hommes. Entrée au bal Mabille, ce soir-là, sous le nom modeste d'Élise Sergent, elle en sortit sous le nom de *Reine Pomaré*.

C'est ainsi que s'improvisent les royautés en notre plaisant pays de France.

Élise Sergent, devenue reine, se composa naturellement une cour, où les courtisans des deux sexes abondèrent — comme les pucerons après un rosier, — et elle put croire à sa royauté, aussi sérieusement que, récemment, l'avoué de Périgueux à la sienne. Reine Pomaré, roi d'Araucanie, — les deux illusions se valent.

L'ambition vient en dormant. On a bien vu jusqu'ici un roi d'Yvetot, c'est-à-dire un homme satisfait de régner sur une centaine de villageois et sur autant de villageoises; mais on n'a jamais vu de reine d'Yvetot, c'est-à-dire de femme heureuse de régner sur le même nombre de gandins et de gandines. Aussi, en se réveillant, le lendemain de son triomphe, Élise Sergent songea-t-elle à se faire connaître comme reine Pomaré par ce qu'on est convenu d'ap-

peler *tout Paris*. En conséquence, elle recommença à se répandre partout, comme l'évangile de l'amour et du plaisir, dans les cabarets où l'on soupe cher, dans les promenades aristocratiques, dans les avant-scènes des petits théâtres, dans les bals bien *femmes*, au foyer de l'Opéra, — dans tous les endroits enfin où elle pouvait se faire remarquer.

Elle se fit remarquer, en effet, et les adorateurs ne lui manquèrent — non plus que les thuriféraires. Les chroniqueurs du grand et du petit format, les journalistes sérieux et les journalistes pour rire — ce sont les moins plaisants ceux-là! — soufflèrent dans leurs turlututus d'argent ou de fer-blanc, et la réputation de mademoiselle Sergent devint européenne. Les boyards s'en émurent au fond de la Russie, les hospodars au fond de la Valachie, les mandarins au fond de la Chine, les lords au fond de l'Angleterre, les vizirs au fond de la Turquie, et, pour la troisième fois, les étrangers envahirent la France, — heureuse cette fois d'être envahie, à cause des roubles, des guinées, des dollars, des sequins, des roupies, des souverains et autres napoléons de tous les formats qu'elle récolta.

Pendant quelques mois, à Paris, on ne s'entretint que de la reine Pomaré, — à ce point que la véritable, celle d'Otaïti, en fut oubliée. Pour mettre le comble

à sa gloire et le saint Chrême à sa réputation, elle autorisa la publication d'une foule de brochures à couverture rose qui se chargèrent de lui donner ce qu'elles espéraient avoir elles-mêmes, l'immortalité, — oubliant que les petites dames ont leurs destinées comme les petits livres. Puis, après les prosateurs vinrent les poètes; après Auguste Vitu, Charles de Boigne, Théophile Gautier, vinrent Gustave Nadaud, Romieu et Théodore de Banville.

« Pomaré, Maria,  
Mogador et Clara,  
A mes yeux enchantés,  
Apparaissez, belles divinités! »

Ainsi chanta l'auteur des *Deux Gendarmes*.

« O Pomaré, ma jeune et folle reine,  
Garde longtemps la verve qui t'entraîne;  
Sois de nos bals longtemps la souveraine,  
Et que Musard  
Pâlisce à ton regard !... »

Ainsi chanta l'homme le plus gai de France.

« Amours des bas-reliefs, ô muses et bacchantes  
Qui, sur l'Ida nocturne, au bruit d'un tambourin,  
Les fronts échevelés en tresses provoquantes,  
Dansiez en agitant vos crotales d'airain !

Vous, plus belles déjà que ces filles du Pindé,  
Bayadères d'ébène aux bras purs et nerveux,  
Qui bondissez sans bruit sur les tapis de l'Inde,  
Avec des sequins d'or passés dans vos cheveux !

Elsler ! Taglioni ! Carlotta ! sœurs divines,  
Aux corselets de guêpe, aux regards de houri,  
Qui fouliez, en quittant le carton des collines,  
Le splendide outre-mer d'un ciel de Cicéri !

O reines du ballet, toutes les trois si belles,  
Qu'un Homère ébloui fera nymphes un jour,  
Ce n'est plus vous la danse : allons, coupez vos ailes,  
Éteignez vos regards : ce n'est plus vous l'amour !

C'est notre Pomaré, dont la danse fantasque,  
Avec ses tordions frissonnants et penchés,  
Aiguillonne à présent comme un tambour de basque  
Les rapides lutteurs à sa robe attachés.

Quand sa vive polka frémit dans la cadence,  
Ses plus chauds amoureux se battraient pour mieux voir  
Ses pieds tourbillonnants entraînés par la danse,  
Et tous se damneraient pour les baiser le soir. »

Ainsi chanta, de son mètre sonore, le poète des  
*Stalactites*.

Eh bien ! malgré ces honneurs en prose et en vers,  
malgré ces coups d'encensoirs d'or — et de cuivre,  
— Élise Sergent avait toujours l'esprit rongé par  
le ténia de l'ambition. Il ne lui suffisait pas d'être

reine, elle voulait être cabotine : montée sur le faite, elle aspirait à descendre.

Elle descendit — ou plutôt elle dégringola. Après un début au Théâtre du Palais-Royal, où elle dansa la polka et où elle fut outrageusement sifflée, elle battit de l'aile durant quelques mois encore, puis se retira, pour pleurer sa défaite et panser cette incurable blessure, dans une pauvre chambre de la rue d'Amsterdam', où elle mourut, le 8 décembre 1846, dans l'abandon et dans le dénûment le plus absolu.

Ça ne fait pas long feu, les « Divinités » de M. Nadaud !

La Reine Pomaré morte, ses compagnes, faciles à consoler, continuèrent son commerce au Jardin Mabille, où les étrangers continuèrent à affluer comme par le passé — et, avec les étrangers, les roubles, les sequins, les dollars, les souverains, les roupies et autres napoléons belges, anglais, russes, chinois, turcs, américains et moldaves.

Où sont-elles maintenant, ces aimables joueuses de flûtes enchantées ? Vingt ans ont passé depuis ce temps, et vingt ans, si cela fait du bien aux vins de Bourgogne, cela n'en fait pas aux femmes de Paris — qui ne sont plus potables, surtout pour les vieux ivrognes, après deux ou trois ans de bouteille.

« Dictes-moy où, n'en quel pays,  
Est Flora, la belle Romaine ;  
Archipiada, ne Thaïs  
Qui fust sa cousine germaine ;  
Écho, parlant quant bruyt on maine  
Dessus rivièrè ou sus estan,  
Qui beauté eust trop plus qu'humaine ?  
Mais où sont les neiges d'antan !... »

Heureusement, la graine de drôlesses pousse vite et dru sur notre sol, où l'engrais d'or ne manquera jamais. Quand il n'y en a plus, il y en a encore !

---

*Décembre* 1863. Le Jardin Mabile va disparaître — ou du moins se déplacer. Dans un an, il renaîtra de ses cendres au boulevard Beaujon, avec M. Arsène Houssaye pour parrain.



### *LES FOLIES-ROBERT*

L'entrée de ce bal, au n° 18 du boulevard Rochechouart, se ressent un peu de son voisinage, qui n'est pas très-élégant. On devine qu'hier encore c'était un bal de banlieue. Il faut savoir qu'il existe pour le trouver au fond de l'impasse où il est établi depuis le 29 décembre 1856 : c'est une violette — moins le parfum.

Mais une fois entré, on peut se croire ailleurs, à Bullier, par exemple. Vaste salon carré, galeries en bas, galeries en haut, galeries partout, avec une seconde salle au bout de celle-là, où l'on danse à ciel ouvert pendant l'été : voilà les *Folies-Robert*. Ah ! j'allais oublier l'orchestre, placé dans une tribune mauresque (toujours !) et qui a été dirigé pendant longtemps par un jeune compositeur d'avenir, Olivier Métra, aujourd'hui chef d'orchestre du Château-des-Fleurs.

Le public a sa physionomie à lui. Ce n'est ni le public de la Closerie, ni celui de Mabilly, ni celui de Dourlans, ni celui de la Belle-Moisonneuse : c'est un public mêlé, moitié chair — et moitié poisson. On y voit des papas très-bien qui y viennent le dimanche avec leurs femmes, et tous seuls les autres jours, les lundis, mercredis et vendredis. On y voit des ouvrières en bonnet et des drôlesses en chapeau, venues là, les unes pour s'amuser, les autres pour y trouver un *protecteur*, — comme si les *protecteurs* avaient l'habitude de s'aventurer dans une Cythère à 75 centimes l'entrée ! On y voit enfin, on y voit surtout, des *gigolos* et des *gigolettes*, — un mot nouveau et des mœurs nouvelles, qu'il faut expliquer à ceux qui ne les connaissent pas.

Le *gigolo* est un adolescent, un petit homme,

comme la *gigolette* est une adolescente, une muliérique. L'un tient le milieu entre Chérubin et Don Juan, — moitié nigaud et moitié greluchon ; l'autre tient le milieu entre la grisette et la gandine, — moitié ouvrière et moitié fille. Le premier deviendra peut-être tout à fait greluchon ; la seconde deviendra très-certainement une fille, — parce que, sur la pente du plaisir où ils courent tous deux, il est plus facile à l'homme qu'à la femme d'enrayer à temps et de rentrer dans le giron de l'honnêteté. Maintenant, pourquoi la collaboration de ces deux jeunes ? Parce que le gigolo et la gigolette sont tous deux enfants du pavé de Paris, et qu'ils se ressemblent par une foule de côtés : si j'osais, je dirais que l'un est le frère et l'autre la sœur. La gigolette, qui est ignorante comme une carpe, n'est pas fâchée de pouvoir babiller à son aise avec le gigolo, aussi ignorant qu'elle, sans redouter ses sourires et ses leçons ; et puis, pour elle, c'est un amant sans conséquence, qu'au besoin elle enverrait comme ambassadeur chez un amant sérieux — et qui irait sans être ofusqué de la commission, la délicatesse lui étant aussi inconnue que la rhétorique. Amant sans conséquence, mais cependant amant avec tous les privilèges que ce titre comporte, — et aussi avec toutes les charges qu'il entraîne avec soi. — « Mon petit Totole,

ou mon petit Guguste, ou mon petit Polyte, » dit la gigolette à son gigolo, « j'ai mon terme à payer après-demain, et *il* ne m'en a donné que la moitié : il faut que tu me fasses le reste. » Et le gigolo s'exécute, — à moins qu'employant l'argot de ces dames et de ces messieurs il ne lui réponde : « *Du flan !* »

Ai-je fait comprendre suffisamment ce que sont les gigolos et les gigolettes, de manière à ce qu'on ne les confonde pas avec d'autres types qui s'en rapprochent ? J'ajouterai, pour bien faire sentir les nuances qui séparent les gigolos d'autres jeunes gens, dont quelques-uns fréquentent quelquefois les Folies-Robert, j'ajouterai que le costume n'est pas le même, — détail essentiel de ce portrait d'après nature. Les gigolos, qui sont souvent de jeunes commis en nouveautés, s'habillent assez correctement — ni gandins, ni ouvriers — et c'est même là un de leurs charmes aux yeux de leurs gigolettes, qui ne sont, elles, ni élégantes ni communes ; quant aux autres jeunes gens auxquels on serait tenté de les assimiler, ils sont vêtus d'une façon particulière, caractéristique, que je signale plus longuement dans la monographie du bal de la *Reine-Blanche*.

Cela dit, je sors de ma digression et rentre au bal Robert, sur le compte duquel, du reste, je n'ai pas grand'chose à raconter. On danse là, comme ailleurs,

des polkas, des redowas, des scotischs, des valse hongroises, siciliennes, etc. ; mais, de plus qu'ailleurs, on y danse la *fricassée*, la *gavotte*, la *marinière*, la *polichinelle* et autres danses enseignées par M. Robert, professeur et directeur du bal, — un petit homme grêlé, totonnant en habit noir au milieu des quadrilles et criant d'une voix aussi grêlée que lui : « En place, messieurs, en place ! » ou : « Des danseuses ! des danseuses ! » La *gavotte* a son charme, sans doute, mais je lui préfère la *varsoviana*, — comme je préfère une jeune fille aux yeux noirs à son aïeule en cheveux blancs.

Que si, maintenant, vous voulez savoir les noms des saltatrices illustres des Folies-Robert, je vous répondrai que je n'en connais qu'une douzaine au plus, parmi lesquelles : Chicardinette, Héloïse, Cigarette, Élixa Belle-Jambe le Bébé de Cherbourg, Cerisette, Gabrielle aux accroche-cœurs, Bertha le Zouzou, Balafre, et que, quant au reste, s'il vous intéresse, vous pouvez le demander à une brochure faite, en l'honneur de M. Robert, par M. Antoine Watrison dit *Tony-Fanfan*, — comme M. Agricol Perdiguer est dit *Avignonnais-la-Vertu*.



### *LA SALLE MARKOWSKI*

Le mardi 20 octobre 1857, — je donne gravement cette date-là comme si elle importait à l'histoire! — le monde galant inaugurerait, par une fête de nuit, la salle de danse du professeur Markowski, au n° 12 de la rue Buffault, et au rez-de-chaussée d'une maison de piètre apparence, — comme la plupart des maisons

de la rue Buffault, qui a des trottoirs battus chaque soir par une foule de bottines dorées.

Qu'était cette salle? Qu'était ce professeur?

Ce professeur était et est encore un Polonais arrivé à Paris à l'âge où l'on croit que les louis vous y tombent tout rôtis dans le gousset, et qui s'aperçut vite qu'ils n'y tombent pas le moins du monde, — rôtis ou non. Paris n'est un pays de Cocagne que pour un très-petit nombre de privilégiés : quand on veut récolter des louis il faut en semer, — et la graine en est rare.

Markowski, ne pouvant devenir millionnaire du jour au lendemain, se contenta des ressources que pouvaient lui fournir sa pochette et son imagination, comme le neveu de Rameau, — dont il mena la vie besogneuse pendant longtemps. Après avoir couru le cachet, il ouvrit un cours de danse rue Saint-Lazare, puis un autre à l'*Hôtel de Normandie*, — tout cela sans faire florès. En 1848, il obtint la direction des bals d'Enghien et trouva le moyen de s'enrichir un peu là où tant d'autres se seraient beaucoup ruinés; avec cette quasi-fortune — cette demi-fortune, dirait Commerson — il cessa de courir le cachet à pied et se promena désormais à quatre roues. Tous les artistes ont, comme les paysans, un bas dans lequel ils serrent précieusement leurs épargnes : seulement ce bas est

percé — et jamais, quoi qu'on fasse, on ne pourra le ravauder. Cependant, avant de revenir loger à l'*Hôtel de l'Impécuniosité*, il ouvrit rue Duphot « un magnifique Eldorado » — qui eut le sort du cours de danse de la rue Saint-Lazare et de celui de l'*Hôtel de Normandie*. Il fallut reprendre la pochette et courir de nouveau le cachet — à pied. Tout en courant ainsi, la pochette sous le bras, Markowski composait : aujourd'hui c'était la *scottish*, demain la *mazurka*, un autre jour la *friska*, un autre jour la *lisbonienne*, un autre jour le *tango*, un autre jour l'*impériale*, — danses qui devaient bientôt avoir les honneurs du théâtre, puisque bientôt la *friska* était exécutée aux Variétés par mesdemoiselles Daudouard et Alphonsine, et la *scottish* aux Folies-Dramatiques par Céleste Mogador et Christian.

Enfin Malherbe vint... sous l'habit de M. Covary, qui s'associa avec Markowski pour transformer une grange de la rue Buffault en « salle mauresque, » dont l'inauguration eut lieu, le mardi 20 octobre 1857, à onze heures du soir, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire en commençant.

Cette salle « mauresque » — comme la devanture de la Closerie des Lilas — est haute et spacieuse ; il y a sur trois côtés des arcades d'un style oriental d'un effet assez heureux, au-dessus desquelles règnent

des galeries du même style destinées aux danseurs qui veulent devenir spectateurs. Ces galeries, auxquelles on monte par un escalier pratiqué sous l'arcade de gauche, sont ornées de chaises et de tables, — de chaises pour ne pas s'asseoir, et de tables pour ne pas boire, car on se promène là plus encore qu'on n'y consomme. On y consomme pourtant, — mais dans des prix moins doux que les regards des petites dames qui vous font l'honneur de s'asseoir en face de vous. Cela altère, cette atmosphère de jolies filles aux yeux orageux !

Et elles ne manquent pas à la salle Markowski, soit qu'on y aille le lundi, soit qu'on y aille le mercredi, soit qu'on y aille le dimanche. J'oserai recommander le lundi. Le mercredi est moins sûr — *Mercurii dies*... En tous cas, mercredis, dimanches ou lundis, elles y abondent, — il y en a même plus que d'hommes parfois, — et, tout au rebours de Galathée, qui se cachait afin d'être mieux aperçue, elles se montrent le plus qu'elles peuvent afin qu'on soit forcé de les voir.

Gavarni prétend qu'elles y gagnent : nous y gagnons aussi, — mais non pas de la même façon. S'il est agréable pour elles de pouvoir s'habiller de soie, de dentelles et de diamants, il est très-agréable pour nous de les contempler dans tout le rayonne-

ment de leurs toilettes tapageuses et de leurs beautés provocatrices. Quand elles sont sous les armes, elles nous procurent les émotions que leur procurerait, à elles, un bataillon de spahis : troupes légères, en effet, les unes et les autres.

Les illustrations féminines de la salle Markowski sont nombreuses. Au début, il y a six ans, on a vu venir là, soit pour danser, soit pour regarder danser, — afin d'être elles-mêmes regardées regardant, — la fleur des pois de la haute bicherie parisienne, Mesdames : Clémentine Courté, qui ressemble à une photographie de madame Octave du Palais-Royal ; Emma, qui ressemble à une impératrice romaine ; Laure Blawatsky, un sphinx parisien né en Russie ; Cornélie Château ; Lucile, séduisante brune au profil grec ; Adèle Courtois, dite « la belle Hollandaise ; » Antonia ; Delaunay, une blonde-thé ; Catinette, une brune-rose ; puis encore : Esther, Bertha de Ligny, Muller, Lucile Mongin, et quelques autres transfuges du salon de Cellarius.

Je parle là de six ans, — une olympiade et demie ! Les cerneaux d'alors sont devenus des noix encore agréables à croquer pour les vieux singes armés de râteliers à ressorts dorés ; et à ces vieilles noix il convient d'en joindre d'autres, comme mesdames : Alice la Provençale, née à Marseille, qui porte au

cou des rivières de diamants — dont les sources sont plus faciles à découvrir que celles du Nil; Alida Gambilmuche, Phocéenne comme Alice, et sa rivale en entrechats; Finette, une Bordelaise qui tient à passer pour créole, et dont le plus grand bonheur est de ne pas rater son grand écart, qu'elle a inventé s. g. d. g. — mais non sans pantalons; Andréa l'Écuyère, qui a autant de succès de jambes que Finette, et que l'on doit ranger dans l'ordre des échassiers, ou dans celui des longirostres, au choix; Marie Dorval, qui n'a rien de commun que le nom avec l'actrice que nous avons perdue; Louise la Blonde; Clarisse de Montfort, qui a tort de vouloir descendre du fameux persécuteur des Albigeois, et qui descendrait plutôt de Clarisse Harlowe — par les Lovelace; Marie Delaunay, que la fortune a gâtée à ce point qu'elle fait tout capitonner chez elle — jusqu'à son cocher; Henriette Souris, qui passe pour avoir un bon coup de fourchette, — ce qui est une singulière façon de mettre ses admirateurs en appétit; Lucile, une élégante danseuse, qui pose un peu trop peut-être; puis Alphonsine, Alexandrine, Armide, Clarisse I<sup>e</sup>, Clarisse II<sup>e</sup>, Rigolboche qui...

Ah! devant celle-là je suis bien forcé de m'arrêter plus longtemps que devant les autres, comme j'ai fait pour la Reine Pomaré, — non qu'elle soit plus

belle et plus intéressante que les autres, mais parce qu'elle a, plus que les autres, passionné le public gobe-mouches et fait souffler en sa faveur, au risque de les enrouer, les trompettes-Sax de la Renommée. Ah ! Mané, vous êtes cruel — envers vous-même ! On vous a cru sur parole, on a voulu voir votre héroïne, et, après l'avoir vue, on vous en a voulu. On ne trompe pas le monde de la sorte. Quoi ! Cette femme un peu massive, qui hante la salle Markowski — et spécialement les galeries d'en haut où l'on fume et où l'on boit, — cette femme sans grâce — d'état, qui traîne là les débris de la réputation que vous lui avez faite il y a trois ans, c'est l'étonnante bayadère pour laquelle ont battu tant de cœurs d'adolescents et tant de portefeuilles de vieillards ? C'est là le météore qui a éclairé et incendié pendant un an tout le Paris galant, — et surtout galantin ? Où aviez-vous donc les yeux ce jour-là, spirituel chroniqueur ? Où aviez-vous les oreilles, surtout, que vous n'avez pas été choqué de cette voix raucidule, qui rappelle parfois si habilement et si heureusement — de l'avis des gens enroués depuis leur naissance :

« La voix de Jean Hiroux parlant à la Justice ? »

Qui avez-vous prétendu tromper sur le compte de

cette illustration publique? Est-ce une gageure? Et méprisez-vous à ce point vos contemporains que vous éprouviez le besoin d'inventer de pareilles *contemporaines*? Ah! Mané! pour un homme d'esprit, vous nous avez étonnés! Charles de Boigne, en inventant la Reine Pomaré, ne commettait pas un bien gros péché, parce que Élise Sergent était une belle pécheresse. Mais Rigolboche!

Enfin, puisque Rigolboche a réussi, il paraît que c'était bien là la Divinité qui convenait à la Gandinerie parisienne; qu'elle était, en un mot, l'*irritamentum* et l'*oblectamentum voluptatis* des blasés de vingt ans qui ne trouvent pas un parfum suffisant à la virginité, ni une saveur assez forte à la jeunesse, Chacun son goût! En tous cas, je ne fais pas mon compliment aux païens — innocents — adorateurs de la déesse Rigolboche, et je reviens au temple où ils ont l'habitude de lui brûler de l'encens sous le nez; à l'un des temples, dois-je dire, car Marguerite la Huguenote, à l'exemple de Vénus, sa patronne, que l'on adorait à Lesbos, à Amathonte, à Paphos, à Gnide, à Cythère, est adorée non-seulement à la salle Markowski, mais encore à Mabile, au Château-des-Fleurs, au bal d'Asnières et au Casino, où nous la retrouverons — sans l'y chercher.

La salle de la rue Buffault n'est pas aussi hantée

que celle de la rue Cadet, sa voisine, malgré les efforts de réclame que se donne son habile directeur. Ce n'est pas parce que le prix d'entrée est plus élevé chez M. Markowski que chez M. Pellagot, — ce serait, au contraire, une raison pour qu'y vissent les riches désœuvrés, qui n'estiment les choses que par le prix qu'elles coûtent : c'est pour une raison dont, jusqu'à présent, je n'ai pu pénétrer le mystère. Ce qui est certain, c'est qu'il y a des jours où il n'y a presque personne chez Markowski, qui, alors, se multipliant pour remplacer les danseurs absents, entame — en costume d'Andalou, grelots aux jambes et castagnettes aux mains — une des danses composées et réglées par lui, soit avec Alida, soit avec Lucile, ses deux meilleures élèves. Lucile danse bien la *Friska*, mais Alida danse encore mieux le *Réveil des Marmottes*, et c'est plaisir d'assister à ce spectacle du haut des galeries. Les marmottes ne pourraient pas faire autrement que de se réveiller, dans cette Savoie amoureuse où la neige ne tombe que sur les épaules des femmes — sous forme de poudre de riz.

Cependant, de ce que je dis là, il n'en faut pas conclure que Markowski danse dans le désert, et que les femmes seules, en petit nombre, sont ses seuls habitués. Même lorsqu'il n'y a presque per-

sonne, il y a encore du monde, plus de femmes que d'hommes, mais enfin des hommes, des Russes ou des Anglais, des Brésiliens ou des Valaques, — le public payant, — panachés de quelques artistes et de quelques gens de lettres, le public qui ne compte pas pour ces dames, — qui comptent, elles ! Et puis, il y a des jours où la foule arrive, soit qu'une solennité politique ou artistique ait amené à Paris un plus grand nombre d'étrangers et de provinciaux, soit que le Casino ait trop de monde ou que ses portes soient fermées comme elles l'ont été à la suite de l'incendie de 1861, et, ces jours-là, la Capoue de la rue Buffault mérite qu'on s'y arrête, comme Annibal dans celle du golfe de Baïes. Les conséquences en sont les mêmes.

---

27 juin 1863.

« Le moment où je parle est déjà loin de moi. »

Pendant que j'écris la vie de la salle Markowski, elle est en train de mourir — d'une belle mort : l'expropriation pour cause d'utilité publique. La rue Buffault disparaît, absorbée par la rue Lafayette prolongée. Ce soir, 27 juin, fête d'adieu donnée par Markowski à ses élèves et à ses habitués.



## LE BAL DE LA CAVE

Au premier abord, ce n'est rien qu'un cabaret vulgaire, un simple *débit de consolation*, dans le genre de ceux dont la place Maubert et ses environs sont émaillés. L'égout passe devant la porte, — l'égout de la rue de la Bûcherie et de la rue des Grands-Degrés, — à l'endroit même où fut brûlé le

savant Étienne Dolet, il y a trois cent dix-sept ans, François I<sup>er</sup> régnant.

Au second abord, c'est encore un cabaret, et, si vous n'étiez pas un peu initié à cette Dionysie, vous resteriez des années entières devant le petit comptoir d'étain de ce petit brandevinier, sans soupçonner, derrière ce comptoir, la présence d'une salle de danse, — à trente pieds au-dessous du niveau de la rue et à quelques centimètres au-dessous du niveau de la Seine. Car l'entrée du bal en question se trouve masquée par le comptoir d'étain, — et l'on sait qu'il est sévèrement interdit d'entrer dans le comptoir d'un brandevinier !

Il s'agit donc de doubler adroitement ce cap des Tempêtes, — où le géant Adamastor est remplacé par une forte femme qui, par un côté, rappelle certain hémistiche des *Iambes* d'Auguste Barbier.

Madame Adamastor franchie, vous ouvrez une porte et vous êtes sur le bord d'un trou qui bée, noir comme un soupirail de l'Enfer. Pour s'y aventurer, il faut se crier à soi-même la recommandation de Virgile au Dante : *Or sie forte ed ardito : omai si scende per i fatte scale...* (Sois fort et hardi : on ne descend ici que par de tels escaliers.) Vous prenez donc votre courage à deux mains — en guise de rampe — et vous dégringolez au petit bonheur, dans

l'obscurité la plus complète, des marches grasses comme des loches. Une fois la dernière atteinte, il vous arrive aux oreilles un bruit étrange, et au nez, une odeur plus étrange encore. Le bruit est produit par la plainte mélancolique d'un fifre, à laquelle se joint le ricanement aigre-doux d'un violon, dominé par le ronflement sinistre d'une contre-basse. L'odeur est produite par le total des respirations humaines qui s'exhalent là, — auquel total il faut ajouter la fumée d'un quinquet unique et les émanations innommées qu'on ne rencontre qu'à cette distance du sol de la rue.

Vous êtes dans le bal, que surveille l'Autorité — représentée par un gigantesque sergent de ville qui, les bras croisés, la moustache rêveuse, regarde et attend...

L'orchestre, je viens de vous en faire le dénombrement, — moins long que celui des Hébreux par Moïse avant la sortie d'Égypte. J'ajouterai que les trois *artistes* sont juchés sur une sorte d'estrade branlante, — ce qui force le contre-bassiste, vu le voisinage du plafond, à tenir horizontalement son instrument et à en jouer dans cette position, aussi anormale que fatigante, tous les dimanches et tous les lundis, de six à onze heures du soir.

Le public ne parle pas : il s'agite comme pour

remplir un devoir. Ce ne sont pas des hommes, ce sont des ombres, — d'autant plus des ombres, que l'unique quinquet de ce logis est accroché au plafond et qu'il n'éclaire que l'extrême sommet de la tête des danseurs et des danseuses. Ceux qui sont trop petits ne sont pas éclairés du tout, — ainsi que j'ai pu le constater à propos d'un bossu tumultueux et jovial qui roulait dans cette cave comme un rat dans une bouteille. Quand les ombres sont fatiguées de leur cordace silencieuse, et que leurs jambes ont fait leur pensum, elles viennent s'asseoir sur des futailles vides qui forment divans autour de la cave, — et alors elles boivent du *jaune*.

Ne vous en scandalisez pas trop vite : ces consommateurs d'eau-de-vie sont des habitants du quartier, — et ce quartier est le plus populacier que je connaisse. Et puis, après tout, chacun a le droit de boire ce qu'il aime : ils vous laissent l'orgeat, laissez-leur le vitriol. Les chiffonniers ne sont pas des gandins.

Il m'a plu d'entrer vivant dans une toile de Van Ostade, et j'y suis entré. Mais je me suis empressé d'en sortir, en me promettant de n'y plus jamais mettre les pieds.

Je me suis tenu parole.



## LE CASINO-CADET

Il a été fondé, il y a cinq ans, le 4 février 1859, par M. Pellagot (l'inventeur du *Dîner de Paris* du passage Jouffroy), et construit sur les plans de M. Charles Duval, un architecte à qui l'on doit — et à qui l'on a payé, sans doute — le *Grand Café Parisien*. On l'appelle *Casino*, mot italien, parce

que, comme en Italie, c'est un lieu de réunion et de plaisir; on l'appelle *Casino-Cadet*, non parce qu'il y a un *Casino-Aîné*, mais parce qu'il est situé rue Cadet, sur une partie de l'emplacement de l'hôtel successivement occupé par le maréchal Clausel, par le ministre de Danemark, et par je ne sais plus qui encore.

On franchit un corridor beaucoup trop étroit, au-dessus duquel siège le *Grand Orient de France*, — « il faut esgayer les choses tristes par les enjouées, » — et on se trouve dans la salle où règne Arban, l'ancien piston des *Concerts de Paris*. La salle est vaste, avec une double série de galeries au rez-de-chaussée et au premier étage : les galeries d'en bas où l'on cause ; les galeries d'en haut où l'on fume. Au milieu est l'arène où l'on danse les jours de bal, c'est-à-dire les lundis, mercredis, vendredis et dimanches, et où l'on s'assied les jours de concert, c'est-à-dire les mardis, jeudis et samedis. A l'extrémité de cette aire, que battent comme blé en grange, quatre fois par semaine, les talons des danseuses, est l'orchestre. Derrière l'orchestre, et de plain-pied avec la salle de concert, est le Promenoir, éclairé par quatre ou cinq lustres, et dont les murailles sont décorées de portraits — en pied — de femmes célèbres à des titres bien différents : Jenny Colon et madame de

Staël, Marie Dorval et la duchesse d'Abrantès, Rachel et madame Émile de Girardin, Fanny Essler et madame de Genlis, Jenny Vertpré et madame Campan, mademoiselle Mars et madame Récamier, la Malibran et mademoiselle Georges, mademoiselle Duchesnois et madame Boulanger. Les illustrations de coulisses, passe encore : mais madame de Genlis ? mais madame Campan ? mais madame de Staël ? mais madame de Girardin ? mais madame Récamier ? mais madame d'Abrantès ? que diable viennent-elles faire en cette galère amoureuse ? Étrange ! Étrange !

Ce salon de conversation et de promenade — qui n'est pas autre chose qu'un Marché — est hanté par la Haute-Bicherie parisienne : musardines, pré-catelanières, biches, lorettes, filles de marbre et autres gourgandines élégantes qui viennent là exactement comme nous allons à la Bourse, pour y faire leurs petites affaires. Elles ne s'en cachent pas, d'ailleurs, si peu même que, pendant quelque temps, il a été de mode parmi elles de porter à leurs chapeaux, en guise d'ornements, des bouchons de paille d'Italie, — ce qui est d'un assez joli cynisme. Autrefois, l'amour était une affaire de temps ; aujourd'hui, c'est une affaire de *tant*, — l'expression leur appartient. Elles ont toutes de ces fronts qui ne sa-

vent plus rougir, — *frons mulieris meretricis*, dit le prophète Jérémie.

Le spectacle est curieux aux yeux de quiconque possède assez le mépris de l'humanité pour ne pas s'attrister et s'indigner des choses turpides et boueuses de la vie sociale : curieux, en vérité ! Ce temple consacré à l'Amour — et d'où l'amour est absent, comme du mariage du doge avec la mer ! Ces belles filles qui ont de la poitrine — et rien dessous ! Ces belles lèvres qui ne devraient être que des nids à baisers — et qui ne sont que des nids à calculs ! Ces belles oreilles qui ne devraient aimer que la musique de Rossini — et qui n'aiment que celle des louis ! N'est-ce pas scandalisant pour les gens qui ont le respect et l'admiration de la femme et qui se sont habitués à voir en elle une noble créature, excusable même dans ses erreurs et dans ses fautes ? Scandalisant, sans doute ; mais que vont-ils faire là, ces honnêtes gens ? Si le spectacle les afflige, qu'ils n'aillent pas au spectacle ! Pour moi qui, à mesure que j'avance dans la vie, me débarrasse des rubans verts et des airs puritains dont je m'étais affublé à mon début, et qui regarde ce qui se passe — en politique, en littérature et en morale — avec la sérénité de l'indifférence, je me contente de tourner en amateur autour de ces jolies mérétrices,

sans plus y toucher qu'à des pâtisseries montées : c'est un dessert, — et je n'en prends pas lorsque j'ai diné avec de plus saines nourritures.

D'ailleurs, je crois à la mission providentielle de ces Rosières du Diable. Elles sont nécessaires pour nous faire mieux comprendre la nécessité des autres Rosières, — celles qui se font couronner par ce maire de Nanterre invisible, et pourtant toujours présent, qui s'appelle le Devoir. La vie, comme l'art, doit avoir ses repoussoirs, sous peine de paraître plate, fade et vide. Les mystérieuses ténèbres de la nuit nous font mieux comprendre les divines octaves de l'aube. Les meilleures et les plus pures d'entre nos joies sont celles que les plus douloureuses épreintes ont précédées. Les toiles de M. Horace Vernet me montrent plus merveilleux les chefs-d'œuvre de Véronèse. Supprimez les larmes et vous supprimez le rire. Supprimez le vice et vous supprimez la vertu. Le jour où tout le monde éclaterait de rire, ce serait triste à en mourir. Le jour où tout le monde serait vertueux, il n'y aurait plus aucun mérite — ni aucun plaisir — à l'être, et l'on rentrerait tout doucement dans le giron du vice. Or, pour n'avoir pas à y rentrer, il n'en faut pas sortir.

Croyez-m'en donc, ô Desgenais petits et grands !  
ô Jérémies en prose et en vers ! laissons les enfants

à leurs mères ; laissons les Rosières du Diable à leurs rosiers , et tâchons seulement , lorsque nous les cueillons pour en orner passagèrement notre boutonnière et notre existence, de ne nous piquer ni les doigts, ni le cœur, ni la réputation. Mais ne faisons plus de comédies de mœurs ni de romans de mœurs contre elles : d'abord parce que cela ne les corrige pas, ensuite parce qu'il ne faut pas que cela les corrige. La morale éternelle n'a que faire de nos amplifications de rhétorique ; elle reprend ses droits, qu'elle ne perd jamais, par d'autres voies plus sûres — et plus cruelles. Chaque fonction a ses charges et ses bénéfices : les femmes qui ont pratiqué l'honnêteté toute leur vie en sont récompensées par la sérénité de leur conscience, par les bons et continuels parfums qui leur montent du cœur aux lèvres, par la satisfaction qu'on éprouve toujours à avoir accompli son devoir, quelque âpre qu'il ait été ; les femmes qui ont jeté par-dessus les moulins leur bonnet et leur pudeur, en sont châtiées vite par l'incurable ennui qui se trouve au fond de leur âme, comme la fange au fond du ruisseau où la foule est venue se désaltérer. La vieillesse des unes est une fête, la décrépitude des autres un supplice. Les cheveux blancs des premières sont baisés pieusement comme les ruines d'un temple ; les cheveux gris des secondes

attristent et éloignent le regard, comme les ronces garnies de vipères d'une caverne abandonnée. Aïeules ici, mégères là. Ah ! moralistes de carton, vous ne sauriez marquer ces victimes-là d'un fer aussi rouge que celui dont elles se flétrissent de leurs propres mains !

Laissons donc, laissons les enfants à leurs mères ; laissons les Rosières du Diable à leurs rosiers. Ce qui est fait est bien fait et nous n'y pourrions rien changer. Je le répète avec conviction, elles ont une mission providentielle, une utilité sociale qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir, et niais pour nier. Écrasons les chenilles — mais respectons les vers à soie.

Cela dit, je reviens au Casino.

La foule y est grande, attirée, non par la musique d'Arban, mais par les illustrations féminines du lieu :

Rigolboche, qui a fait ses débuts là, où elle a été remarquée par Mané ; Rosalba Cancan, dont le nom indique la spécialité ; Alice la Provençale, qui cherche à lever le pied aussi haut que la Huguenote — et qui y parvient ; Finette, Nini Belles-Dents, Alida Gambilmuche, Eugénie Trompette, Estelle, Hortense, Aimée, Fioretta, — enfin tout le personnel féminin de Markowski et de Ma-

bille, et, parmi ces comètes, des étoiles moins brillantes qui se lèvent pour les remplacer demain ou après-demain. Car il ne faut pas que le bazar chôme faute de marchandise : les acheteurs réclameraient !

Sur les bas côtés de la salle de danse, où l'on circule difficilement, et parquées dans des sortes de box, sont des femmes de moyenne beauté et de moyenne toilette, qui n'osent pas trop s'aventurer dans le grand promenoir. Elles ont les mêmes exigences métalliques que les autres, — quoique n'ayant pas souvent les mêmes raisons de les avoir. Ce sont des femmes de chambre émancipées par leurs maîtres, des sous-maîtresses émancipées par les frères de leurs élèves.

Et maintenant, ami lecteur inconnu, ne me demandez plus

D'où viennent de si grand matin  
Ces belles filles, habillées  
De poulx de soie ou de satin,  
Toutes plus ou moins maquillées ?

Sont-ce des rêves étoilés  
Descendus par hasard des nues,  
Et marchant, de brouillards voilés,  
Dans nos abominables rues ?

Des ondines ou des péris?  
Ou des sylphes, ou des sirènes!  
Ou des elfes, ou des houris!  
Ou des duchesses, ou des reines!

Ainsi que la blonde Cypris  
Par Virgile autrefois chantée,  
Outre la jeunesse sans prix,  
Elles ont la grâce enchantée.

Leurs cheveux volètent au vent  
En petites mèches mutines,  
Et l'on voit trotter en avant  
Le museau noir de leurs bottines.

La robe se retrousse un peu,  
La gorge en relief se détache,  
(Faut-il pas faire ce qu'on peut,  
Quand belle on est, pour qu'on le sache!)

Puis c'est l'harmonieux frou-frou  
Que chante l'étoffe de soie,  
Quand, pour mieux rendre un homme fou,  
La hanche se cambre et se ploie.

Puis encor ce sont des parfums  
Aphrodisiaques en diable,  
Comme en ont parfois les défunts  
Dans leurs cercueils en bois d'érable.

Pourtant le bonheur est absent  
De tous ces jolis masques roses,  
Et dans leurs allures on sent  
Qu'elles regrettent bien des choses.

On dirait de beaux lis, courbés  
Par un impitoyable orage.  
On dirait des anges tombés  
Qui sont lassés de leur voyage.

Leur front a d'étranges pâleurs;  
Leurs yeux, quoique estompés de brume,  
Semblent conserver des lueurs  
Du feu qui dans leur cœur s'allume.

Quel feu profane, quel autel  
Desservent ces vierges fatales ?  
De quel dieu païen et mortel  
Sont-elles les blondes vestales ?

Quel souffle ainsi les fait ployer ?  
Pourquoi leurs molles attitudes ?  
Pourquoi leurs yeux d'ennui noyés ?  
Quelles sont donc leurs habitudes ?...

Ne me demandez plus d'où elles viennent et qui  
elles sont : vous le savez aussi bien que moi.

---

## LA SALLE VALENTINO

Vous vous rappelez sans doute le joli-mélan-colique chapitre qu'Henri Heine, en ses *Reisebilder*, consacre à sa ville natale, Düsseldorf, qu'il revoit, après de longues années, avec des yeux attendris et décillés : « Il manquait plus d'un arbre au jardin de la Cour, plus d'un était pourri, et les quatre grands peupliers, qui m'apparaissaient autrefois comme des géants verts, étaient devenus petits. Quelques jolies filles se promenaient, parées, bariolées et semblables à des tulipes ambulantes. Je les avais connues, ces tulipes, quand elles n'étaient que de petits oignons. »

Ainsi en a-t-il été pour moi, l'autre soir, lorsque j'ai voulu revoir la *Salle Valentino* de mes jeunes années. D'abord j'ai eu quelque peine à la retrouver,

au n° 251 de la rue Saint-Honoré, où cependant, autrefois, j'aurais été les yeux fermés, m'en rapportant seulement à l'intelligence de mes pieds — et à leur habitude. Puis, lorsqu'elle a été découverte, elle m'a paru beaucoup plus petite qu'il y a quinze ans. L'orchestre était toujours à la même place, mais cette place était amoindrie. Les nombreuses colonnettes qui l'ornaient jadis l'ornaient encore, mais elles étaient maigries. Le buffet lui-même semblait dénaturé, et les garçons qui me servaient ressemblaient à leurs propres grands-pères. Ce fut bien pis lorsque j'eus jeté un regard rapide, mais curieux, sur les visages des danseuses, mes tulipes dansantes — et orageuses — d'autrefois : elles étaient redevenues ognons ! Ce n'étaient plus mes tulipes d'antan, mes chères tulipes roses auxquelles ma jeunesse me faisait trouver un parfum exquis, bien qu'il soit convenu que les tulipes n'en ont aucun ! Elles n'avaient plus le même babil — ou je n'ai plus les mêmes oreilles : il me semblait qu'elles parlaient un argot indigne de lèvres féminines, — quelque chose comme ce *javanais* dont M. Francisque Michel a été le Napoléon Landais, et qui est maintenant la langue naturelle des Parisiennes. O mes tulipes d'antan ! mes chères tulipes roses ! comme vous êtes changées !

Ce qui n'empêche pas, bien entendu, les soirées

dansantes de Valentino d'être assez suivies, quoiqu'elles n'aient plus la vogue du temps jadis. Marx fait de louables efforts qui mériteraient d'être encouragés ; mais le Casino est là, Markowski aussi, d'autre bals aussi, qui ont barre sur celui de la rue Saint-Honoré, un peu oublié aujourd'hui. Je le croyais défunt, je l'avoue, et je le regrettais : moitié à cause de ses tulipes d'autrefois, moitié à cause des choses qu'il me rappelait. N'est-ce pas là, en effet, que j'ai vu ces Indiens des Montagnes-Rocheuses, ces Peaux-Rouges avec lesquels Fenimore Cooper m'avait familiarisé d'avance par ses romans émouvants — Ioways ou O-ji-be-was ? N'est-ce pas là que j'ai assisté à leurs danses guerrières, si terribles — et si grotesques ? Ah ! la pauvre *Pluie-qui-marche* ! Ah ! le pauvre *Petit-Loup-Blanc* ! Ah ! les pauvres sauvages ! Ils étaient tous bien intéressants, et je comprends que George Sand leur ait consacré quelques pages éloquentes ; mais — j'aimais mieux mes tulipes d'antan, mes chères tulipes roses.

Ognons à part, il est encore de beaux jours pour Valentino, — les jours où il y a bal de nuit.



### *LA SALLE BARTHÉLEMY*

Elle existe aujourd'hui rue du Château-d'Eau ; mais, il y a une vingtaine d'années, elle existait rue de la Douane, sur une partie de l'emplacement occupé par la gigantesque caserne que vous connaissez. Aujourd'hui elle s'appelle *Salle Barthélemy*, — ce qui est fort honorable ; autrefois, elle s'appe-

lait le *Champ de navets*, — ce qui ne laissait pas d'être assez populacier.

Pourquoi ce nom de *Champ de navets* donné à ce bal public? Probablement parce que l'endroit choisi par l'entrepreneur du bal pour faire danser les jeunes gens du quartier du Temple, était un terrain inculte, sablonneux, ou rien ne pouvait pousser que des mauvaises herbes — et des navets. On valsait là-dessus comme sur un parquet, avec le même entrain et la même gaieté, les jours où il faisait beau ; mais les jours de pluie, on quadrillait dans la boue, car il n'y avait pas de toit sérieux à cette baraque en planches à bateaux, et les danseurs qui craignaient pour les vêtements de leurs danseuses étaient obligés de se munir de parapluies. Bal primitif, comme vous voyez, et digne des hôtes qu'il recevait, jeunes messieurs pas difficiles du tout, et jeunes demoiselles encore moins bégueules.

Le *Champ de navets*, malgré — ou plutôt à cause de — ses incorrections, était un bal fort connu et fort couru des grisettes du boulevard du Temple et des quartiers adjacents, qui ne tenaient pas à faire des effets de toilette pour des gandins, mais seulement à pincer un léger cancan avec les *Polyte* ou les *Zidore* de leur choix, — des casquettes sœurs de leurs bonnets. Le *Champ de navets* durerait en-

core si le terrain ne coûtait pas si cher à Paris, où l'on a trop de profit à bâtir des maisons de dix étages pour laisser un arpent en friche : il dut donc disparaître, ainsi que les baraques avoisinantes, pour faire place à ce que vous savez, et, comme il ne fallait pas que ses habitués s'envolassent trop loin, son propriétaire songea à édifier, rue du Château-d'Eau, une salle plus en harmonie avec les besoins de l'époque.

C'est ainsi que la *Salle Barthélemy* succéda au *Champ de navets*.

Tout le monde connaît cette salle ambitieuse, qui voulait être à la fois bal, concert, théâtre, opéra, je ne sais plus quoi encore, et qui, après divers essais—malheureux,—s'est décidée à n'être qu'un bal, assez fréquenté du reste, les dimanches, mardis, jeudis et samedis. Ses bals d'hiver jouissent aussi d'une certaine vogue—dans une certaine portion du public parisien : on y voit des pierrots et des pierrettes, comme dans les autres bals, mais surtout des titis, des chicards, et même des balochards, trois types qu'on pourrait croire aussi disparus que les mastodontes et les mégalonix antédiluviens. Ah ! jeunes gens ! jeunes gens ! qui ne connaissez que par ouï-dire les extravagances de vos pères, et qui n'avez pas vu ailleurs que dans les dessins de Gavarni le

Chicard de 1838, allez aux bals masqués de la salle Barthélemy : vous y rencontrerez cet arlequin moderne qui a emprunté à toutes les époques et à toutes les professions chaque pièce de son costume, — ses gantelets à Jean de Paris, — ses pantalons au règne de Louis XIII, — son gilet aux Turcarets de Lesage, — ses épaulettes à la garde nationale, — ses bottes au Directoire, — son casque enfin à l'antiquité, ce fameux casque en carton vert-bronze, qui est devenu presque aussi célèbre que le petit chapeau de Napoléon, avec ce fameux panache rouge devant lequel a pâli l'historique plumet blanc de Henri IV. Et le Ballochard ! avec son bourgeron bleu et son pantalon de grosse cavalerie, avec sa ceinture rouge et son feutre gris ! Vous le verrez aussi là, ce type tapageur, qui n'ose plus se montrer ailleurs, parce qu'il se sait démonétisé depuis longtemps, comme le chicard, comme le titi, comme le sauvage, comme le silène, et, comme eux, retiré de la circulation envahie par des costumes d'une autre fantaisie.

Allez à la salle Barthélemy, jeunes gens qui avez l'esprit mordu par le serpent venimeux de la curiosité.



## *LES SALONS DE CELLARIUS*

Au numéro 49 de la rue Vivienne, au fond de la cour, est une vaste salle ornée d'un piano : ce sont les salons de Cellarius, où ont lieu des soirées dansantes les dimanches, lundis, mercredis et samedis, de huit à onze heures, et l'hiver, tous les mercredis, des fêtes de nuit. Ces salons ne valent pas la salle

*mauresque* de Markowski, mais le monde qui les honore de sa présence est un peu plus dessus du panier, — Cellarius ayant pris l'habitude de faire des invitations au lieu de laisser entrer les premières dames venues.

Cellarius et Markowski sont, ou plutôt ont été des rivaux; ils ont partagé le monde dansant en deux camps, comme jadis Gluck et Piccini le monde musical. Cellarius avait eu le premier la vogue, parce que le premier il avait fait danser dans ses salons une danse qui avait été une révolution, la Polka.

La Polka! vous en souvenez-vous? Cela remonte à 1844, — il y a tout à l'heure vingt ans. Elle se dansait à deux sur une mesure à  $2/4$  un peu lente, et par conséquent un peu amoureuse; le rythme en était le même que celui du rappel militaire, avec un mouvement moins pressé: c'était enfin une sorte de Mazurka panachée de Cracovienne, les sœurs aînées de la polka. D'où venait-elle? Du nord, comme la lumière. Elle avait fait d'abord son apparition à Vienne, puis elle s'était installée à Bade, où Cellarius se l'était appropriée et d'où il l'avait importée à Paris. Elle fit fureur, on ne parla que d'elle partout, et, après les salons de l'aristocratie, qui l'avaient adoptée les premiers, ce fut le tour des théâtres. Le Palais-Royal l'inaugura dans un vaudeville

d'Eugène Guinot. Après le Palais-Royal, le Vaudeville, où la polka fut dansée par Félix et madame Doche. Après le Vaudeville, les Variétés, où elle fut dansée par mademoiselle Maria Volet et je ne sais plus qui. Après les Variétés, les Folies Dramatiques, où elle fut dansée par Armand Villot et mademoiselle Florentine. Après les Folies-Dramatiques, les Délassements-Comiques, où elle fut dansée par Laluyé et mademoiselle Rosalvina. Le théâtre Comte lui-même... Quand une épidémie règne, elle n'épargne personne, — pas même les enfants : aussi appela-t-on cette danse la polka-morbus.

Ce fut le beau temps des salons de Cellarius, le sanctuaire de cette danse lithuanienne qui devait une partie de son succès aux éperons d'or dont il fallait absolument que les danseurs fussent ornés, et le jeune professeur put se croire quelque chose. Mais rien ne dure de ce dont s'engouent si facilement les Parisiens, et lorsque Markowski eut imaginé ses danses polonaises, la polka de Cellarius s'éclipsa, pour briller de nouveau, puis s'éteindre encore. On la danse toujours, mais ce n'est plus avec l'enthousiasme d'autrefois; les éperons eux-mêmes sont délaissés. La friska a subi le même sort, et les rivaux ne se jalourent plus.

Quand je pense que des écrivains sérieux : Eugène

Guinot, Théodore Muret, Eugène Briffaut, madame de Girardin, se sont donné la peine de discuter la valeur de ce cancan polonais ! Et M. Auguste Vitu, qui depuis... mais alors il n'était pas décoré ! S'occuper de ces misères ! Comme s'il n'y avait rien de plus intéressant dans le monde !

On peut être sûr qu'à Paris un succès quelconque est toujours l'époque d'une infinité de sottises, — disait Palissot.

Palissot avait raison. Aussi il y a des années où je ne suis pas du tout fier d'être Français.

## LE BAL BOURDON

Avant 1848, il s'appelait l'*Élysée-des-Arts*, et il n'avait pas l'air de faire de brillantes affaires, à en juger par le délabrement de son extérieur et surtout de son intérieur. Imaginez, au fond d'une cour, un hangar humide, mal clos et mal couvert, sur le sol duquel on avait jeté un semblant de parquet dont les nombreuses fissures laissaient sortir des touffes d'herbe rabougrie, — quelque chose dans le genre du *Champ de navets* du Château-d'Eau. Il fallait savoir qu'il existait pour le découvrir, derrière le chantier de bois qui formait l'angle de la place de la Bastille et du boulevard Bourdon.

Mais, vers 1848, un des habitués de l'*Astic*,

M. Bravey, ex-fabricant d'eau de Seltz, ayant eu l'idée de créer une concurrence à ce bal fameux et d'entraîner ailleurs la clientèle féminine qui l'achalandait si bien, acheta dans ce but le modeste bas-tringue du boulevard Bourdon et en fit une salle de bal confortable — pour le quartier.

Il cessa de pleuvoir sur la tête des danseurs ; l'herbe de la cour n'osa plus faire des trous au parquet ; l'orchestre s'augmenta de quelques instruments, et la foule, qui connaissait si bien le chemin de la *Reine-Blanche*, le désapprit pour apprendre celui du *bal Bourdon*. C'est ainsi que se font les chutes et les succès ; et tel entrepreneur de plaisirs, qui croyait sa fortune assurée parce qu'aucun rival sérieux ne la menaçait, se trouve du jour au lendemain ruiné comme un simple boutiquier dont le commerce ne va plus. Le commerce n'allait plus, en effet, pour le propriétaire de l'*Astic*, mais il allait désormais pour le nouveau propriétaire de l'*Élysée-des-Arts* restauré des pieds à la tête.

Rabelais a raison : « La jeunesse est mouvante et voltigeante. » La jeunesse dansante, surtout : elle a des ailes, c'est pour s'en servir.

Cependant, tous les habitués de l'*Astic*, s'ils avaient déménagé, n'avaient pas cru devoir suivre la foule au boulevard Bourdon. Les poseuses cano-

tières, oui ; mais les artistes canotiers, dont j'ai parlé précédemment, non ; il fallut les remplacer. A MM. Meissonnier, Daubigny, Staal, Nanteuil, Pascal, succédèrent des jeunes gens du quartier Saint-Antoine, des sculpteurs sur bois, des ornemanistes, des monteurs en bronze, des bijoutiers, dont ces demoiselles se contentèrent, — comme faute de grives on mange des merles. Après tout, pour les femmes — qui ne se connaissent pas en cuisine amoureuse — les merles sont aussi bons que les grives, et les artisans valent bien les artistes.

C'est ce dernier public qui a prévalu au bal Bourdon depuis sa transformation ; et à celui-là s'en est joint un autre un peu moins intéressant, — qu'on appelle un public *youtre*. Celui-ci, youtre ou non, est composé d'Israélites, et se recrute parmi les marchands de plumes de fer que vous avez rencontrés vingt fois pour une sur votre chemin, vous offrant leur marchandise avec des câlineries de voix particulières et une importunité rare. Ils aiment la danse comme de simples chrétiens, ces juifs, et, la preuve, c'est qu'ils viennent au bal Bourdon tous les dimanches, tous les lundis, tous les jeudis, — et même tous les samedis. Le samedi n'est-il pas le jour du Sabbat ?

Que ce soit ce public ou un autre, des marchands

de plumes ou des artistes , le propriétaire actuel du bal , M. Gateau — successeur de M. Bravey — ne songe pas à réclamer : l'argent n'a pas de religion, et, d'où qu'il vienne, il est toujours le bienvenu.

---



## LE CASINO D'ASNIÈRES

C'est la succursale d'été du *Casino-Cadet*. Il est à dix minutes de Paris, dans un château d'une architecture charmante, au milieu d'un parc fort coquet dont les terrasses dominant la Seine, parc et château dignes du siècle amoureux qui a précédé le nôtre, — le siècle des Fontange et des Parabère,

« ..... Le bon temps des robes à paniers,  
Des bichons, des manchons, des abbés, des rocailles,  
Des gens spirituels, polis et cancaniers,  
Des filles, des marquis, des soupers, des ripailles.

Moutons poudrés à blanc, poètes familiers,  
Vieux-Sèvres et biscuits, charmantes antiquailles,  
Amours dodus, pompons de rubans printaniers,  
Meubles en bois de rose et caprices d'écailles,  
Le peuple a tout brisé dans sa juste fureur... »

Les abbés galants et les marquises — plus galantes encore — s'en sont allés respirer les roses par la racine ; on a fait des côtelettes des moutons poudrés d'autrefois, et maintenant les bergères ne sont autre chose que des *biches*

« Qui mènent des troupeaux de *daims* pâître l'amour, »

deux fois par semaine, les dimanches et les jeudis, sous les ombrages séculaires-du Casino d'Asnières, — à tant par tête de bétail : 50 centimes pour les biches, 2 francs pour les daims. Il faudrait vraiment n'avoir pas appétit pour se refuser le plaisir de brouter cette luzerne au patchouli et à la poudre de riz.

Moutons et bergères à part, ce Casino d'Asnières vaut le déplacement, et je comprends que les canotiers parisiens y fassent escale en compagnie de leurs

canotières, — qui ne sont autres pour la plupart que les habituées du Casino-Cadet. Outre le bal, conduit par le chef d'orchestre Rochefort, il y a là des jeux de toute espèce, des escarpolettes, l'inévitable tir au pistolet, et quelquefois des feux d'artifice. Je ne parle que pour mémoire du restaurant spécial, Asnières étant encombré de cabarets où l'on peut manger force fritures et force matelottes.

Vous pensez bien que le Château d'Asnières n'a pas attendu après moi pour faire écrire son histoire galante et celle de ses héroïnes dansantes : c'est la raison de la brièveté de la monographie que je lui consacre.

Et, puisque je parle de ses historiens, ne pouvant parler plus longuement de son histoire, je citerai ces quelques lignes par lesquelles l'un d'eux terminait il y a trois ans la sienne, à propos du dépôt forcé, au vestiaire, des cannes des visiteurs : « Parmi les dames, émules de mademoiselle Rigolette, qui dansent en folâtrant ou folâtrent en dansant, quelques-unes sont sous la conduite de tuteurs jaloux, qui seraient capables de leur donner, devant tout le monde, de la fêrule sur les épaules. Ce système peut avoir du bon dans le silence du cabinet, mais il attristerait cet asile. Dans l'intérêt commun, on s'est décidé à vexer chacun en le désarmant. »

C'était là un trait de mœurs important à signaler.

Malgré cela, c'est un spectacle curieux de voir revenir le soir, à minuit, cette population dansante. La petite gare du chemin de fer d'Asnières grouille de monde, — de ce monde interlope qui, trois ou quatre fois par semaine, à la même heure, obstrue la rue Cadet et les rues adjacentes. Ce sont des cris d'appel appartenant à toutes les branches de la zoologie, glapissements de renards, piaulements de poulets, gazouillements d'oiseaux, mugissements de ruminants, braiements d'ânes, à faire croire que le convoi qui emporte cette foule en délire est une Arche de Noé, — et que l'étymologie d'Asnières a raison : *Asinariae, a gregibus asinorum dictae*. Nous sommes très-gais quand nous nous y mettons, nous autres Parisiens, — très-gais et très-farceurs !



## LE BAL DES CHIENS

On n'emprunte qu'aux riches d'esprit : c'est pour cela que j'emprunterai la monographie de cette Cythère de bas étage à un écrivain qui était toujours en fonds, à Gérard de Nerval, — d'humoristique mémoire.

« Le français de M. Scribe, celui de la Montansier, celui des estaminets, celui des lorettes, des concierges, des réunions bourgeoises, des salons, commence à s'éloigner des traditions du grand siècle. La langue de Corneille et de Bossuet devient peu à peu du sanscrit — la langue savante. Le règne du précrit — langue vulgaire — commence pour nous : je m'en suis convaincu en prenant mon billet et celui de mon ami au bal situé rue Saint-Honoré, que les

envieux désignent sous le nom de *Bal des Chiens*. Un habitué nous a dit : Vous *roulez* (vous entrez) dans le bal (on prononce b-a-l), c'est assez *rigolo* ce soir.

« *Rigolo* signifie amusant.

« En effet, c'était *rigolo*.

« La maison intérieure, à laquelle on arrive par une longue allée, peut se comparer aux gymnases antiques. La jeunesse y rencontre tous les exercices qui peuvent développer sa force et son intelligence. Au rez-de-chaussée, le café billard ; au premier, la salle de danse ; au second, la salle d'escrime et de boxe ; au troisième, le daguerréotype, instrument de patience qui s'adresse aux esprits fatigués, et qui, détruisant les illusions, oppose à chaque figure le miroir de la vérité.

« Mais, la nuit, il n'est question ni de boxe ni de portraits. Un orchestre étourdissant de cuivres, dirigé par M. Hesse, dit *Décati*, vous attire invinciblement à la salle de danse, où vous commencez à vous débattre contre les marchandes de biscuits et de gâteaux. On arrive dans la première pièce, où sont les tables, et où on a le droit d'échanger son billet de vingt-cinq centimes contre la même somme en *consommation*. Vous apercevez des colonnes entre lesquelles s'agitent des quadrilles joyeux. Un ser-

gent de ville vous avertit paternellement que l'on ne peut fumer que dans la salle d'entrée, — le prodrome.

« Nous jetons nos bouts de cigare, immédiatement ramassés par des jeunes gens moins fortunés que nous. Mais, vraiment, le bal est très-bien; on se croirait dans le monde — si l'on ne s'arrêtait à quelques imperfections de costume. C'est, au fond, ce qu'on appelle à Vienne un *bal négligé*.

« Ne faites pas le fier. Les femmes qui sont là en valent bien d'autres, et l'on peut dire des hommes, en parodiant certains vers d'Alfred de Musset sur les derviches turcs :

« Ne les dérange pas, ils t'appelleraient chien...

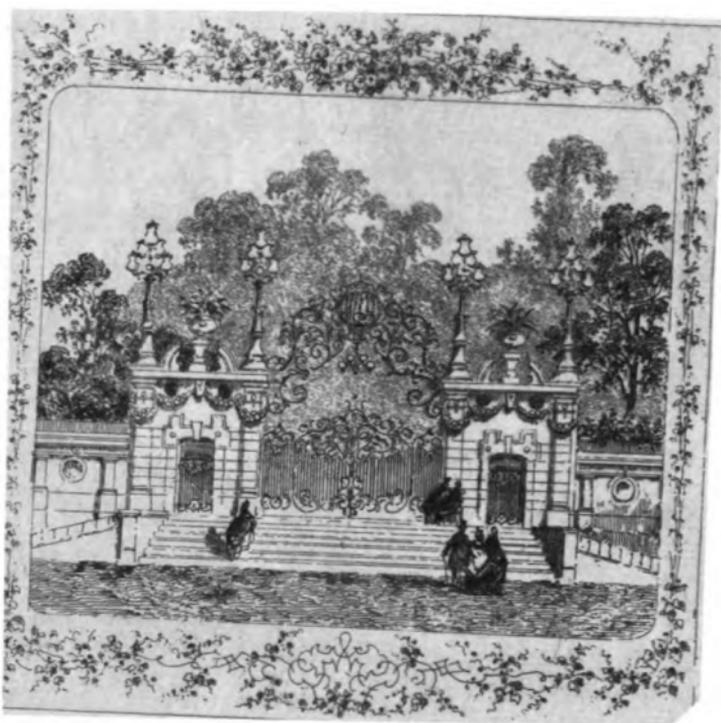
« Ne les insulte pas, car ils te valent bien ! »

« Tâchez de trouver dans le monde une pareille animation. La salle est assez grande et peinte en jaune. Les gens respectables s'adosent aux colonnes, avec défense de fumer, et n'exposent que leurs poitrines aux coups de coude, et leurs pieds aux trépi-nements éperdus du galop et de la valse. Quand la danse s'arrête, les tables se garnissent. Vers onze heures, les ouvrières sortent et font place à des personnes qui sortent des théâtres, des cafés-concerts et de plusieurs établissements publics. L'orchestre

se ranime pour cette population nouvelle, et ne s'arrête que vers minuit. »

Le tableau est fait et parfait, comme un Adrien Brauwer : il ne me reste plus qu'à l'accrocher dans ma galerie, — en regrettant de ne pouvoir le signer.

Pourquoi Gérard de Nerval n'a-t-il pas écrit l'histoire des bals parisiens avant moi ? je n'aurais pas eu à l'écrire !



## *LE CHATEAU DES FLEURS*

Il est situé comme une oasis, à l'extrémité des Champs-Élysées, à gauche de la grande avenue, en face des anciens terrains Beaujon : une grille élégante, fort ingénieusement ouvragée, le désigne suffisamment aux regards de ceux qui le cherchent. La grille ouverte, on est dans un jardin assez grand, un quasi-

parc, au milieu duquel se trouve l'orchestre, — comme un nid d'oiseaux chanteurs emmi le feuillage.

C'est l'orchestre du bal Mabilie, ou, tout au moins, son chef d'orchestre Olivier Métra, jadis Olivier Emart aux Folies-Robert, et qui méritait bien de quitter ce modeste bal du boulevard Rochechouart pour ce bal de l'avenue des Champs-Élysées, cette obscurité pour cette lumière, ces gentilles gigolettes pour ces belles impures.

Car il est tout naturel que, puisque le *Château-des-Fleurs* a les mêmes administrateurs que Mabilie, il ait aussi le même public des deux sexes, riches étrangers et belles mendiante, mangeurs d'argent et mangeuses de cœurs. Ils viennent en effet ici, aux jours où Mabilie se repose, comme ils vont là-bas, les jours où le Château-des-Fleurs est muet, et je crois qu'ils préfèrent le jardin de l'avenue des Champs-Élysées au jardin de l'allée des Veuves, — excepté le dimanche, qu'ils laissent à un public à part, qui n'est pas fâché de leur dédain.

Ce public du dimanche a une physionomie qui tranche avec celle du public de la semaine. Autant, dans la semaine, on rencontre là de belles évaporées avec de grands airs et de riches falbalas, aux bras d'élégants dandies et de grotesques gandins qui

s'imaginent en imposer à l'humanité par l'étalage de leurs habits coupés à la dernière mode — du ridicule, — autant, le dimanche, on y rencontre d'honnêtes couples, des couples presque distingués, partis de chez eux, dans l'après-midi, pour une promenade au bois de Boulogne, et qui, au retour, se sont laissé tenter par les gazouillements invisibles de l'orchestre de Métra. Dans la semaine, presque tout le monde y vient seul, dans l'intention de s'en aller à deux; le dimanche, les hommes y peuvent venir seuls, mais les femmes y viennent toujours accompagnées soit de leurs maris, soit de leurs pères, — soit même de leurs amants, car les femmes honnêtes ne sont pas exemptes des écarts de conduite qu'elles reprochent aux autres femmes, mais, du moins, elles n'affichent pas leur faute et s'efforcent au contraire de la faire oublier par l'excès de leur affection.

Vous voyez que la différence est bien tranchée, — comme entre le *Parc d'Asnières* de M. Alphonse Leduc, et la cavatine de la *Norma* de Bellini. Il en est de l'amour comme de la musique, en effet : il en faut pour tous les goûts, et s'il y a des amateurs enthousiastes des femmes honnêtes, dont le cœur ne joue qu'un air, mais suave comme sait l'être la chasteté, il y a aussi, et en plus grand nombre, des ama-

teurs enthousiastes des femmes dont le cœur joue, en collaboration avec l'imagination, les airs les plus variés et les plus séduisants, ornés de fioritures inconnues des simples mortelles. Garçon, j'irais au Château-des-Fleurs; marié, j'irais à Mabilie : vous comprenez?

---



## *LE BAL DE L'OPÉRA*

Je me garderai bien de faire de l'Opéra une histoire, même succincte, qui a été faite cinquante fois et qui, du reste, ne pourrait entrer dans le cadre un peu étroit réservé dans le présent volume à chacun des bals parisiens. C'est fâcheux, car elle est

très-curieuse et grouillante d'anecdotes, depuis l'abbé Perrin jusqu'à M. Perrin.

Ce qu'il est dans mon droit et dans mon cadre de raconter, c'est l'origine du bal de l'Opéra et les phases par lesquelles il a passé avant d'être ce qu'il est aujourd'hui.

Il nous faut remonter jusqu'en 1715, époque où, pour augmenter les ressources de l'Académie royale de musique, on songea, — sur l'idée fournie par le chevalier de Bouillon, — à donner des bals publics dans la salle, alors située rue de Vaugirard, que l'architecte Servandoni divisa à cette occasion en trois parties : les loges, un salon carré et un hémicycle octogone orné de glaces, en trouvant en outre moyen d'élever au niveau de la scène, à l'aide d'un cabestan, le parterre et l'amphithéâtre. Après la salle de la rue de Vaugirard, vint la salle du Palais-Royal, que détruisit l'incendie du 6 août 1763, sans respect pour les planches illustrées par Marcel et la Camargo, par la Sallé et Vestris I<sup>er</sup>. Après la salle du Palais-Royal vint celle des Tuileries; et après celle-là, une nouvelle, construite sur l'emplacement de l'ancien et que détruisit aussi un incendie. L'Opéra était destiné à être brûlé de presque autant de feux qu'il en allumait — avec les jambes de ses danseuses. Il était installé, depuis 1794, dans une salle

construite par mademoiselle Montansier, rue Richelieu, en face de la Bibliothèque, lorsque arriva, le 13 février 1820, l'événement que vous savez : l'assassinat du duc de Berry par Louvel. La veille, il y avait eu bal masqué, et, le lendemain, on jouait le *Carnaval de Venise*, — le dernier bal et le dernier carnaval que devait voir le duc. Le 19 août 1821, inauguration de la nouvelle salle à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui — et où elle ne se trouvera plus demain, puisqu'on en édifie une autre en ce moment.

Comment dansait-on alors ? Je l'ignorerais comme vous, sans doute, si M. de Jouy, l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, ne s'était chargé de nous l'apprendre, en décrivant le bal de l'Opéra de 1812, et en se reportant par le souvenir à quarante années en arrière : « Au milieu de cette foule de fantômes, noirs pour la plupart (les dominos), qui se heurtaient, se mélaient, se pressaient autour de moi, et qui font aujourd'hui de nos bals masqués des scènes de fantasmagorie, je regrettais ces anciens bals de l'Opéra qui présentaient une si grande variété de costumes, où chaque année amenait, sous des déguisements nouveaux, ces quadrilles historiques, allégoriques, et quelquefois épigrammatiques, dont les entrées brillantes servaient en quelque sorte d'entr'actes à des intrigues piquantes et prolongées pendant toute

la durée du carnaval... Le bal masqué de l'Opéra, tel qu'il est aujourd'hui, n'a dévié de son institution que dans les moyens et dans les formes; le but est le même, mais on l'aperçoit trop tôt, et peut-être y arrive-t-on trop vite; » — c'est-à-dire, en français plus clair, peut-être se dépêche-t-on trop d'aller souper en cabinet particulier, avec les aimables intrigantes que l'on a rencontrées.

Cet état de choses, dont se plaignait si amèrement l'*Ermite*, ne dura que jusqu'en 1839, — première année du règne de Musard, du grand Musard, du seul Musard, le Napoléon du galop comme Pilodo a été le roi de la valse. Nos enfants auront quelque peine à s'imaginer le délire de ces bals-là, surtout au moment du galop final, cet infernal et vertigineux galop, qui achevait la déroute des cœurs féminins les plus disposés à la résistance, et où retentissaient, sonores, pour couvrir les cris des consciences en détresse, les cuivres d'un orchestre de cent cinquante musiciens! Ah! ce que cet homme grélé a troublé de jeunes cervelles, ce qu'il a fait sombrer de jeunes vertus, ce qu'il a déraciné de jeunes pudeurs, ne saurait se dire. Ah! le galop final! le galop final! elle me résistait, il l'assassina, la belle et noble femme, — et je rapportai son cadavre, chaud encore, dans ma petite chambre d'étudiant, où elle parut

bien étonnée de se trouver le lendemain matin, en ouvrant les yeux. Musard ! ce que n'avaient pu faire mes prières, mes protestations d'amour, aussi chastes qu'ardentes, aussi ardentes que chastes, ton infernal galop l'a fait, — et voilà pourquoi j'entends parfois chanter au dedans de moi le crapaud-remords, en compagnie du rossignol-souvenir !

Le grand Musard régna dix ans, de 1839 à 1849. Alfred Musard, son fils, lui succéda, de 1850 à 1854, — mais sans être porté en triomphe, comme lui, à la fin de chaque bal. En 1854, l'Opéra cessant d'être une entreprise particulière pour passer sous la direction du ministre d'État, un traité donna à Strauss le privilège des bals, lequel privilège, qui expirait en 1857, fut prorogé pour neuf années. Musard est mort : vive Strauss ! Ainsi s'oublie et se remplacent toutes les gloires de ce monde.

Du temps de Musard, le bal de l'Opéra commençait à onze heures et finissait entre six et sept heures du matin, — ce qui était une fatigue pour tout le monde. Aujourd'hui, le premier quadrille a lieu à minuit, et, à cinq heures, Strauss enlève le galop final, — ce qui vaut infiniment mieux. Du temps de Musard, le prix d'entrée était de cinq francs : Strauss l'a porté à sept francs par cavalier, et à deux francs par femme seule, — ce qui a forcément réduit et épuré

le public, encore très-mêlé. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le foyer est interdit aux masques, et que les paletots sont consignés au contrôle.

Je me garderai bien de me prononcer, soit pour les bals tels que les avait vus, en 1772, l'Ermite de la Chaussée d'Antin, soit pour les bals tels que je les ai vus, en 1846, sous le règne de Musard et de Louis-Philippe. Ce devait être fort intéressant, ces grands diables de « quadrilles historiques et allégoriques, » mais aussi ce devait être froid comme le menuet. C'est bien gai, le bal actuel de l'Opéra, avec son chahut et ses *engueulements*, mais aussi c'est bien canaille, et je comprends que les amoureux s'en-voient au plus vite de cette cage turbulente pour regagner leurs nids. Il y a le foyer... Ah! oui, le foyer! Il n'y a plus guère que les provinciaux qui s'y laissent prendre.

---

## L'ÉLYSÉE-MONTMARTRE

Il est situé sur le boulevard Rochechouart, derrière l'abattoir Montmartre, à quelques pas des Folies-Robert, — autre Cythère. Il existait depuis longtemps, depuis aussi longtemps que l'Ermitage, aujourd'hui supprimé, et son public était le même : force grisettes et force commis. Mais il y a quelques années il s'est complètement transformé, et ses danseuses de 1830 ne le reconnaîtraient pas.

Ce n'est pas qu'il soit d'une élégance, d'un goût, d'un pittoresque rares : non. Une grande salle couverte, où l'on danse trois fois par semaine, avec un orchestre qui ne vaut ni plus ni moins qu'un autre : tel est l'Élysée-Montmartre, qui n'a rien d'élyséen, — pas même son jardin. Élysée pour Élysée, je préfère le Paradis — de Mahomet.

Quant à ses habitués, ils sont un peu mêlés. Les hommes sont, ou des rapins de lettres, ou des commis, ou des artistes, ou des jeunes gens « trop beaux pour rien faire, » ou des quinquagénaires libertins, etc., etc. Les femmes sont des filles entretenues ou à entretenir, des gigolettes avec leurs gigolos, des drôlesses plus ou moins drôles, des vendeuses d'amour, — et, parmi elles, quelques-unes de ces Siamoisés dont parle Baudelaire en ses *Fleurs du mal*.

Je serais bien embarrassé pour signaler ici par leurs noms, comme je l'ai fait pour la plupart des autres bals parisiens, les principales illustrations féminines de l'Élysée-Montmartre. J'y ai vu venir des habituées du Casino et de la Reine-Blanche, de la Boule-Noire et de Markowski : Henriette Souris et Eugénie Malakoff, Louise Voyageur et Angéline, Juliette et Marguerite de Bourgogne, Rosalba et Fioretta, Berthe et Mathilde, etc., etc.

J'y ai vu aussi des illustrations de la brasserie des Martyrs et du café de la Belle-Poule, parmi lesquelles Adrienne, la Muse de Fernand Desnoyers, qui l'a chantée dans son *Almanach parisien de 1861* :

« L'œil bleu, le nez en l'air, vingt ans,  
Elle avait la mise voulue.

Je la connaissais de longtemps :  
 Dans Paul de Kock je l'avais lue. »

Ce n'est pas tout. Afin que la célébrité vint plus sûrement encore à sa Muse, Fern. Desnoyers, — qui ne perd jamais une occasion de parler de lui et des siens au monde étonné, — a donné le portrait d'Adrienne dans l'*Almanach parisien de 1862*, sur la couverture de cet almanach, où elle est représentée entre-bâillant sa chemise et la porte pour prendre ses bottines. Au bas du portrait, il y a naturellement des vers, et, naturellement aussi, ces vers sont de Desnoyers :

« Adrienne est enfermée  
 Dans l'amour le plus profond.  
 On y verrait allumée  
 Sa prunelle luire au fond.  
 Gare à celui, gare à celle  
 Qui lui vole une parcelle  
 Des instants de son amant :  
 D'un bond, comme une tigresse,  
 Elle l'atteint, ma maîtresse,  
 Et remporte le moment. »

Remporter le moment ! vous voyez cela d'ici, n'est-ce pas ? Il paraît qu'il y a des *pick-pockets* qui font le moment comme d'autres le foulard ; je me

demande seulement quel bénéfice ils en peuvent tirer. A parler net, j'ai grand' peur que « remporter le moment » — de Fernand ou d'Adrienne — ne soit un synonyme nouveau de « remporter sa veste. »

Quand l'Élysée-Montmartre n'aurait comme illustration que mademoiselle Adrienne, avouez que cela lui suffirait, et qu'il y aurait ambition de sa part à en vouloir d'autres. La Postérité en parlera — à ses moments perdus.

---

## LE BAL GÉLIN

La chaussée Ménilmontant, — comme la plupart de ces grandes voies de communication qui, des boulevards extérieurs, montent vers les sommets qui couronnent Paris : Montmartre, Belleville, les Buttes-Chaumont, Ménilmontant, — a été de tout temps émaillée de guinguettes populaires, d'endroits à panse et à danse. Autrefois surtout elles abondaient, ces guinguettes où le peuple parisien venait s'égayer et se défatiguer, à sa manière, des ennuis et des fatigues de la semaine, — en faisant beaucoup de tapage et en se donnant beaucoup de mouvement. Aujourd'hui, elles sont un peu plus rares, surtout celles où l'on danse, et je ne vois guère à citer que le *bal Gélina*, en bas de la chaus-

sée, les *Barreaux-Verts*, en haut, et, au milieu, le *Galant Jardinier*.

Des *Barreaux-Verts* et du *Galant Jardinier*, j'en parlerai tout à l'heure avec le respect qu'on doit aux vieillards. Quant au bal Gélín, beaucoup plus jeune, je ne vois rien à en dire, sinon que c'est peut-être la salle de bal la plus grande qui soit à Ménilmontant, et même à Belleville. Il est situé à l'entrée de la rue, à droite en montant. C'est un cabaret où l'on danse; c'est un bal où l'on boit : double bonheur, double ivresse pour ceux qui aiment à brûler leur vie par les deux bouts. Le litre coûte douze sous; la contredanse coûte vingt centimes : sautez, marquis — de la lime et du rabot!

Car, vous l'imaginez sans peine, ce ne sont pas les *freluquets* de Mabile, ni même de Bullier, — et encore moins les drôlesses du Casino, — qui viennent danser au bal Gélín, où l'on se moquerait certainement d'eux et d'elles, — bien que quelques-uns de ces beaux fils engandinés soient sortis de cuisses plébéiennes, et que quelques-unes de ces aristocratiques gourgandines soient nées sur un matelas de copeaux, dans la soupente d'une portière. Le public ordinaire se recrute naturellement parmi les habitants des quartiers environnants, de Popincourt surtout, où les ateliers sont si nombreux, et si nom-

breuse par conséquent la population ouvrière, mâle et femelle. Les uns y viennent endimanchés des pieds à la tête, — les mains exceptées; les autres ont la blouse blanche ou bleue, récemment revenue de la lessive, et, par-dessous, une chemise propre à boutons d'or. Les femmes et les filles sont en bonnet; toutes, ou presque toutes, ont dans la salle leurs maris, leurs frères, leurs pères : celles qui viennent seules sont celles qui ont l'intention de s'en retourner en compagnie, — et on les reconnaît facilement, à la recherche particulière de leur mise, à certains flots de rubans extravagants qui illustrent le tulle de leurs bonnets, à certains parfums suspects qui s'exhalent de leurs mouchoirs et qui, souvent, n'ont pas d'autre but, — je ne dis pas d'autre résultat, hélas! — que de dissimuler certaines odeurs désagréables.

Tel est le bal Gélín, un des plus, non des mieux hantés de ce quartier populeux : il vaut la peine qu'on aille le voir, — mais il ne mérite pas qu'on y retourne.



## LES BARREAUX-VERTS

Vers le milieu de la chaussée de Ménilmontant, à droite, à quelques pas de l'ancien hôtel où le trop galant maréchal de Saxe venait courtiser la jolie madame Favart, — et qu'on a transformé depuis en orphelinat, — est un bal qui a vu se succéder plusieurs générations de danseurs : les *Barreaux-Verts*,

— ainsi nommé parce qu'il a pour devanture sur la rue une série de barreaux peints en vert, que l'on aperçoit de loin.

On descend quelques marches, et l'on est dans le café qui sert de vestibule à la salle de bal, où l'on entre chaque dimanche, moyennant un prix inamovible de 50 centimes — en consommation : les danses se payent à part, ce qui ne laisse pas d'être fort onéreux pour les possesseurs de jambes un peu jeunes. Mais qu'importe l'argent à celui qui veut s'amuser et qui n'a qu'un jour pour cela ? Cela ne vaut-il pas encore mieux que d'aller dépenser la moitié de sa paye de la semaine dans quelque cabaret, à boire du mauvais vin et à se griser avec de mauvaise eau-de-vie, en compagnie de mauvais compagnons ? L'honnêteté de l'homme se fane aussi vite que la pudeur de la femme, et, pour les conserver l'une et l'autre, il ne s'agit que de prendre de bonne heure de saines habitudes, — tout aussi faciles à prendre que les habitudes pernicieuses. J'en appelle à tous les ouvriers de bonne conduite qui hantent les *Barreaux-Verts*, je suis sûr qu'il ne leur en a rien coûté d'aller là plutôt qu'ailleurs, — par exemple, au *Bœuf-Rouge* de Belleville, où les battures sont fréquentes et les vilains gas nombreux.

Les *Barreaux-Verts* jouissent depuis longtemps

d'une excellente réputation — méritée. Les parents qui ont des filles à marier le savent, et les garçons qui ont envie d'être époux ne l'ignorent pas : les uns y vont pour les autres, et les autres pour les unes. Autrefois, il était de tradition, là, de donner à chaque cavalier, avant qu'il entrât dans la salle de bal, une rose artificielle qu'il plaçait à sa boutonnière et qu'il offrait aux jeunes filles avec lesquelles il désirait danser; si on ne voulait pas de lui, on refusait sa rose; s'il convenait, elle convenait, et on se l'attachait au corsage. C'était assez floriantesque, comme on voit, et beaucoup de libertins souriraient de ces roses offertes et reçues; mais cela avait son charme, et même sa poésie, — celle de l'honnêteté, — et on n'a pas le droit de se moquer des gens honnêtes, même lorsqu'ils sont un peu ridicules.

Aujourd'hui, l'usage de la rose est tombé en désuétude, au grand déplaisir des grand'mamans, à qui il rappelait leurs jeunes années amoureuses; mais les autres bonnes traditions de la maison se sont conservées intactes. Ainsi, contrairement à ce qui se passe pour toutes les guinguettes de barrières où les mises négligées sont tolérées, une mise décente est de rigueur aux *Barreaux-Verts*. Bien plus, il faut avoir la main gantée lorsqu'on va inviter une demoiselle pour un quadrille ou pour une polka. Bien plus

encore, avant d'inviter la fille, il faut aller demander l'autorisation de la mère : quiconque enfreindrait cet article du code qui régit les *Barreaux-Verts* s'exposerait à ne pas trouver une seule danseuse de toute la soirée, et, en outre, à être mal noté pour les soirées suivantes.

Aussi, comme vous pensez bien, nul ne s'avise d'enfreindre cet article — ni les autres. Les jeunes gens qui viennent là, chaque dimanche, ont des intentions matrimoniales : ils les trahissent aux yeux les moins exercés par leurs allures embarrassées auprès des jeunes filles, non moins rougissantes qu'eux, qui ont bien voulu accepter leurs bras, et qui ne craignent pas, au bout de quelques dimanches, d'accepter leur cœur sous les bosquets du jardin du bal. — après en avoir, au préalable, sollicité la permission de papa et de maman.

O jeunesse ! jeunesse ! toutes les fois que je parle ou que j'entends parler de toi, je ne puis m'empêcher de fredonner allègrement, comme le héros de Henri Heine en entendant parler de l'Italie : « Tirily ! Tirily ! Tirily ! Tirily ! »

## LE GALANT JARDINIER.

Ce n'est qu'une salle de marchand de vins, au n° 55 de la chaussée Ménilmontant, où l'on danse les dimanches et les lundis, comme chez beaucoup d'autres marchands de vins du voisinage, le *bal Gelin*, le *bal du Grand-Pavillon*, le *bal de la Réunion*, etc. Mais ce *Galant Jardinier* a été une goguette célèbre, celle des *Enfants de la Lyre*, et, à ce titre, je lui dois une mention particulière.

Dans cette longue salle du premier étage, où viennent s'amuser à leur façon les gens du faubourg, amis des sonorités brutales du cornet à piston et des couacs singuliers de la clarinette, sont venus, pendant un assez long temps, les gens amis de la gaudriole, les chanteurs de romances sentimentales et de couplets patriotiques, — les goguettiers enfin.

Le goguettier! Encore un type qui tend à disparaître — avec beaucoup d'autres aussi intéressants que lui. Il a commencé presque avec ce siècle, et a compté dans ses rangs des noms plus ou moins fameux, des pairs de France et des membres de l'Institut. Ségur aîné a été goguettier, Étienne aussi, Dupaty aussi, Eusèbe Salverte aussi, Émile Debraux aussi, Béranger aussi. Seulement, ces goguettiers-là, plus prudes que les autres, se faisaient appeler *Membres du Caveau*.

Les membres du Caveau chantaient le vin, le jeu, les belles, — jamais autre chose, de peur de s'attrister entre eux. Les goguettiers chantaient aussi le vin, parce qu'ils buvaient, et aussi les belles, parce qu'ils aimaient; mais ils chantaient encore autre chose : ils chantaient la patrie en deuil de ses libertés, — et ce n'est pas là un sujet bien gai. Le peuple est le même à toutes les époques de notre histoire : sous Mazarin comme sous Louis XVIII, sous Louis XVIII comme sous Mazarin, il protestait à coups de chansons. La satire prend la forme qu'elle peut et fait arme de tout : un couplet vaut une balle.

Née avec la Restauration, la goguette devait parcourir une assez longue carrière, et aujourd'hui qu'elle agonise, elle peut se vanter d'avoir vécu âge d'homme. Nous avons eu à Paris, successivement, les

sociétés des *Braillards*, du *Gigot*, des *Vrais Français*, des *Grognards*, des *Gamins*, des *Bergers de Syracuse*, des *Lyriques*, des *Amis de la Gloire*, des *Bons Enfants*, des *Infernaux*, et une centaine d'autres goguettes, — parmi lesquelles celle des *Enfants de la Lyre*, dont le bal du *Galant-Jardinier* occupe aujourd'hui la salle.

J'ai retrouvé l'emplacement, mais je n'ai pas retrouvé les goguettiers : leurs chants avaient cessé ! L'estrade du président est devenue l'estrade des musiciens. Les cartons peints sur lesquels étaient coquettement encadrées les devises des salles d'armes : *Respect au beau sexe ! Honneur aux arts ! etc.*, ont disparu ainsi que les faisceaux de drapeaux tricolores. Les tables seules sont restées, — mais en plus petit nombre : on s'assied devant elles, maintenant, pour se rafraîchir après avoir dansé ou en regardant danser.

Les goguettiers se sont dispersés ; les *Enfants de la Lyre* ont transporté leur instrument paternel où ils ont pu, *super flumina Babylonis*, comme les Juifs proscrits, ou ils l'ont vendu à quelque chaudronnier de la rue de Lappe, qui l'aura pris pour une enseigne.

Pauvres goguettiers !

Heureux goguettiers ! On les croit morts : ils ressuscitent. Détruits ici, ils reparaissent là. Pendant que je prononçais l'oraison funèbre des *Enfants de la Lyre*, j'apprends que d'autres joyeux compagnons se réunissent dans le voisinage, chez le marchand de vins qui forme l'encoignure du boulevard de la Chopinette et de la rue Saint-Laurent, et qui est « enseigné » au *Jardin d'Hébé*.

Le Jardin d'Hébé ! La barrière de la Chopinette ! Ce choc de mots si peu faits pour se rencontrer, ordinairement, m'a rendu tout rêveur. La barrière de la Chopinette ! Le Jardin d'Hébé ! Cette mythologie et ce réalisme accouplés ! Pourquoi non, après tout ? Hébé n'était-elle pas chargée de verser à boire à Jupiter ? et Jupiter, en sa qualité de viveur, ne chopinait-il pas divinement, comme les héros de Rabelais théologiquement ? Voilà la chose expliquée, et j'avais grand tort de m'effaroucher du rapprochement : il est tout naturel que le Jardin d'Hébé confine à la barrière de la Chopinette. Il est tout naturel aussi que les habitués de ce jardin soient des amis de la joie, de la danse et du chant, et, qu'en cette triple qualité, ils portent en sautoir une large écharpe verte, — la couleur de la jeunesse, de l'espérance et du bonheur.

Dancez, chantez, soyez heureux, Enfants d'Hébé,

dignes successeurs des Enfants de la Lyre!

La goguette n'est pas morte, décidément : la librairie chansonnière de Durand et de Viellot non plus.

---

## L'ÉLYSÉE-MÉNILMONTANT

Pendant que je suis sur ces hauteurs de Paris, pourquoi ne donnerais-je pas un souvenir à l'*Élysée*, cette Cythère de la rue des Couronnes?

Il y a longtemps qu'elle existe dans cette rue, à cette place. Il y a longtemps que la jeunesse du faubourg la connaît et la hante, quoiqu'elle soit un peu dédaignée aujourd'hui. Le jardin dans lequel on danse pendant la belle saison, tous les dimanches et tous les lundis, moyennant un franc d'entrée, est un très-agréable jardin qui vaut bien la *Closerie des Lilas*, — qui vaut mieux même, parce qu'il n'a pas la moindre prétention mauresque. Quand il pleut, et cela arrive souvent pendant la prétendue « belle saison, » les danseurs se réfugient dans la salle-café-restaurant-table d'hôte qui se trouve en face du jar-

din et ils y continuent leurs danses interrompues par le brouillard.

Ces danseurs sont, pour la plupart, des messieurs du rayon, presque aussi gandins que les habitués du *Casino*. Leurs danseuses sont des gigolettes assez gentilles, les unes coiffées de chapeaux à la mode qui leur vont plus ou moins mal, les autres portant coquettement sur l'oreille le petit bonnet des grisettes d'autrefois, qui leur va si bien !

Ce bonnet ne vous rappelle-t-il rien, lecteur ? Ne le voyez-vous pas quelquefois dans vos rêves, encadrant un visage rose et rieur, — celui de la première maîtresse, de la première *bonne amie* ? Ah ! petit bonnet de linge, ou de tulle, rien ne te remplacera jamais !

O ma jeunesse ! ô mes vingt ans !  
O mes vingt ans ! ô ma jeunesse !  
Vous êtes morts depuis longtemps,  
Le même jour que ma maîtresse.

Un rien, un murmure, un parfum  
La rappellent à ma mémoire,  
Et de ce bel amour défunt  
Mes larmes écrivent l'histoire.

Elle était blanche comme un lis,  
Cette enfant du faubourg Antoine,  
Avec des yeux de myosotis  
Et des cheveux d'un blond d'avoine.

Ah ! ces cheveux d'or, crespelés  
« En belles tresses undoïantes, »  
Que de fois je les ai mêlés  
De mes mains toutes frissonnantes !

Ils s'échappaient de son bonnet  
Comme des enfants de l'école,  
Et plus d'un passant s'étonnait  
De voir une tête aussi folle.

Elle en souriait doucement  
Pour montrer ses blanches quenottes,  
Et fredonnait sur le moment  
Des airs empruntés aux linottes.

Et puis nous arrivions enfin  
Au vieux *Moulin de la Galette*,  
Où tous deux, pris de même faim,  
Nous improvisions la dînette.

Quelques verres d'un vin suret  
(Celui qui fait danser les chèvres)  
Rendaient notre cœur indiscret  
Et faisaient bavarder nos lèvres.

Ah ! les beaux rêves qu'éveillés  
Nous faisons ensemble sur l'herbe !  
Que nos yeux, de bonheur noyés,  
Regardaient tout d'un air superbe !

Hélas ! n-i-ni, c'est fini !  
C'est fini de rire, madame !  
Mort l'oiseau, mort aussi le nid :  
Je me sens un désert dans l'âme.

## LE CHATEAU-ROUGE

« Le Château-Rouge, mes amis,  
C'est le rendez-vous de Paris.  
Venez, venez, petits et grands,  
Dans notre joli,  
Dans notre petit,  
Dans notre joli petit Château. »

Les chansons populaires sont des dates : on chantait celle-ci vers 1845, époque où M. Bobeuf ouvrit le bal du Château-Rouge, en haut de la chaussée Clignancourt, dans une propriété célèbre, disaient les réclames, par le séjour qu'y avait fait la belle fille d'Ève que, dans ses Mémoires, Sully appelle « cette bagasse de Gabrielle, » — digne patronne d'un temple amoureux.

J'ignore si les réclames avaient raison ; ce que je

sais, comme vous sans doute, c'est qu'au 30 mars 1814, le roi Joseph, frère de l'empereur Napoléon, occupait militairement le Château-Rouge, où il présidait le conseil de défense de Paris. La position était bonne pour observer la marche de l'armée ennemie, qui commençait à garnir la plaine Saint-Denis de ses bataillons épais et menaçants. De l'une des fenêtres du premier étage, un chef d'état-major de la garde nationale, M. Allent, en outre directeur du dépôt des fortifications, constatait les progrès rapides de l'invasion, et les signalait, minute par minute, aux officiers supérieurs réunis là. A midi, un aide de camp de Marmont venait annoncer au conseil de défense que toute résistance était désormais impossible, et aussitôt, sans plus s'enquérir de la véracité de cette assertion, déshonorante pour Paris, — décidé à mourir en combattant, — le roi Joseph expédiait une lettre par laquelle il autorisait le duc de Trévise et le duc de Raguse à entrer en pourparlers avec le prince de Schwarzenberg. A une heure, le roi quittait le Château-Rouge pour n'y plus rentrer.

Tel est le sort des monuments, palais ou chaumières : ils assistent aux événements les plus singuliers et les plus contradictoires, drames sanglants ou comédies joyeuses, avec une indifférence qu'on ne saurait trop admirer, et sans en garder la moindre

trace écrite sur leurs murailles. Hier, le sort de la France se débattait là ; aujourd'hui, l'on y soupe, et, à deux pas, l'on y danse.

Authentique ou non comme résidence de la belle maîtresse du galant Henri IV, le Château-Rouge n'en était pas moins d'un très-heureux effet, — quelque chose comme le pavillon de la terrasse de Saint-Germain. Mais, quoique bien disposé, il était mal situé, et il fallait avoir une furieuse envie de se ruiner et de faire concurrence à Mabilille pour y fonder un bal élégant. La chaussée Clignancourt se dépeuple chaque jour un peu ; en 1845, c'était une avenue peu engageante pour les belles dames et les beaux messieurs habitués au Ranelagh. Cependant, comme tout établissement de ce genre aiguillonne toujours un peu la curiosité, la vogue fit mine de s'attacher au Château-Rouge. Des fêtes de nuit furent données, brillantes, où vinrent danser Chicard et Rigolette, Frisette et Brididi, — et, avec ces illustrations, d'autres. Puis, la vogue, déesse capricieuse, s'envola du pavillon de Gabrielle d'Estrées pour aller protéger d'autres Cythères, et le Château-Rouge fut délaissé petit à petit par la foule moutonnaire, qui va où l'on va, s'en va d'où l'on s'en va, — sans savoir pourquoi ni comment. La révolution de Février arriva, et ce fut au banquet donné au Château-Rouge

par les *Réformistes*, qu'elle essaya ses ailes noires avant de s'abattre sur les Tuileries et d'en chasser le souverain régnant.

Un jardin dont on fait une tribune, un temple à Vénus dont on fait un forum, cela manque peut-être un peu de gaieté : les danseurs et leurs danseuses, troublés dans leurs ébats frivoles par les éclats de voix tonitruants de messieurs les politiciens, devaient abandonner le Château-Rouge à son malheureux sort — et ils l'abandonnèrent.

Je le croyais mort et enterré avec tant d'autres Tivolis, et je m'apprétais à lui consacrer une courte notice nécrologique, lorsqu'un de ces derniers jours de soleil, en me promenant à Montmartre, j'ai appris, par une affiche, qu'il était encore vivant. C'était une résurrection.

On danse comme autrefois, de six heures du soir à onze heures et demie, les dimanches, mardis, jeudis et samedis, — les samedis, bal de nuit, — aux sons d'un orchestre de soixante musiciens, conduits par Laurent aîné, ex-chef d'orchestre du parc d'Asnières et du Jardin d'hiver. Le prix d'entrée est de un franc par cavalier, excepté le samedi, où cela coûte un peu plus cher.

Quant au public, il n'est plus tout à fait le même. La haute bicherie et la haute gandinerie ne daignent

plus l'honorer de leur présence, — ce dont doit tressaillir de dépit l'ombre de la belle Gabrielle. Heureusement pour le directeur du Château-Rouge, il y a d'autres danseurs que ceux-là, et, pourvu que sa recette soit la même, il doit lui importer peu que son public soit changé.

---

## LE TIVOLI-MONTMARTRE

Il n'existe plus, et je me serais bien gardé de le placer ici, parmi les bals vivants, si un scrupule ne m'était venu à propos du Château-Rouge, dont il me fait l'effet d'être le grand-père, — du moins d'après une page de cet écrivain étonnant, déjà cité, monsieur F. B., « homme de lettres. »

Voici ce qu'il dit, dans son adorable langage de 1827 :

« Le Tivoli-Montmartre est placé dans cette partie conservée des jardins solitaires de l'antique manoir où l'on entendit autrefois des vierges pures chanter le Dieu de la nature... »

Ici j'interromps ma citation pour faire remarquer au descriptif monsieur F. B. — qui n'est peut-être plus de ce monde, dont sa littérature faisait le plus

bel ornement — que « le Dieu de la nature » auquel il fait allusion n'est pas autre chose que le dieu Pan, et que le dieu Pan et le dieu des jardins sont on ne peut plus cousins. Or, faire chanter le dieu des jardins à des « vierges pures, » cela me paraît excessivement ronde-bosse — et réjouissant. Mais peut-être ce spirituel « homme de lettres » ne connaissait-il pas bien la valeur des expressions dont il saupoudrait son discours.

Passons et continuons :

« ..... le Dieu de la nature, et qui, dans une douce paix, jouissaient du plus beau spectacle, celui que présentent aux êtres vertueux et sensibles un ciel immense, un doux ombrage, et la vue alors éloignée de cette grande cité dont elles s'étaient volontairement exilées, mais dont elles pouvaient encore contempler le sommet de ses nombreux édifices, de ses dômes épars çà et là, et de ses tours multipliées. »

Nous sommes à Montmartre, la montée est rude, âpre est le style de cet excellent monsieur F. B. (Ah ! Quérard, pourquoi tais-tu son nom) : reposons-nous encore.

On a deviné que les adoratrices du « Dieu de la nature » dont parle le savant « homme de lettres, » n'étaient autres que les bénédictines du couvent fondé par Louis le Gros, et dont il ne reste aujourd-

d'hui que l'église, et, dans cette église, la pierre, servant de maître-autel, sur laquelle le pape Eugène III officia solennellement le 21 avril 1147, ayant pour diacre saint Bernard, et pour sous-diacre Pierre le Vénérable. Nous voilà donc fixés à moitié sur l'emplacement du Tivoli en question ; l'abbaye Montmartre n'était pas éloignée de la chaussée Clignancourt, et le Château-Rouge donne dans la chaussée Clignancourt : nous *brûlons*, — comme disent les enfants.

Précisons davantage :

« Ce lieu, — ajoute l'extraordinaire monsieur F. B., qui aime ses rois jusque dans leurs fautes, — se glorifie d'avoir vu errer à l'ombre de ses lilas fleuris(1), de ses arbustes, de ses hautes futaies, ce bon roi qui venait à Montmartre chercher la gloire, une couronne, les plaisirs et l'amour. Alors on vit Henri IV s'y promener quelquefois avec la belle Gabrielle d'Estrées, l'amie de son cœur. Les chroniques du temps veulent que ce fut aussi dans ce

(1) L'érudition de cet « homme de lettres » me jette en des éblouissements de confusion : il fait errer Gabrielle d'Estrées, morte en 1591, à l'ombre d'arbrisseaux inconnus en France à cette époque-là, puisque le premier lilas fut apporté vers 1561, de Constantinople en Allemagne, par un ambassadeur de Ferdinand 1<sup>er</sup>, et d'Allemagne en France vers la fin du seizième siècle.

lieu qu'il dut triompher de l'austère vertu (?) qui ne put refuser son estime et sa tendresse au héros, l'ami des infortunés, le père nourricier de la ville de Paris (!), de tous ses infortunés habitants, qui, dans des temps de guerre et de calamité, ne voulaient pas le reconnaître, mais qui durent céder à ses bienfaits et lui rendre amour pour amour, lorsqu'ils apprirent que le loyal Béarnais (!) avait répondu à ceux qui osaient alors blâmer sa bienfaisance : « Laissez, laissez-moi faire ; un jour plus tôt, « un jour plus tard, mais ils se rendront. »

« Montmartre serait sans nul intérêt s'il n'avait son Tivoli, séjour fréquenté par toutes les classes laborieuses et utiles des habitants de l'immense Paris, qui viennent y chercher de doux plaisirs et les bienfaits du dieu de la treille et du dieu des festins. On trouve dans ce Tivoli un bon orchestre, une salle de danse en plein air, des jeux variés, du mouvement, du bruit, des libations multipliées, une joie commune et réelle, des chants d'allégresse, une illumination superbe, des fusées, des bombes, des bouquets d'artifice, enfin tout ce qui peut plaire à la foule empressée des amis du plaisir, de la danse, du repos, de la fraîcheur et de la gaieté. »

Vous vous rappelez, lecteur, la mystification dont le monde savant fut victime en 1779. On avait

trouvé, à Montmartre précisément, une pierre sur laquelle étaient gravés ces mots — à peu près latins :

...IC...

I... LEC

HEM

INDE

SAN... ES.

L'Académie des Inscriptions avait déclaré ne pouvoir comprendre celle-là ; Gébelin, lui-même, en était resté Court ; ce fut le bedeau de l'église de Montmartre qui tira tous ces érudits d'embarras en lisant couramment : ICI LE CHEMIN DES ANES.

C'est celui que nous a fait prendre, à sa suite, l'auteur anonyme de la brochure à laquelle j'ai emprunté la description hyperbolique ci-dessus. De tout son lyrisme il résulte que le Tivoli-Montmartre était une guinguette, et que le Château-Rouge — qui prétend avoir été la petite maison de plaisir de Gabrielle d'Estrées — est le successeur du Tivoli-Montmartre.

Comme M. Bobeuf n'a pas parlé de cet ancêtre, je n'ai pas cru devoir en parler moi-même au chapitre spécial consacré au Château-Rouge. Seulement, un scrupule me venant, ainsi que je l'ai dit en commençant, à la lecture du document fourni par

monsieur F. B., j'ai consigné ce document ici, afin que chacun pût se prononcer en connaissance de cause. Quant à moi, je m'abstiens, — de peur de me tromper. D'ailleurs, pour me prononcer, il faudrait réfléchir un peu, et — Jean-Jacques Rousseau l'a dit — l'homme qui réfléchit est un animal dépravé.



## LE VIEUX-CHÊNE

« V'là qu'un lundi qu'il faisait beau,  
Ros', sans prév'nir chez elle,

Oh! oh!

Met son bonnet, son châ' ponceau,  
Ses bottin's de prunelle,

Oh! oh!

Et, sans reprendre haleine,  
La v'là qui s'sauve et qui s'en va  
Droit au bal du Vieux-Chêne,  
Ah! ah! »

Ainsi chante Charles Colmance, le Béranger à deux sous des aimables faubourgs de Paris, le Naudaud du peuple. Le chansonnier, vous le connaissez peut-être, par le bruit qu'a fait dans votre monde sa chanson des *Petits Agneaux*; mais le bal qu'il cite là, vous ne le connaissez certainement pas, — pas plus que la rue Mouffetard, où il est situé, entre la caserne des gardes municipaux et la rue Neuve-Saint-Médard, sur l'emplacement de l'ancienne communauté des religieuses hospitalières de la *Miséricorde de Jésus*.

La rue Mouffetard! le bal du Vieux-Chêne! Les deux font la paire. La rue pue et le bal aussi. Rue digne du bal; bal digne de la rue.

Voilà une trentaine d'années, peut-être davantage même, que cet établissement existe à cette place, à droite de la boutique du marchand de vins qui lui a donné le nom de son enseigne, — laquelle représente un *quercus robur* assez malingre : et toujours il a eu le même public mâle et femelle, les mêmes faubouriens et les mêmes faubouriennes, les mêmes voyous et les mêmes petites gourgand-

dines. Ils aiment cette salle nauséabonde, dont l'atmosphère ambiante est familière à leurs poumons ; ils seraient gênés dans un autre lieu, plus hygiénique ; ils danseraient moins bien sur un parquet plus propre, au son d'un orchestre plus harmonieux ; ils *rigoleraient* moins, en un mot — qui est le principal mot de leur langue.

Quand on a consenti à braver les brutalités de cette atmosphère populacière, et qu'on est parvenu, — moyennant 25 centimes, en consommation, — à s'installer sans hoquets dans un coin de la salle du bal, cela devient curieux. Le peuple, et surtout une certaine fraction du peuple, *the mob*, ne s'amuse pas comme tout le monde ; sa joie est d'une composition particulière, — celle des enfants, avec la férocité en plus. Il ne se trémousse pas, il se désordonne pour ainsi dire, et ne craint pas de faire des *bleus* aux poignets qu'il serre le plus tendrement, — ce qui, du reste, n'a pas l'air de déplaire aux poignets. La joie est comme cette divinité que les Romains peignaient enveloppée d'un voile si blanc que l'haleine, pour peu qu'elle ne fût pas très-pure, le souillait : la populace fait plus que de souiller le voile, elle le déchire.

Les habitués du *bal du Vieux-Chêne* font partie de cette race sinistre qui ne pousse vraiment qu'à Paris,

entre les fentes des pavés, dans les ruisseaux, et que M. Victor Hugo a essayé de poétiser en la personnifiant dans son Gavroche. Beaucoup de Gavroche, beaucoup de Montparnasse et de Claquesous aussi, — avec leurs Eponines et leurs Fantines : des voyous de quatorze ans avec des *voyoutes* de douze, des enfants qui n'ont jamais eu d'enfance, des filles qui n'ont jamais eu d'innocence, — gibier de Cayenne les uns, gibier de Saint-Lazare les autres.

Je n'exagère rien, trouvant la chose déjà assez sombre en soi. *Quod vidi, pinxi* : cette excuse de Mercier est aussi la mienne. Le faubourg Saint-Marceau n'a pas la prétention de fournir des rosières et des prix Montyon aux autres quartiers de Paris : il se contente de les approvisionner de drôles et de drôlesses, qu'il produit tout naturellement, — comme un pommier des pommes. Il n'y a qu'un saut du bal du Vieux-Chêne au bal de la Reine-Blanche.

Car — j'ai eu occasion de le dire ailleurs — les gandins, les élégants, les gens de *high life*, ne s'en doutent guère, mais la plupart des adorables créatures dont ils ornent leur côté comme d'un bouquet de violettes, sortent du faubourg Marceau, qui est la grande fabrique de l'espèce féminine. Toutes ces filles pâles ou roses, blondes, brunes ou dorées, non-

chalantes ou alertes, dédaigneuses ou sans façon, qui ont logé à l'Opéra, coupé au mois, boudoir splendide, toilettes inouïes, qui se noient dans des flots de dentelles et dans des rivières de diamants ; toutes ces filles, vraiment filles, qui ressemblent à des duchesses en rupture de bans, ont eu pour commencements les flatures et les fabriques du *faubourg souffrant*. Leur premier amant, leur *homme*, celui qui les battait et qu'elles regrettent toujours, — n'en déplaise à leurs amants d'aujourd'hui et à ceux de demain, — leur premier amant a été un camarade d'atelier ou d'école buissonnière, un *blousier*, un voyou quelconque. C'est fâcheux sans doute, mais c'est ainsi. Ces messieurs du faubourg ont le dessus du panier des amours, et, comme ils ont l'appétit et les dents de la jeunesse, ils mordent aux grappes lorsqu'elles ont précisément toute leur fraîcheur, toute leur saveur, tout leur parfum.

Il reste une consolation aux gandins qui grapillent dans les vignes amoureuses après ces maraudeurs de la première heure ; c'est de se dire :

« Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ! »

Mais ont-ils bien l'ivresse ?

Je renvoie les gens qui douteraient de la fidélité de ma peinture et de la véracité de mes assertions,

aux numéros de la *Gazette des Tribunaux* où se trouve tout au long l'affaire si tristement fameuse de la *Tour de Nesle*, dont les héros et les héroïnes étaient des habitués du bal du Vieux-Chêne.

---

## LE PRÉ CATELAN

Il est dans une situation charmante, en plein bois de Boulogne, entre la route de Longchamps et le lac Inférieur: est-ce pour cela qu'il a si grand'peine à retenir la vogue, qui devrait s'attacher à ce lieu de plaisance préférablement à tout autre?

Le Pré Catelan, — à la fois bal, théâtre, restaurant, — a été créé vers 1856, par M. Ernest Ber, sur un emplacement de quatre hectares concédés à M. Nestor Roqueplan. Au début, Paris entier s'y porta, attiré par les promesses des affiches, qui furent toutes tenues, et par les réclames des journaux, par hasard sincères. Il y avait là, en effet, de merveilleuses choses; un théâtre de prestidigitation, un théâtre de marionnettes et un théâtre de fleurs, muni de herses à gaz et machine comme un théâtre de fée-

ries, où l'on voyait danser, au milieu de plantes nouvelles venues à grands frais de Hollande, une troupe de danseuses espagnoles, jeunes, jolies, agiles et déhanchées à souhait; des kiosques pittoresques, véritables cabinets de verdure, d'où partaient des fanfares joyeuses exécutées par des musiciens invisibles; un aquarium de pisciculture; une salle de danse en plein air, toute parfumée par son voisinage; des exercices d'acrobates, dignes de l'Hippodrome; et, pour terminer chaque fête, l'inévitable feu d'artifice, splendide comme ceux du gouvernement.

Mais c'était trop beau : cela ne dura pas. Le public capricieux reprit le chemin de Mabilly, du Ranelagh et du Château des Fleurs, qui avaient pour lui, paraît-il, des séductions plus grandes, et peut-être aussi des avantages d'argent plus notables. Songez donc ! ces fêtes du Pré Catelan se prolongeaient presque toujours fort avant dans la nuit, et les voitures, trop rares, coûtaient cher à ceux qui ne s'en revenaient pas seuls. Les cocodès aiment bien à se ruiner pour les cocottes, — mais à la condition, cependant, qu'ils dépenseront le moins possible. Ils savent calculer, et pensent que les folies les moins chères sont les meilleures, — sans se douter, les imbéciles ! que la seule excuse de la vie débauchée qu'ils mènent est précisément la prodigalité. La

main de don Juan était toujours ouverte, et la poche de don César de Bazan toujours percée. Ah ! cocodès ! quels beaux Harpavons vous ferez sur vos vieux jours, si vos maîtresses ont la bêtise de vous laisser quelques morceaux de la fortune que vous faites semblant de dépenser avec elles !

M. Ernest Ber ne devait pas faire la sienne au Pré Catelan. Il avait cru pouvoir agir princièrement, en l'honneur des gentilshommes qu'il conviait à ses fêtes de jour et de nuit : mais les gentilshommes ne vinrent pas, ou ils vinrent en trop petit nombre, — probablement parce qu'ils ne sont pas nombreux aujourd'hui, — et il se ruina pour de bon.

Adieu, le théâtre des Marionnettes ! Adieu, le théâtre des Fleurs ! Adieu, les brunes danseuses espagnoles ! Il ne resta plus au Pré Catelan que sa collection de petites vaches bretonnes qui continuèrent à fournir leur lait çà et là, et qui, aujourd'hui, sont peut-être devenues beefsteaks. Leur étable sentait bien bon !

L'année dernière, le Pré Catelan a fait sa réouverture, et à l'heure qu'il est, on donne là, tous les dimanches et fêtes, à une heure, un grand concert de jour dirigé par Musard fils, et un bal d'enfants avec orchestre militaire. Il y a encore des chevaux de bois, comme autrefois, des marionnettes françaises

et un polyorama au petit théâtre ; mais plus de danseuses espagnoles, plus de feux d'artifice, plus d'exercices acrobatiques, plus de séances de prestidigitation !

Tout passe, tout casse, tout lasse.

---

## L'AIGLE IMPÉRIALE

Paris est, comme le Parisien, ondoyant et divers. Sa physionomie change dans chaque quartier, qui est une ville à part dans la grande ville. Ainsi, à mesure qu'on monte le *faubourg Antoine*, — la cuve où bouillonnent les révolutions, — et qu'on approche de la barrière du Trône, on ne rencontre plus que des soldats : c'est la route de Vincennes, — où dorment les engins chargés d'apaiser les bouillons de la cuve en question. Il'y a des bals là comme ailleurs, parce que partout on danse, à Paris; mais, tout naturellement, ces bals se ressentent du voisinage.

Ils sont situés à gauche du cours de Vincennes, immédiatement après l'ancienne barrière. Le premier, qui date d'assez loin, et qui s'est appelé tour à tour le *bal du Trône*, — *de la République*, — de

*l'Empire*, est aujourd'hui « enseigné » (style belge) à *l'Aigle Impériale*. C'est une boutique de marchand de vins au fond de laquelle est une grande salle mal aérée, qui vous a une odeur *sui generis* qui « fleure bien plus fort mais non pas mieux que roses. » Dans cette salle, dont l'entrée est libre, viennent danser tous les jours de la semaine, excepté le mercredi et le samedi, messieurs les artilleurs non gradés de la garnison voisine, en compagnie de demoiselles — également de la garnison voisine. Mars et Vénus, quoi ! Quels Mars — et surtout quelles Vénus !

En somme, ces gens-là s'amusez autant que d'autres, et ils ne sont pas plus ridicules à voir danser que d'autres, — malgré leur costume guerrier, qui n'a pas l'air bien folichon. Ils se démènent de bon cœur, au son des cuivres de l'orchestre, ophicléides et trombones, et on s'habituerait volontiers à eux, — n'était ce diable de parfum de cuir chaud auquel j'ai fait plus haut une discrète allusion.

Dancez, braves artilleurs ! Vous en avez le droit — si vous en avez les moyens. Dancez — en attendant la danse macabre. Dancez, en attendant le grand rigodon du printemps prochain, annoncé par la Russie à la France. Dancez, bons artilleurs, dancez.

## LE BAL DES DÉLICES

Il est à côté de l'*Aigle Impériale*, deux ou trois maisons seulement plus haut; mais il date d'un peu plus loin que son voisin, et, plus que lui, il a fait parler de lui — en mal.

Au début, c'était un bal honnête, ou quasi honnête, où le faubourg Antoine montait, le dimanche, pour rigoler un brin, casser la tête à quelques litres de bleu et pincer quelques rigodons. Ami de la joie, le faubourg Antoine! Les pères de famille ne craignaient pas d'y conduire leur famille, garçons et filles, — garçons, pour leur apprendre à boire, filles, pour leur apprendre à danser; et il arrivait souvent que si les garçons apprenaient à se griser, les filles apprenaient tout autre chose que celle pour laquelle leurs pères les avaient amenées là. Pères imprudents!

Filles inflammables! La danse autorise tant de choses!

A part ces derniers inconvénients — qui se rencontrent dans les endroits les plus « comme il faut, » là où il y a contact entre deux jeunes gens d'un sexe différent, — le bal des Délices méritait la bonne réputation dont il jouissait à un kilomètre à la ronde, ainsi que son propriétaire, le père Lelièvre. Mais petit à petit, avec le temps, s'introduisirent dans ce milieu honnête des éléments mauvais et dissolvants; les familles du faubourg désapprirent peu à peu le chemin qu'elles connaissaient si bien, et qu'elles avaient tant de plaisir à faire chaque dimanche; et les *gouâpeurs* les remplacèrent.

Ce fut là une métamorphose complète — et regrettable. Ceux qui s'aventuraient dans le bal des Délices étaient à peu près assurés de se trouver mêlés à quelque rixe, — souvent sanglante, — car MM. les gouâpeurs de barrières ne craignent pas de jouer des instruments aigus après avoir joué des instruments contondants, du surin après avoir joué du poing. Et les gendarmes, sous l'œil desquels avaient lieu ces batailles, laissaient dire et faire, sans essayer de jeter leur *quos ego!* toujours si respecté.

Il y a une dizaine d'années environ, ces tyrans de mauvais lieux ont été détrônés et chassés — comme les Tarquins. Le fils Lelièvre a succédé au père

Lelièvre et a voulu reprendre les traditions d'honnêteté, un instant interrompues. Maintenant le bal des Délices, — qui s'appelle le *Cercle des Délices*, — est un bal dont la physionomie ressemble un peu à celle du bal Dourlans. Le contrôle franchi, — où on laisse cinquante centimes, prix de l'entrée, les danses se payant à part, le dimanche seulement, — on se trouve dans une grande salle autour de laquelle règne une galerie basse, destinée aux gens timides qui n'osent se livrer « au culte de Terpsychore », et, le long de cette galerie, une rangée de tables où viennent s'asseoir, en face d'un saladier de vin sucré, les danseurs fatigués — qui veulent griser leurs danseuses. L'été, on délaisse cette salle fermée pour le jardin, où s'installe l'orchestre, et dont le sol est, d'ailleurs, muni d'un parquet en bois, plus favorable à la danse que la terre nue.

Le public du Cercle des Délices est mêlé, mais tranquille, — tranquille, mais mêlé. L'élément guerrier n'y domine pas comme à *l'Aigle Impériale*; cependant l'armée s'y trouve représentée par des sergents-majors. L'élément pékin se compose d'artisans du faubourg avec quelques jeunes quincaillers à la clef. Les femmes y sont de la moyenne vertu, — grisettes et demoiselles d'à côté : il en faut pour tous les goûts.

## LE JARDIN D'IDALIE

Pendant que j'y suis, je ne sais vraiment pas pourquoi je ne pousserais pas une pointe jusqu'à Vincennes, et, après avoir parlé des bals où vont les militaires non gradés, je ne dirais pas un mot d'un bal affecté à l'aristocratie militaire.

J'ai nommé le *Jardin d'Idalie*. Idalie, Vénus; Vénus, Idalie. Mars, Vénus; Vénus, Mars. L'enseigne est bien choisie : elle sent l'empire d'une lieue. Le bal qui la porte est situé à la corne du bois de Vincennes, en face le nouveau fort, à l'endroit même où Papavoine assassinait les petits enfants. Autrefois, il y a longtemps, c'était un bal d'été, en plein air, d'une physionomie peu engageante, les jours de pluie surtout. Maintenant il se ressent du public qu'il a l'honneur de recevoir, et dont aucun bas officier n'a

le droit de faire partie. Une grille fort élégante en décore l'entrée. Une avenue bien entretenue conduit à la grande rotonde sous laquelle on danse, et sous laquelle on boit aussi — force limonades gazeuses. Cette rotonde est close l'hiver, pour abriter les danseurs et les danseuses contre les insolences de l'air; l'été, elle est ouverte partout, afin de permettre aux mêmes danseuses et aux mêmes danseurs de jouir, tout en polkant, de la vue du bois dont les profondeurs mystérieuses, lorsque vient la nuit, ont tant de charmes pour les imaginations un peu amoureuses.

Les officiers de la garnison, et quelques-uns, d'ailleurs, y viennent soit en uniforme, soit en bourgeois; quelques messieurs bien mis du pays, mais quelques-uns seulement, y viennent aussi. Le public féminin se recrute parmi les Parisiennes, élégantes pour la plupart, qui préfèrent le Jardin d'Idalie au Jardin Mabile, et les gens sérieux aux gandins.

Quant aux habitants ordinaires de Vincennes, je ne vois guère où ils peuvent se livrer aux plaisirs de la danse, depuis la disparition du *bal de la Tourelle*, auquel je dois un souvenir, en passant. Le bal de la Tourelle, dont il ne reste rien aujourd'hui, puisqu'on a bâti des maisons sur son emplacement, était un bal en plein air, à la porte du bois de Saint-

Mandé, à côté du restaurant Serpette, où s'arrêtaient volontiers les promeneurs avant de rentrer dans Paris. Aujourd'hui, grâce au chemin de fer, on ne s'arrête plus, et, quand on veut danser, on vient à Paris, — à moins qu'on ne préfère les bals champêtres des environs, qui ne chôment jamais durant la belle saison, bals Willis ou autres.

---



## LE BAL CONSTANT

Style mauresque, que me veux-tu? Je t'ai quitté ici, je te retrouve là, puis encore ailleurs : à la Closerie des Lilas, à Mabilles, chez Markowski, aux Folies-Robert, chez Constant, partout enfin. Tu te crois donc bien joli, style mauresque, que tu te prodigues ainsi? Style mauresque, que t'ont fait les gens de goût,

pour que tu les persécutes ainsi? Architectes en style mauresque, élèves de MM. Visconti, Huyot, Jay, Lefuel, Caristie, Hittorf, Duban, Gilbert, est-ce donc de cette façon que vous entendez marcher sur les traces des grands artistes des temps anciens et des temps modernes : de Ctésiphon et de Métagène, qui bâtirent le temple de Diane à Éphèse; d'Agamède et de Trophonius, qui érigèrent le temple d'Apollon à Delphes; d'Antimachide et de Porinos, qui bâtirent le temple de Jupiter Olympien; de Charès, qui érigea le Colosse de Rhodes; de Phidias, qui imagina le Parthénon; de Pitée, à qui l'on doit le tombeau de Mausole; de Dinocrate, qui voulut donner au mont Athos la figure d'Alexandre; d'Apollodore, à qui l'on doit le forum de Trajan; d'Isidore de Milet, à qui l'on doit l'église de Sainte-Sophie; de Brunelleschi, qui édifia la cathédrale de Florence; de Michelozza, qui édifia le palais Médicis; du Bramante, à qui l'on doit la basilique de Saint-Pierre; de Palladio, qui éleva le palais des Doges à Venise; de Vignolo, qui éleva le château de Capra-rola; de Dominique Fontana, à qui l'on doit le palais de Saint-Jean-de-Latran; de Pierre Lescot, à qui l'on doit la fontaine des Innocents; de Mansart, à qui l'on doit le palais de Versailles; de Philibert Delorme, à qui l'on doit le palais des Tuileries; de

Dominique Boccardero, à qui l'on doit l'Hôtel de Ville; de Jacques Debrosse, à qui l'on doit le palais du Luxembourg; et de beaucoup d'autres illustres hommes, vos classiques? Ah! qu'on ne nous délivre ni des Grecs ni des Romains, mais bien plutôt de ces bâtisseurs mauresques qui, s'ils continuent, nous dégoûteront à jamais de l'Alhambra, de l'Albaïcin et du Généralife, ces trois bijoux arabes qu'ils imitent — comme Xavier Forneret imite Victor Hugo, comme les biscuits de Savoie imitent Saint-Pierre de Rome. Assez de sapin découpé à la mécanique et colorié, — assez!

Le bal Constant a donc payé son tribut au mauvais goût régnant : je ne lui en fais ni un crime — ni mon compliment. Après cela, peut-être me suis-je trompé, et ce que j'ai pris pour de l'architecture mauresque est-il de l'architecture chinoise : ces architectes modernes sont capables de tout!

Le bal Constant est connu depuis longtemps, comme le nom de ses fondateurs, MM. Constant père et fils, et le premier passant venu vous l'indiquera, — surtout si vous le demandez sous son appellation primitive, *les Mille Colonnes*.

*Les Mille Colonnes* sont l'établissement le plus important de cette bruyante rue de la Gaïeté, où foisonnent les cabarets et les guinguettes, et où, les

dimanches et les lundis, on ne peut pas faire un pas sans écraser un ivrogne. C'est, en même temps, le Jardin Mabille et le Véfour du quartier Montparnasse : on y fait « noces et festins. »

Il date de 1833. Le père Constant, ancien ouvrier forgeron, qui avait probablement trouvé de l'or dans le fer qu'il était chargé de marteler sur son enclume, s'était adressé à un architecte, qui lui avait construit là, en face du théâtre Montparnasse, un édifice dans le style italien, avec beaucoup de colonnes, qui devait être un temple consacré à la fois au dieu Gaster et à la déesse Terpsichore, — une salle de banquet et une salle de danse pour les nouveaux mariés. L'idée était heureuse, elle devait réussir : elle réussit, comme avaient réussi l'*Arc-en-Ciel*, sur le boulevard de l'Hôpital, et les *Vendanges de Bourgogne*, dans le faubourg du Temple. Les petits bourgeois et les petites bourgeoises, en sortant de l'église ou de la mairie, qui les a sacrés époux pour jusqu'à la fin de leurs jours, préfèrent ces endroits éloignés du centre de Paris, où ils peuvent s'ébattre à leur aise, à l'abri des regards moqueurs et des quolibets des passants. On y dîne plantureusement et on y danse de même : cela prépare à merveille, à l'acte solennel du *θαλαμος*, les braves gens qui ne se doutent pas que *thalamus* est la racine de *thalamius*

— comme *jugum* de *conjugium*, — et qu'on rame aussi péniblement sur les galères du mariage que sur celles du roi.

Les nouveaux conjoints — j'allais écrire : les nouveaux forçats — n'étaient pas, on le comprend, le seul public des *Mille Colonnes*. Il y avait d'autres festineurs et d'autres danseurs, plus ou moins mariés, des amis de la joie et des plaisirs faciles. Ainsi, dans les premières années de cet établissement chorégraphico-culinaire, venaient assez régulièrement des amateurs des deux sexes qui finirent par y fonder le *Bal des Gigoteuses* : on y dansait avec une liberté qui frisait de très-près la licence ; le *chahut* régnait ! La police enjoignit à M. Constant père de mettre cette danse excentrique à la porte de son établissement, s'il ne voulait pas se voir retirer la permission qu'elle lui avait octroyée de faire sauter les honnêtes gens : le *chahut* fut exilé du bal Constant, ainsi que ses adorateurs et ses adoratrices, mesdemoiselles les gigoteuses qui, pour y rentrer, durent mettre une rallonge à leurs jupes et à leurs corsages, — les unes trop hautes et les autres trop bas.

En 1857, le père Constant ayant passé la main à son fils, celui-ci apporta des modifications importantes à l'œuvre paternelle. La salle des bals d'hi-

ver et des repas de corps fut repeinte à fresque par Arban et Gagnères. Les murs et les plafonds furent garnis de treillages ornés de feuilles et de fleurs; et, dans la voussure qui fait face à l'orchestre, fut placée une nymphe jouant du triangle comme un simple garde national, — Érato, peut-être ! Ce n'est pas tout. Un vaste estaminet fut annexé au restaurant primitif par un pont jeté sur le jardin, et ce jardin lui-même, originairement exigü, fut agrandi et embelli, de manière à recevoir un public plus nombreux.

Tant d'efforts et d'argent ne devaient pas être dépensés en pure perte : la foule a appris le chemin du bal Constant, et l'été, tous les dimanches, lundis et mercredis, — le mercredi moyennant 1 franc, les autres jours, 25 centimes, — elle y vient danser à cœur-joie. Foule composite, où cependant l'élément honnête domine : jeunes filles avec leurs chaperons naturels, pères ou mères ; jeunes femmes avec leurs amants ; jeunes gens sans maîtresses, etc., etc. Pendant que les uns se trémoussent, d'autres, plus calmes, — ou plus timides, — les regardent, assis devant les tables qui entourent la salle de danse, sous les arbres, en buvant n'importe quoi, bière ou café, vin ou limonade. M. de Jouy, le fameux *Ermite*, n'eût pas manqué de consacrer une page à cette fête

dominicale, et il eût raconté ses impressions, datées de l'un des cabinets particuliers du restaurant, dont les fenêtres donnent sur le jardin.

Tout établissement public, bal ou café, a ses illustrations masculines et féminines. Le bal Constant n'en a pas beaucoup à nous offrir, mais il en a. Ainsi, parmi les femmes, on cite Laurence et Louise; Laure, une très-belle personne qui s'est réveillée un matin propriétaire, afin de prouver à ses compagnes jalouses que le bien vient vraiment en dormant; Nathalie et Sarah, deux jeunes premières du théâtre Montparnasse, et quelques autres amoureuses dont j'ai oublié les noms. Quant aux hommes célèbres, ils sont encore moins nombreux. Le fameux Chicard — Levesque — y vient souvent danser, le lundi, avec son fils, mais sans obtenir le succès d'autrefois. Puis, c'est Antoine Watripon qui, quoique Picard, s'obstine à espagnoliser son prénom, et pour le talent duquel M. Constant fils a une admiration sans bornes. « Ah! Monsieur, vous dit-il d'un ton convaincu, s'il n'y avait pas dans les journaux tant d'intrigants et d'envieux, Antonio Watripon serait à la place qu'il mérite, à la première! Quel esprit il a, Monsieur! Et quel talent!... Avez-vous lu son *Histoire des Écoles*? c'est ça qui est écrit! Et son *Histoire des Folies-Robert*?

Quelle gaieté! C'est lui qui a signé *Tony Fanfan!*  
Ah! Monsieur, s'il n'y avait pas tant d'intrigants  
dans les journaux!...»

Cette admiration, que je respecte — sans la partager, — M. Constant fils a voulu la manifester hautement, et, parmi les fresques fort habiles, peintes par Paul de la Garde sur les murs de la véranda située au fond du jardin, il y en a une, celle du milieu, où l'on voit Antoine Watrison en chemise et en collant, assis devant une table, une plume à la main, l'œil inspiré, écrivant l'*Histoire des Écoles*, entouré d'étudiants moyen âge.

Il y a là-dessus une fable de La Fontaine—extraite des grès de Fontainebleau.

---

## LE BAL RAGACHE

Au numéro 53 de la rue de Sèvres, au delà de l'ancienne barrière, à gauche, est une maison qu'une large marquise en zinc annonce de loin aux cochers qui y amènent des mariées le samedi et des danseurs tous les dimanches : c'est la maison Ragache, fondée il y a cent ans, et qui, depuis cent ans, a toujours eu la même spécialité, — celle des *noces et festins*.

Le vestibule, à droite et à gauche duquel sont une salle à manger et une salle de billard, est décoré des inévitables statues en plâtre peint, représentant n'importe quoi et n'importe qui, — la mythologie de mauvais goût du premier Empire. Au fond de ce vestibule est un large escalier conduisant à l'immense salle du premier étage, qui a été témoin de tant de diners et de tant de bals, qui a vu tant de

mariées rougissantes et entendu tant de refrains égrillards.

Il en est des mariées comme des gravures : elles n'ont de prix qu'avant la lettre. C'est pour cela que, lorsque je demeurais dans ce faubourg de Paris, j'ai-  
mais à aller me planter, comme un héron au bord d'un ruisseau, sur le trottoir de la maison Ragache, pour les voir descendre de voiture, dans leur costume virginal et dans l'éblouissement, mêlé d'une certaine honte, de la nouvelle position que leur avait faite la cérémonie du matin. C'est adorable, une mariée ! Cette robe blanche, ce bouquet de fleurs d'oranger, — un symbole de pureté parfumée dont toutes ne sont pas toujours dignes d'orner leur corsage ; ces petits souliers de satin blanc si mignons que les lèvres s'abaissent magnétiquement vers eux pour les baiser ; cette taille souple, un peu grêle parfois, — mais d'une gracilité qui n'est pas sans grâce, — et que le mariage a la mission d'alourdir et de déformer ; cette poitrine bondissante sous mille émotions de nature diverse, — curiosité de l'inconnu, regrets du connu, coquetterie et pudeur mêlées : toutes ces choses que l'œil devine et que l'esprit évoque m'ont toujours charmé singulièrement. A ce point que je voudrais me marier toutes les fois que je rencontre sur mon chemin une jeune fille en toilette virginale,

les cheveux et les joues en fleurs. Demain elle sera peut-être affreuse, cette jeune fille devenue jeune femme; mais aujourd'hui elle est belle comme une pêche à laquelle la main brutale du propriétaire n'a pas encore osé toucher. Ce qui prouve que nous sommes tous des délicats et des raffinés qui ne voulons des bonheurs de ce monde que le dessus du panier, — et encore! C'est égal, si la polygamie est un crime, il a son excuse dans les provocations incessantes qu'on rencontre dans les rues de Paris : les mariages devraient se faire mystérieusement, la nuit, quand les gens qui ne se marient pas sont couchés, comme les enterrements lorsque les gens qui ne sont pas morts sont endormis.

La salle Ragache, après ses jours de gloire, a eu ses jours de deuil. En 1848, ses fourneaux se sont éteints, — du moins en partie; l'estrade des musiciens est devenue une tribune aux rostrs, le temple de l'Hymen est devenu un forum, les bavards ont succédé aux danseurs, la République a chassé la Mariée : Ragache y a perdu, — et personne n'y a gagné. Ah! les banquets démocratiques et *sauciaux*, comme les appelaient alors les journalistes réactionnaires. Ah! ces agapes révolutionnaires! qu'elles ont fait de tort à la Révolution! Le ridicule tue en France, et partout, mieux que le canon : les banquets

ont été les premières journées de juin de la République. Je le dis avec sincérité, aujourd'hui que mes convictions se sont modifiées, sans changer pour cela : on a sifflé la pièce de Février, non parce qu'elle était mauvaise, mais parce qu'elle a été mal interprétée par les acteurs qui s'étaient distribués les rôles sans se demander s'ils étaient capables de les remplir convenablement. Et quand je songe aux discours à propos desquels j'ai entendu battre des mains dans la salle de danse de Ragache et dans d'autres salles, transformées comme elle en clubs, je me rappelle malgré moi cet orateur athénien qui, s'entendant applaudir, se retournait pour demander ce qu'il lui était arrivé de dire d'absurde.

Si faut-il que je termine cette digression rétrospective, pourtant. Février a disparu — avec les fébrualiseurs ; le temple de l'Hymen a été rouvert à deux battants, les fourneaux se sont rallumés plus ardents que jamais, les musiciens ont repris possession de leur tribune, les danseurs de leur parquet, — et le successeur de Ragache, M. Boucaut, ne doit pas se plaindre du public, qui a repris le chemin de sa maison, comme au temps jadis.

---



## LE JARDIN DE PARIS

Il est situé rue de la Gaieté, à côté du théâtre Montparnasse, en face des *Mille Colonnes*; on y danse tous les dimanches moyennant cinquante centimes d'entrée. Le chef d'orchestre est Colombin, — dit *Colombini* sur l'affiche.

Ce Jardin de Paris existe depuis longtemps, vingt-

cinq ans environ. D'abord créé par un M. Charpentier, directeur du Prado d'hiver, il portait le nom de *Prado d'Été*, et il avait alors parmi ses employés M. Bullier, qui était lampiste, je crois. Magnus, chef d'orchestre du Prado d'hiver, était aussi chef d'orchestre du Prado d'été. Puis la direction passa entre les mains d'un M. Villeneuve, propriétaire du bal Montesquieu, qui donna au Prado d'été le nom qu'il porte encore aujourd'hui, et qui en fit un bal complètement antipodique à celui de la rue Montesquieu. Même directeur, mêmes contrôleurs, même chef d'orchestre, — mais non même public. Dans l'un, des mœurs légères étaient de rigueur; pour entrer dans l'autre il fallait « acheter une conduite » quand on n'en avait pas assez à sa disposition. La salle Montesquieu était un mauvais lieu; le Jardin de Paris était un lieu presque honnête. Cela me fait involontairement songer à ces grosses dames qui s'enrichissent dans la compagnie des petites dames, et qui, lorsqu'il leur vient par hasard une enfant, l'élèvent loin, bien loin, plus chastement qu'une fille de duc et de pair.

Il n'y avait pas que cette antithèse à signaler. Il y en avait, il y en a encore une autre blessante pour l'esprit comme pour le regard : je veux parler du cimetière Montparnasse, dont le Jardin de Paris n'est

séparé que par un mur à hauteur d'homme. Là, le champ funèbre, où se reposent de leurs agitations ridicules les combattants de la vie, hommes et femmes, héros de carton et poupées de chair, épiciers et soldats, bourgeoises et grisettes, rêveurs et goujats, tous immobiles sous leurs suaires glacés, la plupart oubliés de ceux et de celles qui leur avaient promis au départ un souvenir éternel — comme les couronnes d'*immortelles* que fanent les premières pluies et pourrissent les premières neiges. Ici, des couples amoureux, gigotant du cœur autant que des jambes, heureux de vivre, heureux de danser sous ces grands arbres devant leurs grands parents. Souvent, dans les tièdes soirées d'été, lorsque l'orchestre de Bosisio jetait dans l'air ses plus éclatantes fanfares, les morts, troublés dans leur sommeil,

« ... sous l'herbe et les floraisons grasses, »

devaient se redresser épouvantés, croyant entendre les cuivres célestes chargés d'annoncer la résurrection, — c'est-à-dire l'heure des châtimens et des récompenses. Pourquoi se réjouir si près de ceux qui ne se réjouissent plus? Pourquoi prouver que la vie est amusante à ceux qui l'ont trouvée amère? Cela n'est ni chrétien — ni décent.

Toutes les fois que j'ai à constater ce voisinage d'un bal et d'un cimetière, cette promiscuité du plaisir fugace et de la mort éternelle, je me rappelle le magistral dessin de Réthel, *Der tod als Erwärger*. Vous le rappelez-vous, lecteur? Le connaissez-vous au moins? Cela représente une salle de bal, tout à l'heure pleine, maintenant presque vide. La Mort, en domino, danse, ayant un cubitus en guise d'archet et un fémur en guise de violon; au bras gauche son masque pend, attaché. Çà et là sont couchés des danseurs, qui ne se relèveront pas; il y en a trois: un bouffon, à droite, sans masque; une sorte d'arlequin, à gauche, étendu tout de son long, les orteils crispés, le masque à moitié défait; et une bergère, étendue tout de son long aussi, sur un parquet un peu plus élevé, derrière la Mort, son masque à moitié relevé, ses seins ressortant du corset. A gauche, l'estrade des musiciens, qui désertent, effrayés, abandonnant, pour mieux fuir, leurs instruments et leurs pupitres. Au fond, dans une galerie, se sauvent également, pris de male peur, des danseurs et des danseuses, avec leurs costumes d'orgie en désordre. Au-dessous, assise, drapée comme un Bida, armée d'un martinet à pointes de fer, tranquille et sinistre dans sa tranquillité, est une figure brune, — le Choléra asiatique.

Qu'auraient dit les danseurs du Jardin de Paris, si leurs voisins, escaladant un soir le mur de séparation, avaient fait invasion dans la salle de bal et s'étaient mêlés à leurs quadrilles, armés de fémurs et de cubitus comme la Mort de Réthel ? Quelle danse de Saint-Guy eussent dansée ces jeunes fous et leurs vieux parents ! Et comme Bosisio lui-même se fût empressé de désertier son orchestre ! Car, si l'on consent à se gaudir dans le voisinage des cimetières, c'est-à-dire à manquer de respect aux trépassés, c'est à la condition formelle que ces trépassés ne prendront pas leur revanche, et qu'ils consentiront à ne pas troubler les gens qui les troublent si volontiers : les vivants n'ont pas peur des morts, — parce que les morts ne daignent pas faire peur aux vivants.

Ah ! les insoucians et les sourds qui n'entendent pas les mille voix mystérieuses qui leur crient, comme la sorcière de Shakspeare à César : *Beware the Ides of March* ! Nous avons tous nos Ides de Mars, — une date fatale à laquelle nous devons payer notre dette à l'impitoyable et sinistre Créancier ; mais nous sommes de si mauvais débiteurs, et nous croyons si peu à ce Clichy funèbre qu'on appelle le Cimetière !

## LE BAL DES ÉLÉPHANTS

« Dans un cabaret, barrière du Maine,  
Au temps où le vin se vendait six sous,  
Lorsque, pour six blancs, on avait sans peine  
Un plat de goujons et de lard aux choux,  
Un vieux chiffonnier, à la mine altière,  
Casquette levée et le croc au poing,  
S'en vient demander si sa personnière  
N'est pas, par hasard, restée en un coin. »

Ainsi chantait une chanson populaire à propos d'une guinguette qui n'existe plus aujourd'hui, Desnoyers probablement.

Desnoyers était une célébrité de la barrière du Maine, chez qui venait danser la garde royale; la garde royale disparue, la bruyante guinguette était devenue un cabaret de mauvais ton, digne des vers

cités plus haut; puis, peu à peu, le cabaret avait été abandonné comme la guinguette, et avait disparu, comme la garde royale, pour faire place à d'autres cabarets et à d'autres guinguettes du même genre.

Les *Deux Eléphants* entre autres, au milieu de la rue de la Gaieté. C'est le bal populaire par excellence, le bastringue où l'on boit du vin bleu en regardant danser la crème du faubourg Saint-Marceau et du faubourg Saint-Jacques,—des messieurs et des dames fort bien, ma foi!

L'entrée vous en est connue — sans que vous la connaissiez pour cela; vous l'avez vue cent fois ailleurs. Une cour sur la rue, protégée par des barreaux jadis verts à hauteur d'homme, où s'obstinent à pousser depuis longtemps des acacias mélancoliques, destinés à abriter les buveurs qui tiennent à voir passer le monde; puis la maison, d'un ou deux étages, avec la vaste cuisine au rez-de-chaussée, et la vaste salle de danse au premier: tels sont les *Deux Eléphants*, qui datent de la vogue du fameux Kiouny. Je ne vous parlerai pas de l'orchestre, invariablement composé, comme celui de tous les petits bals de barrière, d'un piston, d'une clarinette, d'un violon et d'une contrebasse, qui s'évertuent à souffler et à râcler quatre ou cinq heures durant, dimanches et lundis, pour mettre en gaieté blouses et jaquettes,

robes d'indiennes et pantalons de velours, ouvriers et ouvrières,— moyennant un maigre cachet et quelques verres de vin entre les contredanses : il faut être possédé d'un fier amour de l'art pour faire partie de ces orchestres-là !

Eh bien ! quoique j'essaie d'en plaisanter, je suis forcé d'avouer qu'on s'amuse plus sincèrement aux *Deux Éléphants* que chez Markowski. C'est moins bien composé, mais on y *rigole* pour son argent au moins, et si l'on a quelques regrets, le lendemain, ce n'est pas d'y avoir été pincer un rigodon avec sa « personnière ; » le plus que l'on risque, c'est de coucher au *violon* — pour avoir voulu danser plus vite qu'eux. Et le violon, c'est encore le bal.

Ces gens-là s'amuse<sup>nt</sup> réellement pour leur propre compte.

---

Pendant que je suis à la barrière Montparnasse, permettez-moi de donner un rapide souvenir à quelques-uns des bals qui y florissaient sous le dernier de nos Pharaons.

Dans la rue de la Gaïeté, à droite, du même côté que les *Deux Éléphants*, adossé à la maison Aury, était le *bal du Sauvage*, — où il y avait un sauvage aussi civilisé que celui du *café des Aveugles*.

Un peu plus haut, à gauche, là où est aujourd'hui le *café des Îles-Marquises*, était le *bal des Quatre-Saisons*, tenu par Séné, — qui faisait toujours payer la casse, et il y en avait dans cet établissement spécialement fréquenté par les messieurs de ces dames! Séné avait la taille et le poing qu'il fallait pour se jeter au milieu des tempêtes qui ne manquaient jamais de s'élever dans cet océan populacier, — où ne manquaient pas non plus les poissons, gros et petits. Lui mort, le *bal des Quatre-Saisons* devait mourir, ce qui arriva vers 1849.

A côté des *Mille Colonnes* de Constant, qui l'a absorbé, était le *bal du Veau qui tête*, un bal modeste, qui avait son petit public, bon enfant comme lui. Il avait été tenu, en dernier lieu, par monsieur et madame Colet, — rien des Révoil! — et, à sa fermeture, le patron étant mort, la patronne était entrée comme dame de comptoir au *café de l'Europe*, où elle est encore aujourd'hui, son embonpoint ne lui permettant pas d'en sortir.

Enfin, mitoyen avec le *Jardin de Paris*, était le fameux *Salon d'Apollon*, un petit bal assez canaille. On descendait cinq ou six marches, et l'on se trouvait dans une grande salle carrée avec galeries tout autour; au fond de cette salle, l'orchestre. Quant à la décoration murale, si bien entendue aujourd'hui,

elle était celle de tous les bals il y a vingt ans, c'est-à-dire qu'elle se composait de papier à attributs collé sur les galeries, et de trophées de drapeaux pris chez l'ennemi du coin, le passementier. Le *Salon d'Apollon* est mort, lui aussi ; mais son public est immortel, à ce qu'il paraît, puisque je le retrouve partout.

Hélas !

## LE BAL DOURLANS

C'est la *Grande-Chaumière* de la barrière de l'Étoile, — avec cette différence qu'elle existe toujours, et que son père Lahire s'appelle le père Dourlans. La Grande-Chaumière était à une extrémité de Paris, sur le boulevard Montparnasse; le bal Dourlans est à une autre extrémité de Paris, sur le boulevard qui, de l'ancienne barrière du Roule, aboutit au rond-point de l'Arc-de-Triomphe.

Il y a une trentaine d'années que cette Cythère, jadis extra-muros, existe à la place qu'on lui connaît, — au numéro 41 du boulevard de l'Étoile, — et je la crois capable d'atteindre à une longévité plus grande encore que celle du boulevard Montparnasse. Son succès, qui marche depuis longtemps tout seul, a demandé bien des soins, — et il les a obtenus

du père Dourlans, qui est une des gloires de ce quartier excentrique. Pour arriver à la réputation et à la fortune, pour attirer et retenir le public, — le plus volage des papillons, — cet ingénieux entrepreneur avait imaginé de jouer, à lui tout seul, le *Postillon de Mame Ablou*, très-populaire alors. Il se mettait sur une chaise, la tête coiffée du chapeau verni, le torse recouvert de l'habit à revers rouge, grelots aux pieds, fouet à la main — et en avant les danseurs ! Ils sautaient tous, plus ou moins en mesure, au bruit de cette musique de diligence, et, les quadrilles finis, ils buvaient leurs bouteilles de bière ornées d'échaudés et de croquets, comme des gens qui se sont amusés pour leur argent.

« Le postillon de Mame Ablou  
Jamais ne sommeille ;  
Il est ardent, il est jaloux,  
Il *gobelotte* à merveille... »

Poésie digne de la musique, n'est-ce pas ? Eh bien, poésie et musique faisaient le bonheur des habitués du bal Dourlans, à ce point que, lorsque le père Dourlans eut abdiqué son rôle de postillon en faveur d'un orchestre plus normal, il y eut des réclamations, et il dut le reprendre, de temps en temps, pour les amateurs ; puis, peu à peu, on s'ha-

bitua à se déshabituer du postillon de Mame Ablou qui, définitivement, put remettre son fouet au râtelier. C'est maintenant M. Robin qui le remplace comme chef d'orchestre.

Voilà l'originalité qui signale le bal Dourlans à notre attention. Cela lui donne une physionomie que ne suffirait pas à lui donner son jardin, qui ressemble à tous les jardins d'Idalie quelconques, — fleurs et statues de plâtre mêlées.

Son public aussi mérite une mention particulière, car ce n'est pas celui de tous les bals de barrières. Le quartier de l'Arc-de-Triomphe est envahi depuis longtemps par des familles anglaises, russes, finlandaises qui, en leur qualité de familles, se composent naturellement de grandes personnes et d'enfants, et de femmes de chambre pour les premières et de bonnes pour les seconds. Vous n'êtes pas sans avoir rencontré par là, en vous promenant, surtout depuis l'édification de la chapelle russe de la rue de la Croix-du-Roule, quelques-unes de ces porteuses de *babies*, revêtues du costume byzantin qu'on trouve dans tous les tableaux de la peinture italienne jusqu'à Cimabuë : jupons bleus cerclés d'or, gorgerettes en mousseline blanche cerclées d'or, bonnets bleus cerclés d'or. Ce sont des saintes descendues de leurs cadres, où elles étouffaient, pour vivre un peu de la

vie des simples mortelles. C'est à ce dernier titre qu'elles ne craignent pas de faire de fréquentes incursions dans le bal Dourlans — à l'insu de leurs maîtresses, bien entendu. Les chambrières anglaises les imitent, et les chambrières parisiennes imitent les chambrières anglaises, — ce qui fait que le bal Dourlans a un public du genre de celui de l'ancien bal du Mont-Blanc.

La partie masculine de ce public se compose de commis, d'employés, d'ouvriers endimanchés, — et aussi de quelques-uns de ces ouvriers d'Opéra-Comique auxquels j'ai été forcé de faire allusion à propos de la *Reine Blanche*. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que ces Parisiens-là parlent moins français que les petites bonnes anglaises et finlandaises auxquelles ils font vis-à-vis, et qui, en quatre mois, en savent plus qu'eux, en vingt ans, sur les mystères de la langue de Bossuet. Les femmes du Nord — femmes de chambre ou de salon — ont reçu du ciel le même don que les apôtres. Si cela vous humilie trop et que vous vous refusiez à me croire, prenez la peine d'aller au bal Dourlans un dimanche ou un lundi : vous en apprendrez de belles — en en voyant quelques-unes de très-jolies.



## *LA REINE BLANCHE*

Il n'est plus ici question de l'*Astic* de la rue Saint-Antoine, — première reine de cette couleur. Le bal dont il s'agit, spécial comme son homonyme, a été ouvert, il y a une quinzaine d'années et même davantage, sur le boulevard de la barrière Blanche, presque au coin de la rue de l'Empereur et presque

à côté du cimetière Montmartre. Ce voisinage, — ainsi que je l'ai déjà fait remarquer à propos du *Jardin de Paris*, qui confine au cimetière Montparnasse, — ce voisinage a son originalité ; c'est le poivre du plaisir ; il lui donne un ragoût particulier, une saveur particulière, et semble dire aux jeunes folles qui se précipitent dans la salle de danse de la *Reine Blanche* : *Carpe diem !*

Elles cueillent le jour, — mais on les cueille la nuit, ces belles fleurs amoureuses. Il y en a là, tous les dimanches, lundis, mercredis et vendredis, une riche collection de blondes, de brunes, de rousses, qui toutes, ou presque toutes, sont jeunes et jolies ; plus jeunes et plus jolies qu'ailleurs, assurément, — et je n'en excepte ni le Casino, ni Markowski, ni Mabilles.

Ce sont les filles naturelles de Manon Lescaut et du chevalier Des Grieux, — des Manon Lescaut qui trahissent leurs chers Des Grieux en faveur de n'importe quels vilains barons, et leurs précieux vilains barons en faveur de leurs chers Des Grieux. Ceux-ci sont trahis plus souvent que ceux-là — qui sont moins aimés que ceux-ci ; car c'est ainsi, paraît-il, dans ce monde charmant et corrompu de la galanterie parisienne : on trompe volontiers l'homme qu'on aime au bénéfice d'un homme qu'on n'aime pas,

parce que l'homme qu'on n'aime pas vous entretient et que l'homme qu'on aime se laisse entretenir par vous. « En quoy, comme le dit fort justement Brantôme, tels escroqueurs et escornifleurs sont grandement à blâmer, d'aller ainsi allambiquer et tirer toute la substance de ces pauvres diables martelées et encapriciées. »

Le lecteur sait quel nom portent, dans la langue moderne, ces « escornifleurs » de Pierre de Bourdeille. *Mæchus*, dit Horace ; *Pusio*, dit Apulée ; *Greluchon*, disent les Mémoires secrets du dix-huitième siècle. *Mæchus*, *Pusio*, ou *Greluchon*, le nom existe, et il ne ferait pas bon — à moins d'être solide des poings — le donner à ceux qui le méritent, beaux gars à la mine fatiguée, aux cheveux roulés, à la chemise blanche, à la blouse intacte, au pantalon de velours non frangé, aux souliers vernis — le costume des ouvriers d'Opéra-Comique, qui ne travaillent pas, mais qui chantent tout en faisant chanter les autres.

C'est pour ces chevaliers Des Grioux-là que ces Manon Lescaut-là dépensent leur jeunesse et leur beauté. C'est pour aimer leurs amants avec plus de désintéressement, que ces folles se montrent si intéressées avec les gens dont elles sont les maîtresses. Tenue du cœur en partie double : côté de l'amour et

côté de l'argent — côté du créancier à qui l'on ne doit rien et à qui l'on donne tout, côté du débiteur qui paye tout et qui ne doit rien. Étrange syllogisme, et tout à fait féminin !

Les habituées de la *Reine Blanche* sont aussi les habituées des autres Cythères parisiennes, mais avec cette différence qu'elles vont dans les autres bals pour leurs affaires, et qu'elles viennent à celui-ci pour leur plaisir : dans les autres elles sont commerçantes, dans celui-ci elles sont seulement femmes. Aussi le bal de la *Reine Blanche* a-t-il une physionomie bien tranchée, très-caractéristique, digne d'intéresser le moraliste — qui n'est pas trop dégoûté. Elles dansent, ils consomment — aux frais du dieu Hasard. Ce qu'elles dansent, vous le savez : des polkas, des scotichs, des redowas quelconques. Ce qu'ils consomment, devinez ? De l'Élixir de Garus, parbleu !

---

## *SALON ET JARDIN DE LA RÉUNION*

C'est un bal de récente création, situé rue de Lévis, à Batignolles et à cent mètres du parc Monceaux — dit l'affiche, qui ajoute : « Ce bal, le plus grand de Paris, est éclairé par huit cents becs de gaz, » — comme si les lumières, au lieu d'être nombreuses, dans les endroits consacrés au plaisir, ne devaient pas, au contraire, être rares et discrètes. Les amoureux sont comme les hiboux et les filous, ils préfèrent l'obscurité au grand jour, afin d'y commettre plus à l'aise leurs « tendres larcins. » « Plus de lumière encore ! » murmurait Goethe mourant. Goethe mourait, sans avoir jamais aimé. Les amants, qui sont vivants, et très-vivants, sont toujours disposés à crier : « Plus d'ombre encore ! » et, gamins imitateurs de Gavroche, à casser les réverbères, —

ces yeux à l'huile. Les huit cents becs de gaz du *Jardin de la Réunion* peuvent rassurer l'autorité protectrice des bonnes mœurs, mais je doute qu'ils soient fort engageants pour les habitués des bals publics, — lesquels bals ne ressemblent pas précisément au couvent des Oiseaux et à la maison impériale de Saint-Denis.

Les huit cents becs de gaz à part, je n'ai rien de bien curieux à dire sur le *salon de la Réunion*, qui ne diffère guère des autres bals citadino-champêtres qui formaient une ceinture à Paris et qui se trouvent aujourd'hui, par suite de l'annexion, en dedans de cette ceinture. Le prix d'entrée en est de cinquante centimes, comme autrefois à Mabilly, lorsque cet élégant jardin était un rustique jardin. Les danses y sont sans rétribution tous les lundis et tous les jeudis; on ne paye que les dimanches et les jours de fêtes. L'orchestre nombreux, — dit l'affiche, — conduit par M. Marcelin Laurent, en vaut bien d'autres qui ne valent pas celui de l'Opéra. Le public des dimanches se compose en partie d'honnêtes mères de famille — qui veulent probablement initier leurs innocentes demoiselles aux séductions et aux enivrements de la vie, ou qui, au lieu de demoiselles, n'ayant à perdre que des garçons, ne sont pas fâchées de les habituer à dégourdir leurs jambes; une autre partie

du public se compose de jeunes gens libérés du service du rayon ou du comptoir, qui dépensent de leur mieux les quelques heures de liberté que leur laisse le magasin ou la boutique ; enfin, brochant là-dessus, quelques gigolos et leurs gigolettes.

---

## LE WAUXHALL

Nos pères l'ont connu et hanté à son aurore, alors qu'il s'appelait indifféremment le *Wauxhall* ou le *Colisée*, et qu'il était situé sur le boulevard Saint-Martin, en face du Château-d'Eau, à l'endroit où est aujourd'hui le café du Hameau. C'était le bal favori des commis et des figurantes, — les uns de nouveautés, les autres de Franconi; il y venait aussi, de l'aveu d'un auteur du temps, quelques échantillons mâles et femelles de ce public étrange qui faisait jadis l'ornement de la salle Montesquieu. « Au *Colisée* — dit cet auteur qui, en une ligne, peint cette Cythère disparue — au *Colisée*, il n'est pas d'usage d'offrir une limonade ou un verre d'orgeat, mais du punch, du rhum, et autres liqueurs fortes. » Et autres liqueurs fortes! Comme on devine quel pu-

blic buvait cela, et comme je me repens maintenant d'avoir écrit, en commençant, que nos pères avaient hanté ce bal-là ! Leurs pères, oui ; mais les nôtres, jamais !

Le *Wauxhall* d'alors avait, paraît-il, des séductions particulières assez nombreuses. Pendant l'été, quand le temps le permettait, on dansait dans un grand jardin, où il y avait des jeux de toute espèce, bagues, volants, etc., et un bassin sur lequel on avait le droit de faire des promenades en gondoles, à deux ! Aller sur l'eau avec la femme de ses rêves, dans une gondole, au bruit d'une « musique voluptueuse, » n'était-ce pas trop de bonheur pour un homme seul ? J'étais à peine né alors, — en 1830, — et je le regrette bien, comme vous pensez : j'aurais gagné des rhumes à force de me promener sur l'eau du *Wauxhall-Colisée* avec des femmes qui buvaient « du punch, du rhum et autres liqueurs fortes ! » Et la musique « voluptueuse, » donc ! Ah ! ce n'est pas aujourd'hui qu'on aurait ce bonheur-là, ni au *Wauxhall*, ni ailleurs !

Le *Wauxhall* d'aujourd'hui, héritier du *Wauxhall-Colisée* d'hier, après avoir brillé, comme son prédécesseur, au boulevard Saint-Martin, s'en est allé vers 1846 s'installer rue de la Douane — qui venait alors d'être percée et qui commençait à se

garnir de maisons. Puis, après des fortunes diverses, — je pourrais dire des infortunes, ce serait plus exact, — il avait fermé ses portes, qu'il a rouvertes cette année, le 20 septembre, sous la direction de M. Pilodo, une illustration du vieux Prado, le rival de Musard, du grand Musard. De simple musicien devenir chef d'orchestre, c'est bien; de chef d'orchestre devenir propriétaire, c'est mieux, — car la musique ne fait pas le bonheur, et les rentes sont préférables aux notes pour nourrir leur homme.

L'archet de Pilodo mène donc la danse au Wauxhall, les dimanches, lundis, mercredis et vendredis de chaque semaine, à la grande joie des danseurs et de leurs danseuses, — qui aiment à se sentir enlevées. Ces danseurs et ces danseuses appartiennent à l'ordre composite : les uns sont des chevaliers du mètre, les autres sont autre chose; les unes sont des grisettes, les autres sont autre chose aussi. C'est à croire, parfois, que le public du vieux Wauxhall-Colisée est ressuscité, — vous savez, celui qui buvait si volontiers, en guise d'orgeat ou de limonade, « du punch, du rhum et autres liqueurs fortes! » Après cela, vous me direz que je suis un peu trop difficile, et que, s'il fallait ainsi épplucher le public de chaque bal parisien, on finirait par trouver dedans — beaucoup d'épluchures. Que diable! monsieur,

ce ne sont pas les prix Montyon et les rosières qui fréquentent les Cythères parisiennes! et les gens qui veulent s'amuser n'y regardent pas d'aussi près que vous, — de peur de se crever les yeux sur la pointe d'une immoralité. A la porte le Caton!

---

## LE BAL SAINT-FARŒAU

Au nord-est de Paris, sur le plateau de Belleville, à proximité du cimetière de cette commune et des fortifications, est un bal champêtre, créé à grands frais il y a sept ou huit ans, où la foule parisienne n'a pas l'air de venir aussi abondamment que le désirerait son propriétaire, quoique l'endroit soit assez gai, le jardin assez pittoresque, et le lac — certainement plus grand qu'une cuvette. Un lac à cette hauteur, n'est-ce pas tentant? Oui, sans doute, le lac tente, — mais la hauteur répugne.

Je parle des jambes des Parisiens — petits marcheurs, comme chacun sait. Pour celles qui savent faire une dizaine de lieues dans leur journée, cette ascension est un jeu, et d'ailleurs, on en est récompensé quand on a atteint cette oasis improvisée où

tout est de création humaine, l'eau du lac, les arbres du jardin, les grottes, les chalets, les cabinets de verdure, les jeux de toute espèce, etc. : Dieu n'a fourni que le terrain, — et il n'est pas fameux. J'ai été là plusieurs fois, non pour danser, mais pour voir danser, non pas seulement aux jours de bal, mais dans le milieu de la semaine, pour y causer avec moi-même des choses évanouies et des gens disparus. L'endroit n'est pas peuplé de maisons, — mais de souvenirs.

Là s'étendait autrefois le parc Saint-Fargeau, créé par la famille Le Pelletier, dont le dernier membre, le conventionnel Michel Le Pelletier, devait périr assassiné le 20 janvier 1793 par le garde du corps Paris. Ainsi qu'il est arrivé de la plupart des grandes propriétés de France, ce beau parc Saint-Fargeau a passé entre les mains de la bande noire, et ses arbres séculaires sont tombés sous la cognée. Rien n'est stable ici-bas.

Là aussi, ou à peu de distance de là, — cette partie du plateau de Belleville s'appelait alors la *Haute-Borne*, — arriva à Jean-Jacques Rousseau, le 24 octobre 1776, un accident qui faillit lui coûter la vie.

Là encore, c'est-à-dire dans une des quatre ou cinq maisons qui formaient le hameau de la Haute-Borne, au cabaret du *Pistolet*, aujourd'hui disparu,

fut arrêté, un matin du mois de septembre 1721, le très-redoutable et très-redouté voleur Cartouche, vendu par un de ses compagnons, — toute association, honnête ou non, ayant ses Judas.

Là enfin, ou à peu de distance de là, s'étaient établis, après 1830, les partisans de la doctrine de Saint-Simon, des jeunes gens pour la plupart, qui avaient généreusement partagé les illusions de ce noble rêveur, héroïquement mort de faim — pour l'honneur de son rêve. « A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres : » tels étaient l'alpha et l'oméga de cette doctrine que M. Louis Reybaud a si cruellement raillée dans son *Jérôme Paturot*, pour plaire à la foule moutonnaire qui n'aime pas les faiseurs d'utopies, — sans se douter que ce sont ces utopies-là qui se chargent, dans l'avenir, de lui faire sa soupe plus savoureuse pour vivre et son oreiller plus doux pour mourir. Jérôme Paturot, qui avait peut-être sur le cœur les bottes de la communauté, cirées trop longtemps par lui, avait le droit de *blaguer* les saints-simoniens et de faire chorus avec les bonnetiers — ses frères : cela ne les a pas empêchés d'arriver presque tous, non pas au Bonheur, mais à ses équivalents, la Célébrité et la Richesse : Félicien David, Michel Chevalier, De Broë, Émile Pereire, Charles Romey, Édouard

Charton, Émile Barrault, Adolphe Guérault, Xavier Raymond, Gustave d'Eichtal, Stéphane Flachet, Charles Duveyrier — et quarante autres.

« Vieux soldats de plomb que nous sommes,  
Au cordeau nous alignant tous,  
Si des rangs sortent quelques hommes,  
Nous crions tous : « A bas les fous ! »  
On les persécute, on les tue,  
Sauf, après un lent examen,  
A leur dresser une statue  
Pour la gloire du genre humain. »

Voilà quelle cueillette de souvenirs on peut faire dans un bal champêtre comme le bal du Lac Saint-Fargeau, pendant que les faubouriens endimanchés, hommes et femmes, garçons et filles, dansent leur petit rigodon pour se délasser des fatigues et des ennuis de la semaine.

*Et nunc bibendum, sodales* — car les souvenirs altèrent.

---

## LA MUSETTE DE LA RUE DU FOUR

Je savais bien que je retrouverais ailleurs les descendants des vaillants Arvernes qui, avec l'aide de leur vaillant chef Vercingétorix, donnèrent tant de fil à retordre aux Romains,— lesquels s'en vengèrent si cruellement!

L'autre dimanche, je passais dans la rue du Four-Saint-Germain,— une des dernières vilaines rues de Paris, par parenthèse,— lorsqu'à la hauteur du n° 34, les sons d'une musette m'arrivèrent en ronflant aux oreilles. « Ici l'on danse, » me dis-je. Je relevai la tête, et, au-dessous de: *Boyeldieu, marchand de vins*, je lus: *Petit Casino*. Oh! oui, bien petit Casino!

Ce Casino n'est, en effet, qu'une cour à laquelle on a mis un toit à la hauteur du premier étage, et

dont on a remplacé les pavés par un système de parquet économique en vue des souliers fortement cloutés de MM. les porteurs d'eau du quartier.

Car *musette* signifie *Auvergnat* : les Auvergnats ne sauraient pas plus danser sans musette que les zouaves ne sauraient faire une charge sans clairon. La musette est le clairon des Auvergnats : elle leur met la joie au ventre et le diable aux jambes, — et les voilà qui dansent, entre eux, sans femmes, les bourrées nationales. J'avais vu, dans certains bals, à l'Élysée-Montmartre par exemple, des femmes polker ensemble, et cela m'avait paru gracieux, — quoique anormal ; mais deux *Auverpins* entrelacés comme deux amoureux, c'est choquant. Ces porteurs d'eau n'ont pas pour la femme les mêmes délicatesses que nous ; ils la considèrent comme une femelle, comme un animal domestique, comme une bête de somme qu'ils attèlent chaque jour aux fardeaux les plus lourds et aux besognes les plus pénibles : tout au plus daignent-ils l'admettre, les jours où ils *ch'amugent*, à l'honneur de les voir *ch'amuger* entre eux, et consentent-ils à partager avec elles les litres de vin bleu qu'ils consomment entre chaque bourrée.

D'ailleurs, les Auvergnats vivent à peu près en garçons, à Paris. Ils quittent le pays en sabots, laissant à attendre leur retour quelque bonne grosse Au-

vergnate, mafflue et rougeaude, destinée à être un jour la mère de leurs enfants ; et leur unique souci, une fois dans la grande ville, est d'amasser sou par sou, liard par liard, afin d'acheter de temps en temps quelque lopin de terre. L'amour ! qu'est-ce que c'est que ça ? Ils n'y songent pas, et montent leurs voies d'eau, le matin, chez les Parisiennes les moins habillées et les moins farouches, sans que leur imagination s'en allume pour cela : une faiblesse pourrait écorner leur magot !

Je ne plains ni n'envie ces sages, parce qu'ils sont heureux et que leur bonheur n'est pas de ceux que l'on doit envier. Ils ont toutes les vertus négatives et n'ont aucun des vices charmants qui rendent l'homme civilisé supportable. C'est avec raison qu'on dit d'eux : *Ni hommes ni femmes, tous Auvergnats*. Ils sont, en effet, d'un troisième sexe dont je ne voudrais pas être — pour tout l'or du monde. C'est très-bon, j'en conviens, de se voir à quarante ans propriétaire à Saint-Flour ou à Aurillac ; mais il faut acheter cela trop cher, au prix de trop de renoncements, de trop de continence, de trop de sobriété, de trop de privations de toute nature. J'aime encore mieux souffrir comme souffrent les délicats, que de jouir comme jouissent ces gens taillés dans le granit de leurs montagnes — et aussi insensibles que lui.

D'ailleurs, il n'est pas bien prouvé que ces gens-là jouissent, tandis que nous avons souvent pour nous les bénéfices de nos douleurs et que les buissons d'épines dans lesquels nous roulons deviennent quelquefois buissons de roses, — comme pour saint François d'Assise. Tipoo Saeb disait : « Je préférerais deux jours de la vie du tigre à deux cents ans de celle de la brebis. » Je préfère deux heures de ma pauvre vie à la vie entière d'un Auvergnat — riche.

Mais c'est assez parler de l'Auvergne et des Arvernes. *Bonchoir*, mes amis; *amugez*-vous bien!

---



### *LA BELLE MOISSONNEUSE*

A l'issue de l'ancienne barrière des Deux-Moulins, à gauche de la rue Nationale, — la voie la plus ancienne de cet ancien village devenu un quartier populaire, mais toujours misérable, — est un établissement connu depuis une quarantaine d'années des habitants de la rive gauche de la Seine, et, tout spé-

cialement, des habitants du faubourg Saint-Marcel, qui en sont les habitués fidèles. C'est la *Belle-Moissonneuse*, un cabaret des anciens jours, une guinguette d'autrefois, où l'on mange et où l'on danse chaque dimanche et chaque lundi d'été que le calendrier fait. En bas les buveurs, en haut les danseurs.

Le public de cette guinguette ne ressemble en aucune façon à celui des autres Cythères parisiennes. Il se compose, je viens de le dire, de membres de la tribu des Beni-Mouffetard, tanneurs, chiffonniers et maquignons, qui n'ont pas la réputation d'être bien riches et bien difficiles sur le choix de leurs distractions, mais qui, cependant, vont plutôt ici que là, à la *Belle-Moissonneuse* qu'au *Grand-Vainqueur* son voisin. La soie y est inconnue, les chapeaux y feraient scandale : les hommes y sont en casquette et les femmes en bonnet ; mais les casquettes y sont propres et les bonnets coquets. Chaque étage social a sa livrée : celle du peuple n'est pas plus ridicule que celle du gandin, et même, si les ouvriers apportaient un peu moins avec eux, partout où ils vont, de leurs odeurs d'atelier, souvent offensantes pour le nez des délicats, je préférerais leur contact à celui des oisifs qui parquent au Casino, — lesquels puent souvent la sottise et la vanité. Quant aux femmes, comme celles qui viennent à la *Belle-Moissonneuse*

sont des jeunes filles, et que les fleurs naturelles parfumées de jeunesse vaudront toujours mieux que les fleurs artificielles saturées de musc, je n'aurais pas de peine à préférer ces danseuses-là aux sauteuses de Mabilles, — si j'avais à faire un choix quelconque.

Je ne veux pas dire que les petites ouvrières de la *Belle-Moissonneuse* méritent toutes le prix Montyon, et qu'il faille leur élever à toutes des statues comme si elles étaient nées à Domrémy. Je constate seulement que, comme il faut commencer par être ceci avant d'être cela, on a plus de raison de les croire honnêtes que les drôlesses des autres bals parisiens. D'ailleurs, le père « veille au grain, » et, à défaut du père, l'amoureux, qui — en bon chien de jardinier — aime encore mieux manger le diner que de le laisser manger par d'autres. En attendant, elles s'amuse, ces jeunesses, et c'est autant de pris sur l'ennemi, — c'est-à-dire sur le public blasé qu'elles seront peut-être un jour chargées d'amuser.

Dancez, mes enfants, dansez ! Mais prenez garde aux faux pas. Le premier se fait sans qu'on y pense — et tous les autres aussi. Prenez garde aux faux pas, si vous ne voulez pas que votre réputation boite. La pente du plaisir est agréable, mais elle conduit

à Saint-Lazare. L'amour est une ambroisie douce à la bouche, mais amère au cœur, chères filles : les Dieux seuls pouvaient en boire impunément, sans griserie et sans nausées—les dieux et les déesses ; les humbles mortelles qui, comme vous, y trempent imprudemment leurs lèvres roses, en sont indisposées — pendant huit ou neuf mois. Voie des fleurs, voie des pleurs !

' Dansez, mes chères filles, dansez ! mais gardez-vous des entorses !

---

## LE SALON DE MARS

Voilà une appellation sonore comme une fanfare, et qui sent l'École militaire — et les Invalides — d'une lieue. C'est, en effet, à cette distance que le *Salon de Mars* se trouve des casernes où les guerriers se tressent des lauriers avec leurs espérances ou avec leurs souvenirs; et je ne sais pas pourquoi ce bal s'appelle ainsi. Sa seule excuse est d'avoir été fondé là, en pleine rue du Bac, en plein faubourg Saint-Germain, sous le premier Empire, à une époque où la France entière jouait — sérieusement — au soldat, et où l'on soldatisait tout, les choses aussi bien que les gens, les mœurs aussi bien que le langage, les esprits aussi bien que les rues. Mars régnait — et gouvernait : enfants de Mars, jeux de Mars, bière de Mars, *Salon de Mars*.

*Salon de Mars*, soit ! Si, encore, il y venait des guerriers ? Mais non : dès le début, cette Cythère avait pour habitués MM. les laquais des hôtels aristocratiques des environs, en costume d'antichambre, bas blancs et escarpins à boucle, et, pour habituées, mesdemoiselles les soubrettes, chambrières, cuisinières, des mêmes hôtels circonvoisins : elle a perdu peu à peu cette clientèle blasonnée, mais elle ne l'a pas remplacée par la clientèle militaire des bals de Grenelle et de la barrière du Trône. On y voit, par exception et par hasard, quelques soldats et quelques Ruy-Blas amoureux — d'autre chose que d'une étoile.

Les femmes de chambre, seules, ont continué la tradition. Elles persistent à venir là, à l'insu de leurs maîtresses, pour y faire les dames et s'essayer au rôle qu'elles sauront si bien remplir aussitôt qu'elles le voudront, — celui de grande coquette et de fille entretenue. Peu s'y montrent en bonnet ; c'était supportable autrefois : aujourd'hui le bonnet est proscrit comme sentant trop la petite fille de rien ; elles portent chapeau comme leurs maîtresses — et souvent même les chapeaux de leurs maîtresses. Autrefois, c'est-à-dire en 1830, « la robe blanche y était de rigueur et remplaçait la robe de soie ; pas de châle ni de manteau élégant : on les déposait au ves-

tiaire, et quiconque se promenait avec un chapeau à rubans donnait une mauvaise idée de sa vertu. » Aujourd'hui nous avons changé tout cela et mis le cœur à droite au lieu de le laisser à gauche — où il était si bien : nous tenons très-peu à passer pour vertueuses et beaucoup à passer pour *rupines*, n'est-ce pas, mesdemoiselles les chambrières ? N'est-ce pas, mesdemoiselles les ouvrières ? Ah ! les belles mœurs que nous avons là ! je vous conseille de nous en vanter.

Le public masculin actuel du *Salon de Mars* n'a pas d'accent particulier ; il se compose d'éléments hétérogènes et fugaces : des graveurs sur bois, des peintres en décors, des doreurs, des horlogers, des commis du Petit-Saint-Thomas, des clercs de notaire — panachés de valets de chambre et de sous-officiers. On ne peut pas dire de lui, comme de la Closerie-des-Lilas : c'est un bal d'étudiants ; ou, comme du Casino : c'est un bal de gandins ; ou, comme du Vieux-Chêne : c'est un bal de voyous ; ou, comme de l'Aigle-Impériale : c'est un bal de soldats ; ou, comme du Casino de la rue du Four : c'est un bal d'Auvergnats, etc. C'est un bal éclectique — quoique peu choisi.

En 1848, c'était un club, et je vous engage à lire le *Constitutionnel* d'alors, si vous tenez à savoir, de

la plume de M. Cauvain, ce qui s'y disait et faisait. Je me souviens de l'échec qu'éprouva la candidature, comme membre du conclave socialiste, d'un homme à qui on ne pouvait reprocher autre chose qu'un excès d'esprit — Toussenel, l'humouristique auteur de *l'Ornithologie passionnelle* et de *l'Esprit des bêtes*, livres d'un style inestimable et de prime cuvée : on lui préféra un citoyen inconnu, fort honorable assurément, puisqu'on ne pouvait lui reprocher aucun excès, à celui-là, mais qui, assurément aussi, n'avait jamais rompu l'os et sucé la substantifique moelle des livres. Le vulgus impérit de Rabelais — *vulgus imperitum* — ne fait pas plus de cas des perles que le coq de la fable ; il se défie, comme de la peste, des gens titrés en science et en esprit, et, pour lui plaire un peu, il faut lui ressembler beaucoup. Toussenel ne pouvait donc avoir de chances comme candidat populaire, et il dut essayer la mortification de se voir repoussé comme indigne de faire partie du comité chargé d'envoyer à l'Assemblée nationale des hommes chargés eux-mêmes de représenter la France, — plus que la France, Paris, qui, au dire de Charles-Quint, n'est pas une ville, mais l'Univers, *Lutetia non urbs, sed orbis*.

Les Amours s'étaient envolés du Salon de Mars devant les clameurs démocratiques et sociales des

clubistes et des conclavistes : ils y revinrent, plus tard, lorsque l'orage fut à peu près passé, et, depuis, ils n'ont pas cessé de folâtrer dans cet établissement chorégraphique.

*P. S.* Vous connaissez l'histoire du fameux couteau de Jeannot : tantôt on en changeait la lame et tantôt le manche — mais c'était toujours le même couteau.

C'est comme pour ce bal ancillaire, *Salon de Mars* hier, *Pré aux Clercs* aujourd'hui : il ne porte plus le même nom — mais c'est toujours le même bal.



## LA BOULE NOIRE

C'est un restaurant et c'est un bal, que son enseigne désigne suffisamment aux passants qui sortent de Paris par l'ancienne barrière des Martyrs et s'engagent sur le boulevard Rochechouart, dont il forme presque l'encoignure.

Restaurant ou bal, bal ou restaurant, la *Boule*

*Noire* est connue et hantée par tout le quartier Breda. Toutes les lorettes y ont soupé avec leurs protecteurs; toutes y ont dansé avec leurs amants : Coquardeau par ici, Arthur par là, — amour et cuisine mêlés. — « Où voulez-vous que je vous conduise, chère âme? — A la *Boule Noire*, monsieur, on y dîne bien. » — « Où vas-tu ce soir, Amandine? — A la *Boule Noire*, mon loulou, on y rigole à son aise. » La bouche des lorettes a deux compartiments — comme leur cœur, — et ce que j'ai dit à propos des belles habituées de la *Reine Blanche* s'applique naturellement à celles de la *Boule Noire*, qui sont les mêmes. On danse ici, comme là, les dimanches, lundis et jeudis, et, grâce au voisinage des deux bals, quand elles s'ennuient ici, parce qu'il n'y a « rien à frire, » elles vont là — où, du moins, elles sont assurées de s'amuser avec leurs amis.

Souvent, le samedi, on danse dans le grand salon du restaurant, qui n'a rien de commun avec la salle de danse y annexée. Mais alors ce sont d'honnêtes bourgeois du faubourg Montmartre, épiciers ou passementiers, qui se sont mariés le matin et qui éprouvent le besoin de terminer cette remarquable journée par un bal de famille. Ils ont soupé, ils ont chanté leurs chansons grivoises, ils ont fait cent allusions

transparentes à faire rougir la neige, — mais dont la mariée n'a pas rougi du tout, n'étant neige par aucun côté ni sous aucun rapport : en avant les jambes, après les langues ! en avant les quadrilles après les chansons ! C'est l'ode d'Horace à Plotius Numida :

*Cressá ne careat pulchra dies notá...*

« Que ce beau jour ne soit pas privé de craie ! Que les amphores soient servies en abondance ! Que, selon la coutume des Saliens, il n'y ait aucun repos pour les pieds ! Que les roses ne manquent pas au festin, ni l'ache toujours vert, ni le lis éphémère !... »

Rien ne manque, en effet, à ces fêtes nuptiales de la bourgeoisie, rien — que la décence et la poésie. Et j'ai une telle horreur de ces épousailles où les invités, où les amis, où les parents eux-mêmes, ne craignent pas d'effeuiller, avant l'heure mystérieuse, par des plaisanteries de haute graisse, le bouquet de fleurs d'oranger que l'épousée porte à son corsage comme symbole de son innocence, — une horreur telle, que je ne sais pas si je ne préfère pas, à ces mariées des arrondissements légaux, les mariées du vingt et unième arrondissement qui dansent de la jambe gauche dans la salle voisine

avec leurs maris pour rire. Ah ! les honnêtes gens !  
les honnêtes gens ! comme ils vous dégoûteraient  
de l'honnêteté — si l'on pouvait se dégoûter d'une  
vertu qu'on aime pour soi autant que pour elle !

---



## LE SALON DE MARS DE GRENELLE

A la bonne heure! voilà le véritable Salon de Mars! L'autre, celui de la rue du Bac, n'est qu'un geai qui s'est paré, sur son enseigne, des épauettes du paon, et qui s'y est cru autorisé sans doute parce que, parmi les domestiques, ses habitués, il avait naturellement des *officiers*.

Le Salon de Mars de la rue Croix-Nivert, à Grenelle, ne reçoit pas d'officiers, — du moins, pas de ces officiers-là ; ou, s'il lui vient des Vatel et des Caraméne, c'est en si petite quantité, et si incognito, qu'il peut se considérer comme exclusivement hanté par les guerriers casernés à l'École militaire, — infanterie et cavalerie mêlées.

Joubert prétend que le bruit du tambour empêche de penser, — et que c'est à cause de cela que la peau d'âne a été inventée. Je n'oserais affirmer qu'il a raison, ni qu'il a tort, — ayant connu des soldats aussi spirituels que certains gens de lettres, et certains gens de lettres aussi étrangers aux choses de l'esprit que la plupart des soldats, dont la devise est celle du général Hoche : *Res, non verba*. Mais, si le bruit du tambour empêche de penser, il n'empêche pas de danser. Au contraire, il semble que le vif-argent qui circule dans les sinuosités du cerveau humain se soit réfugié dans les pieds des *truffards*, — doublement Achilles par leur courage et par leur légèreté : ils aiment mieux le bal que la conversation, et dansent mieux qu'ils ne causent. A leur place, j'en tirerais vanité : quand on a remporté cinquante-deux victoires, comme César, on a le droit de mépriser les bavards.

Les guerriers dansent donc volontiers, les dimanches, lundis, mercredis et jeudis, dans la grande salle

tenue par Émile d'Ott, rue Croix-Nivert, à Grenelle, et dans les autres bals voisins dont je dirai quelques mots tout à l'heure. Ils y mettent un entrain qui ne ressemble en aucune façon à celui des danseurs civils : les *pékins*, n'ayant jamais appris à danser, se livrent à des excentricités chorégraphiques souvent blâmables, tandis que les *truffards*, qui ont appris la danse en même temps que l'escrime, évoluent des jambes avec un emportement méthodique. Il est beau, il est consolant pour l'humanité, de voir à quels entrechats fougueux mais réguliers se livrent les habitués du Salon de Mars de la rue Croix-Nivert, — les voltigeurs, principalement ! Cela forme un contraste parfait avec les contorsions de Saint-Guy auxquelles se condamnent les habitués du Prado et du Vieux-Chêne. « Les grâces ! n'oubliez pas les grâces ! » écrivait lord Chesterfield à son fils Philippe Stanhope, lourdaud frotté de trop de grec : les guerriers ne les oublient jamais lorsqu'ils dansent ; on pourrait même convenir, sans les offenser, qu'ils y sacrifient trop.

Lorsqu'ils ont suffisamment sacrifié aux grâces, les guerriers vont s'asseoir autour d'un saladier de vin, en compagnie des personnes aimables qui leur ont fait vis-à-vis et que cela a altérées comme eux. La plupart de ces personnes sont de la famille de celle

que Henri Heine rencontra sous un bosquet de myrtes à Rauschenwasser, près de Gœttingue, et elles n'en sont pas plus fières pour cela.

Il y en a d'autres qu'elles, des jeunes filles du peuple amoureuses de l'uniforme, de petites blanchisseuses au nez retroussé, au visage souvent envahi par une multitude de taches de rousseur, « comme si des moineaux libertins l'eussent déjà piqueté. » Après les moineaux, les baisers de leurs danseurs — plus compromettants que les moineaux.

Mais l'heure de la retraite a sonné, la permission de minuit est expirée : il faut songer à regagner l'École militaire ; il faut s'arracher des bras de Vénus pour aller se plonger dans ceux de Morphée, moins agréables—mais plus sûrs. Cependant, quand il s'agit d'une petite blanchisseuse à reconduire au Bas-Meudon, on risque la salle de police et même le cachot ; la salle de police se retrouve tous les jours et la petite blanchisseuse peut ne se retrouver jamais. Et puis la route est si belle, le long de la Seine, à la clarté des étoiles ou à celle de la lune...

Ah ! militaires !... militaires !...

La gloire, c'est une couronne  
Fait de rose et de lauriers...  
Vous servez Vénus et Bellone :  
Vous êtes amants et guerriers !



## *LE SALON DE LA VICTOIRE*

C'est le voisin, le frère naturel du Salon de Mars, comme Étéocle était le frère de Polynice. Ils ont tous deux la même clientèle masculine et féminine, et il est bien difficile que si l'un ne jalouse pas l'autre, l'autre ne jalouse pas un peu l'un. Concurrence dit rivalité, rivalité dit autre chose. Ainsi, les jours officiels du

Salon de Mars sont les dimanches, lundis, mercredis et jeudis ; ceux du Salon de la Victoire sont les dimanches, lundis, mercredis et vendredis ; mais quand ce dernier boude le premier, — ce qui arrive quelquefois, paraît-il, — il ouvre les portes de son bal les dimanches, lundis, mercredis et jeudis, afin que l'on puisse danser aussi bien chez lui que chez son voisin. Que voulez-vous ! nous ne sommes pas parfaits, et le soleil lui-même a ses taches.

Rivalité à part, on s'amuse autant dans le Salon de la Victoire que dans le Salon de Mars : les deux temples se valent, et ce que j'ai dit à propos de l'un, je peux le répéter à propos de l'autre. Les deux quartiers de l'École militaire, infanterie et cavalerie, ont assez d'habitants, gradés ou non gradés, pour fournir d'habituez les deux Salons rivaux — et même les autres bals du voisinage, autres rivaux qui cependant vivent en paix. J'y ai vu trinquer fraternellement, entre deux quadrilles, des armes que l'on disait ennemies, des numéros de régiments que l'on disait hostiles, et cela m'a réjoui l'esprit : les guerriers ne doivent faire la guerre que sur les champs de bataille, mais au bal ou au cabaret ils doivent être pacifiques comme de simples pékins. Il est vrai que, précisément au Salon de la Victoire, j'ai vu de simples pékins jouer de la savate après avoir joué de

l'injure, soutenir leurs prétentions — ou leurs maîtresses — des poings et des pieds, des ongles et des dents : ce qui n'est pas d'un très-bon exemple, je l'avoue.

Le Salon de la Victoire, qui porte aussi pour enseigne : *Maison Émile, du pont d'Austerlitz*, est tenu par M. Plassan. J'engage fortement mon ami Louis Pollet, qui a écrit l'humoristique article *A quoi rêvent les sentinelles*, à aller y méditer pendant quelques soirées, au son du cornet à piston : il saura à quoi elles rêvent. Moi, je n'ai pas encore pu le savoir.

---

## LE BAL DU TAMBOUR-MAJOR

Celui-là est modeste, et il ne jalouse pas les succès de ses voisins d'en face, le Salon de Mars et le Salon de la Victoire. N'était son enseigne en tôle, rouillée par les pluies, qui représente un soldat quelconque, — un tambour-major si l'on veut, — on ne se douterait pas de son existence.

Et cependant, je crois qu'il n'est pas un soldat français un peu Allemand, en garnison à Paris, qui ne connaisse l'humble cabaret de Daniel Koch et la salle de danse y attenante. La France est une grande patrie composée d'une foule de petites patries : on vénère l'une, on adore les autres. Je suis Français, je ne dis pas non, et cela m'honore beaucoup ; mais je suis Alsacien aussi, et chaque fois que j'entends parler allemand, je tressaille en songeant à cette

petite patrie de rien du tout qui n'a pas même de nom sur la carte de France, et qui cependant est pour moi la plus belle et la plus grande des patries, — puisque c'est là que je suis né et que c'est là que je voudrais mourir, entre la tombe de mon père et le berceau de mon petit-fils. *Vater-land!*

Cela vous explique pourquoi le bal du Tambour-Major, tenu par Daniel Koch, est spécialement et pour ainsi dire exclusivement hanté par des Allemands, les uns guerriers, les autres bourgeois — et tous pacifiques. Parler la langue de son pays, c'est presque vivre dans son pays, et bien que la rue Croix-Nivert soit éloignée de Schélestadt, il est arrivé à plus d'un, parmi ces exilés volontaires ou involontaires, de se croire encore au village natal, parce qu'il buvait en compagnie d'un ou d'une compatriote.

Car il y vient aussi des petites françaises-allemandes, chez Daniel Koch, et j'ai entendu, sans les écouter, des phrases langoureuses et sentimentales qui prouvaient que l'amour de l'uniforme et l'amour du pays se confondaient dans leur cœur. — *Ich liebe!* — *Mein liebes kind!* — *Für dich mein lebenlang!* Quelques guerriers, un peu plus positifs, soupiraient à l'oreille de leur Gretchen rougissante : *Ich möchte gern mit dir schlafen!*

Je ne sais pas pourquoi, un soir de l'été dernier, chez

Daniel Koch, je me suis rappelé la chanson du *Capitaine Bava-rois*, en voyant de quels soins, de quelles attentions, de quelles chatteries, un beau maréchal des logis chef était l'objet de la part d'un groupe de jeunes filles pendues à sa moustache comme des grives à une brochette.

Le Capitaine Bava-rois passe chaque jour sur la place où se trouve la fontaine à laquelle les plus jolies filles de la localité viennent puiser de l'eau, et chaque jour, en passant, il entend bruire à ses oreilles les murmures les plus flatteurs — mais aussi les plus importuns. « Qu'elles sont longues, épaisses, blondes et belles, les moustaches du capitaine ! » soupirent en chœur les voix des jeunes filles. Le Capitaine Bava-rois fait couper ses belles moustaches, afin de n'en plus entendre parler, et, le lendemain de ce sacrifice, il repasse devant la fontaine, d'où partent alors, en chœur, de nouvelles exclamations : — « Qu'ils sont longs, épais, soyeux, blonds et beaux les cheveux du capitaine ! » Le Capitaine Bava-rois, quoique à regret, envoie ses cheveux rejoindre ses moustaches, et, bien sûr désormais de n'être pas agacé par les piqûres de ses jolis taons, il repasse tranquillement sur la place, devant la fontaine. Mais on n'arrête ni les battants de cloche ni les langues de femmes une fois mis en branle : — « Qu'il est grand, droit

et beau, le nez du capitaine! » soupirent les jeunes lavandières. Le Capitaine Bavaois, ne pouvant se faire couper le nez comme il s'est fait couper les cheveux et les moustaches, ce qui serait héroïque, prend un parti plus héroïque encore : il épouse une des jeunes filles du chœur, laisse repousser ses moustaches et ses cheveux, et continue à passer sur la place, devant la fontaine où les lavandières continuent à venir puiser de l'eau. Peut-être au fond ne serait-il pas fâché d'entendre bourdonner à ses oreilles, comme auparavant, l'admiration qui l'importunait ; mais aucune des jeunes filles ne s'extasie plus ni sur la beauté de ses moustaches, ni sur la beauté de ses cheveux, ni sur la beauté de son nez : leur enthousiasme est mort — avec l'espérance d'épouser le beau Capitaine Bavaois.

J'ignore si le beau maréchal des logis chef que j'ai vu, un soir de l'été dernier, chez Daniel Koch, a fait couper ses belles moustaches, qui avaient accroché du même coup trois ou quatre cœurs féminins, mais je suis sûr que, le lendemain, il n'y avait plus qu'une paire d'yeux sur quatre qui y fit attention, — les yeux de la maîtresse qu'il s'était choisie la veille, en lui répétant : *Ich möchte gern mit dir schlafen!*

## L'ARDOISE

C'est un bal voisin des précédents, mais non dans la même rue. Ceux-ci sont situés rue Croix-Nivert : il est situé, lui, au n° 4 de la rue de l'École, qui confine par un bout à Vaugirard et par l'autre à Grenelle.

Pourquoi l'*Ardoise* ? je n'en sais rien. C'est le nom sous lequel cet établissement dansant est connu depuis longtemps. Les personnes comme il faut disent : *A la Renaissance de l'Ardoise*, par allusion aux changements que son propriétaire, M. Baumann, y a faits depuis quelques années. Avant cette « Renaissance, » l'*Ardoise* était un bastringue mal famé, — digne, de tout point, de la barrière populacière qu'il avoisinait, la barrière de l'École. Les coups de poing et les

coups de pied y poussaient avec une liberté cousine germaine de la licence, — à se croire, non plus barrière de l'École, mais barrière du Combat. Les maisons à gros numéros des environs, très-nombreuses, n'étaient pas étrangères à ces événements, par suite du contingent des deux sexes qu'elles y apportaient. On y pratiquait la danse d'une façon toute particulière, — la danse qui a Lecour pour déesse et les *bléus* pour attributs.

M. Baumann nettoya ce bal d'Augias, en le supprimant et en le reconstruisant. Il était petit : il le fit grand. Il était au rez-de-chaussée : il le plaça au premier étage. C'était une salle — de boxe : il la changea en un salon, — le *Salon de l'Ardoise*, où l'on danse tous les jours, le mercredi excepté. Quant au public, on m'a assuré qu'il avait été renouvelé comme le reste, et je n'ai pas de raisons d'en douter. J'ai rencontré là des bourgeois et des militaires, des blousiers et des blousières, des gigolos et des gigolottes, — le public ordinaire des bals de barrières. Je me suis retiré plein de confiance dans l'avenir de la France.

Il était tard, d'ailleurs, et comme je demeure à la campagne, j'ai renoncé à aller rendre visite au *Salon Français* et à la *Musette* de la rue Frémicourt, ainsi qu'au *Bal Ecker* de la rue Croix-Nivert et au *Bal*

*Kreff* de la rue de Javel. Je ne serai pas pendu pour cela. Il en est de certains bals comme de certaines gens sans physionomie : on ne tient pas à les connaître. Mon indifférence vient de leur insignifiance.

## LE BAL DE SCEAUX

Nous n'avons pas craint de sortir de Paris à propos du Casino : cela nous autorise à en sortir de nouveau pour visiter rapidement un bal qui se rattache aux établissements du même genre, précédemment décrits, par le public parisien qui y fréquente tous les dimanches pendant la belle saison.

Plusieurs moyens de transport sont à notre disposition : les *Fontenaises*, omnibus qui de la rue Mazarine conduisent à l'extrémité du village de Fontenay-aux-Roses, à deux pas de l'ancienne maison de Scarron, à une cigarette de Sceaux; le chemin de fer d'Orsay qui, de la barrière d'Enfer, conduit directement à Sceaux; d'autres omnibus encore, à destination plus éloignée; et enfin, ce que le populaire appelle la *voiture de ses jambes*, — la plus

commode des voitures, quand on se porte bien et qu'on n'aime pas à être enfermé, pendant une heure, dans une boîte mal suspendue, avec des voisins ennuyeux et des voisines hors d'âge.

Quelque genre de locomotion qu'on choisisse, on est toujours à peu près sûr d'arriver au chef-lieu de l'arrondissement qui s'est donné le luxe d'avoir M. Véron pour député. L'endroit est charmant, et, n'eût-il pas son bal dominical, qu'il vaudrait encore la peine qu'on y vint faire excursion — et même séjour. *Sceaux, cellæ*, petites maisons de plaisance : il y en avait autrefois, il y en a encore, malgré l'absence complète de toute rivière. Colbert en eut une, entre autres, dont l'architecte fut Perrault, — le jardinier, Le Nôtre (il n'aurait jamais été le mien), — le peintre, Lebrun, — le sculpteur, Girardon, — et l'hôte, Louis XIV; cette petite maison s'appelait le Château de Sceaux. Après Colbert, son fils, le marquis de Seignelay; après le marquis de Seignelay, le bâtard légitimé de Louis XIV, et sa femme, petite-fille du grand Condé: le duc et la duchesse du Maine. Le duc était religieux, bigot même, et sa femme, coquette, évaporée, spirituelle et despotique; il voulait la retraite, elle voulait les fêtes mondaines, et elle en donnait le plus souvent possible sans plus s'embarrasser du qu'en dira-t-on et de son mari, — qu'au dire

de Saint-Simon « elle traitait comme un nègre, le poussant en avant à coups de bâton, et le ruinant de fond en comble sans qu'il osât proférer une parole. » Après les fêtes galantes, les conciliabules politiques, — la conspiration de Cellamare; puis d'autres fêtes encore auxquelles se mêlèrent des noms plus ou moins fameux : Vertot, Malésieu, l'abbé de Chaulieu, Lamotte, Fontenelle, Voltaire — qui, par parenthèse, composa là, dans ce beau château qui aurait bien dû lui donner d'autres inspirations, trois de ses tragédies, *Rome sauvée*, *Oreste* et *Sémiramis*.

A la duchesse du Maine, morte en 1753, dix-sept ans après son bûnet de mari, succéda son fils aîné, le prince de Dombes; puis, à celui-ci, son frère, le comte d'Eu; puis, au comte d'Eu, le duc de Penthièvre; puis enfin, à ce beau-père de la princesse de Lamballe, la duchesse d'Orléans, sa fille, qui ne resta pas longtemps propriétaire de ce beau domaine, dont la nation devint acquéreuse — à très-bon marché — et qu'elle revendit — très-cher. Le nouveau propriétaire, un sieur Lecomte, dont la fille devait épouser un jour le duc de Trévise, fit démolir le château bâti par Perrault, abattre les arbres plantés par Le Nôtre, et il eût vendu aux Auvergnats de la bande noire les statues de Puget et de Girardon, qui ornaient cette résidence princière, si on n'eût eu le

soin de les faire transporter au Luxembourg. Une année après cette dévastation, en 1799, on allait l'achever, afin de ne laisser aucun vestige du passé, lorsqu'une société se forma pour le rachat de la partie du parc appelée alors la *Ménagerie*, et aujourd'hui le *Parc*. C'est dans ce petit espace, le seul sauvé du vandalisme général, qu'ont lieu, depuis soixante ans, ces fameux bals de Sceaux qui attirent tant de Parisiens et de Parisiennes. Balzac en parle longuement dans une de ses Nouvelles.

« O spectacle ! Ainsi meurt ce que les hommes font !  
Qu'un tel passé pour l'âme est un gouffre profond ! »

Sous ces marronniers toujours verdoyants, éclairés chaque année du même soleil, caressés par les mêmes parfums, ont dansé plusieurs générations : les muscadins et les muscadines, les incroyables et les merveilleuses, les beaux et les belles du Directoire, de l'Empire, de la Restauration, y sont venus, les uns par genre ; les autres par goût, avec leurs costumes bizarres, extravagants, ridicules, — ceux des femmes exceptés, car jamais, à aucune époque de la mode, et malgré l'imagination de leurs couturières et de leurs modistes, les femmes ne sont parvenues à être ridicules : elles le voudraient qu'elles ne le pourraient pas.

La vogue du bal de Sceaux n'a guère été interrompue, et je me l'explique par l'heureux choix de son emplacement. Cependant, à tout avouer, elle s'est un peu ralentie dans ces dernières années, et le parc de la duchesse du Maine a été abandonné, pendant quelque temps, par son public élégant, pour d'autres parcs non moins princiers, — mais un peu plus grands, le parc d'Enghien et le parc d'Asnières. Le public actuel n'a pas le dévergondage aimable de l'autre : c'est un public bourgeois, saupoudré de villageoises, qui s'amuse autant que l'autre, et qu'il est aussi agréable de regarder danser que l'autre. Ce n'est ni Musard, ni Arban, ni Strauss, qui conduit le *bal à grand orchestre* de Sceaux : c'est tout simplement un M. Hermann — dompteur de notes féroces — à qui les musiciens obéissent avec un ensemble, une mesure que n'ont pas tous les orchestres des environs de Paris, et même de Paris. Et puis, quand elles ont bien envie de danser, les jambes n'ont pas besoin d'y être invitées par les oreilles : elles dansent d'elles-mêmes sous l'inspiration de cette musique du sang qui résonne si impérieusement en nous — lorsque nous sommes jeunes.

*O rimembranza!* comme chante Giulia Grisi dans la *Norma*, en se rappelant les joies du passé. *O rimembranza!* Ah! oui, je me souviens! Je me sou-

viens de vous, — qui ne vous souvenez plus de moi !  
Après la *Walse du Revoir*, de M. Gustave Nadaud,  
la *Walse des Adieux*, de Schubert. *Hinc illæ lacrymæ* : de là toutes les larmes qui ont inondé ma vie, et qui m'ont enrhumé le cœur pour toujours. Et cependant, ainsi que cela arrive souvent, elle ne méritait ni ces souvenirs ni ces regrets. « J'ai fait, dans ma vie, des efforts incroyables pour plaire à des femmes dont la possession ne valait pas, à mes yeux, une prise de tabac, » dit lord Chesterfield. Moi aussi, — et vous aussi, lecteur, n'est-ce pas ?

---

## LE BAL DE ROBINSON

Les Parisiens sont sans pitié : ils gâtent tout ce qu'ils touchent, — comme les harpies, — de façon à en déguster les autres. Là où il y avait jadis des bois, ils plantent des maisons ; là où poussaient des fleurs, ils font pousser des macarons ; là où il y avait du silence, du mystère, de la poésie, ils ont introduit des tirs au pistolet, des bastringues et des restaurants.

Ainsi en était-il, il y a quinze ans, de cette partie du village d'Aulnay qu'on appelle Robinson, je ne sais trop pourquoi. C'était un lieu charmant, parce que peu fréquenté, — excepté par les artistes, par les amoureux et par les rêveurs, une classe d'êtres intéressants qui n'ont pas besoin de vin bleu pour se griser, les senteurs forestières leur suffisant. Il y avait là les plus beaux châtaigniers

du monde, avec des allées discrètes et non foulées, qui vous conduisaient au sommet de la colline, d'où l'on jouissait en paix d'un panorama d'une vingtaine de lieues. A deux pas était la Vallée aux Loups, illustrée par le séjour de Chateaubriand et de Henri de Latouche, — un étroit espace propre à renfermer de longues espérances, *spatio brevi spem longam reseces*, dit le chantre de *Réné* en ses mélancoliques Mémoires. Un peu plus loin était le bois de Châtenay, le Bethléem de cet *antéchrist* appelé François-Marie Arouet de Voltaire, — qui y est aussi inconnu que Cromwell au château d'Old Wostook, ainsi que j'ai eu la douleur de le constater, un matin du mois de novembre 1856, en compagnie de deux lettrés, admirateurs de l'antéchrist, MM. Melvil-Bloncourt et Castagnary. Un peu plus loin encore était le Buisson de Verrières, d'où l'on avait une vue superbe sur la Vallée de la Bièvre.

Hélas! Verrières, Châtenay, Aulnay, existent encore, — mais ils sont déshonorés : les Parisiens, ces sauterelles avides de ravages, se sont abattus dessus. Les châtaigniers d'Aulnay ont été transformés en gargotes aériennes, au grand esbaudissement des épiciers en goguette, heureux de manger dans un arbre, — comme Robinson dans son île. Les allées du bois n'ont plus de mousse, les buissons

n'ont plus de rossignols, les fleurs n'ont plus de parfums : cela sent la cuisine dans tous les coins, et la seule musique qu'on y entend est celle d'une clarinette et d'un violon, chargés de faire sauter les Parisiens sur le sable, pendant que leurs lapins sautent dans la poêle. La foire de Montmartre !

Je parle du bal de Robinson, parce que j'ai parlé du bal de Sceaux. Si celui-ci a gardé, en partie, sa physionomie, sinon aristocratique, du moins honnête, le bal d'Aulnay n'a pas eu la peine de garder la sienne, — car il n'en a jamais eu. L'un est un bal champêtre, l'autre n'est ni champêtre ni parisien; il a le caractère de cette poésie étrange que j'y ai entendu chanter un jour par des citadins loustics :

Ohé! Ohé! les autr'! Ohé!

Venez danser sous ces grands arbres.

Ohé! Ohé! les autr'! Ohé!

Venez danser sous ces ormiaux.

Le moissonneur, pendant l'été,

Travaill' toujours avec sa pioche;

Il revient couvert de légumes

Pour nourrir ses quatorze enfants.

Ohé! Ohé! les autr'! Ohé!

Venez danser sous ces grands arbres. Etc., etc.

J'aime mieux le désert : au moins les bêtes féroces n'y sont que féroces, — elles n'y sont pas bêtes.

## LA DESCENTE DE LA COURTILLE

Je ne saurais mieux clore cette rapide revue des lieux consacrés au plaisir que par le récit, non moins rapide, de cette parodie du plaisir qu'on appelait autrefois la *Descente de la Courtille*, et que bientôt on n'appellera plus du tout, — parce qu'elle n'existera plus.

« Voir Paris sans voir la Courtille,  
Où le peuple joyeux fourmille...  
C'est voir Rome sans voir le pape! »

disait Vadé, l'Homère des Ajax du ruisseau.

Le spectacle avait son prix en effet—pour les gens qui recherchent toutes les occasions de mépriser l'humanité. Il était curieux, et encore plus affligeant,

de voir, au lendemain du Mardi gras, du haut en bas de la rue de Paris, — l'égout de Paris plutôt, — ce grouillement tempétueux de têtes humaines, livides de leurs excès de la nuit, vomies là par tous les bals de la capitale, depuis le bal de l'Opéra jusqu'au bal du Vieux-Chêne. C'étaient bien, dans toute leur hideur, les bacchanales antiques, avec leurs théories impures de faunes et de thyades, de satyres et de ménades, d'œgyptans et de bassarides — les uns et les autres ivres-morts, rassasiés de débauches et, cependant, se payant cette suprême félicité d'un dernier bain de boue. Ce n'étaient plus des créatures humaines, c'étaient des haillons souillés, grotesques la veille, horribles maintenant : débardeurs et pierrettes, paillasses et vivandières, arlequins et laitières, mamelucks et bergères, marquises et chiffonniers, tous les costumes et toutes les conditions sociales mêlés, confondus, tutoyés. Noble promiscuité ! Et qu'on devait se sentir fier d'être Français en regardant ces Parisiens de la décadence vautrés dans l'abjection comme dans leur bauge naturelle ! *Io ! Io triumphe ! Evan Evohé !* criaient les bacchants et les bacchantes d'Athènes. Je n'oserais écrire ici les exclamations les plus chastes proférées par les bacchants et par les bacchantes de Paris — cette ville qui ose se laisser appeler de temps en temps Athènes par ses flatteurs.

Ah ! le beau spectacle, quand j'y songe ! et qu'il était édifiant surtout pour le peuple, qui exagère si volontiers les vices de ses maîtres — et qui ce jour-là devait s'y trouver encouragé en les voyant s'encrâpuler comme lui, se rouler fraternellement dans le même ruisseau, et se barbouiller de la même fange. Antoine, le triumvir romain, se plaisait à se mêler, en compagnie de la belle Cléopâtre, à la populace d'Alexandrie : lord Seymour, un représentant de l'aristocratie, qu'on appelait *Milord l'Arsouille*, se plaisait à se mêler, en compagnie de quelque Cléopâtre de coulisses, à la populace de la Courtille, qui ne s'en trouvait que plus autorisée à persister dans ses honteuses habitudes. Si les petits grandissaient quand les grands s'abaissent, cela ferait compensation, et, de cette façon, le niveau moral d'une nation serait toujours le même ; malheureusement il n'en est rien, et l'on peut affirmer que les gens à qui, de la fenêtre d'un cabaret de la rue de Paris, lord Seymour jetait des pièces d'or frites, le rapprochaient ainsi beaucoup plus d'eux qu'ils ne se rapprochaient de lui. Il les méprisait, mais ils le tutoyaient, — ce qui était une manière comme une autre de lui rendre la monnaie de ses pièces.

Noble ou non, édifiant ou non, le spectacle avait lieu chaque année, le lendemain du Mardi Gras,

depuis six heures du matin jusqu'à midi. Cette avalanche de haillons bariolés, fripés par tous les contacts et salis par toutes les ordures, mettait six heures à dégringoler des hauteurs de Belleville jusqu'au boulevard du Temple, à pied ou en voiture, — les voitures allant encore plus lentement que les piétons, qui cependant n'avançaient guère. A midi, tout était dit : *Caro, vale !* Adieu le carnaval ! Adieu les plaisirs et les tentations de la chair ! C'était fini de rire. Satyres et bassarides, œgyptans et thyades, tityres et ménades, faunes et faunesses, bacchants et bacchantes allaient reporter chez le costumier leurs thyrses enrubanés, et rentraient dans la vie normale un peu honteux, un peu fatigués, un peu malades, en jurant qu'on ne les y prendrait plus — qu'au bout d'un an.

La *Descente de la Courtille* est en train de rendre l'âme païenne qu'elle avait avalée — de travers. Cette tradition se perd d'année en année, comme tant d'autres qui jurent avec nos mœurs, — sans que, pour cela, nous soyons devenus plus moraux. Nous commençons à trouver ces farces-là, non pas indécentes, mais seulement bêtes. C'est toujours autant de gagné. Le jour où nous aurons tout à fait de l'esprit, nous serons bien près d'avoir un peu de bon sens.

**Le carnaval de Venise est mort. Le carnaval de Rome ne se porte guère mieux. A quand les obsèques du nôtre ?**

**Paris, février 1864.**

*FIN*



## TABLE

---

	<i>Pages</i>
<i>Dédicace</i> . . . . .	1
<i>La Grande Chaumière</i> . . . . .	3
<i>La Salle Montesquieu</i> . . . . .	11
<i>Le Prado</i> . . . . .	15
<i>L'Astic</i> . . . . .	24
<i>L'Île d'Amour</i> . . . . .	28
<i>Le Jardin d'Hiver</i> . . . . .	33
<i>L'Ancien Tivoli</i> . . . . .	36
<i>Le Bal du Mont-Blanc</i> . . . . .	43
<i>L'Ermitage</i> . . . . .	46
<i>Le Bal de la Musette</i> . . . . .	48
<i>Le Ranelagh</i> . . . . .	50
<i>Le Delta</i> . . . . .	55
<i>La Closerie des Lilas</i> . . . . .	59
<i>Le Jardin Mabille</i> . . . . .	69
<i>Les Folies-Robert</i> . . . . .	82
<i>La Salle Markowski</i> . . . . .	87

	<i>Pages</i>
<i>Le Bal de la Cave.</i> . . . . .	97
<i>Le Casino Cadet.</i> . . . . .	101
<i>La Salle Valentino.</i> . . . . .	111
<i>La Salle Barthélemy.</i> . . . . .	114
<i>Les Salons de Cellarius.</i> . . . . .	118
<i>Le Bal Bourdon.</i> . . . . .	122
<i>Le Casino d'Asnières.</i> . . . . .	126
<i>Le Bal des Chiens.</i> . . . . .	130
<i>Le Château des Fleurs.</i> . . . . .	134
<i>Le Bal de l'Opéra.</i> . . . . .	138
<i>L'Élysée Montmartre.</i> . . . . .	144
<i>Le Bal Gélin.</i> . . . . .	148
<i>Les Barreaux-Verts.</i> . . . . .	151
<i>Le Galant Jardinier.</i> . . . . .	155
<i>Le Jardin d'Hébé.</i> . . . . .	158
<i>L'Élysée Ménilmontant.</i> . . . . .	160
<i>Le Château Rouge.</i> . . . . .	163
<i>Le Tivoli Montmartre.</i> . . . . .	168
<i>Le Vieux-Chêne.</i> . . . . .	174
<i>Le Pré Catelan.</i> . . . . .	180
<i>L'Aigle Impériale.</i> . . . . .	184
<i>Le Bal des Délices.</i> . . . . .	186
<i>Le Jardin d'Idalie.</i> . . . . .	189
<i>Le Bal de la Tourelle.</i> . . . . .	190
<i>Le Bal Constant.</i> . . . . .	192
<i>Le Bal Ragache.</i> . . . . .	200
<i>Le Jardin de Paris.</i> . . . . .	204
<i>Le Bal des Éléphants.</i> . . . . .	209
<i>Le Bal du Sauvage.</i> . . . . .	211
<i>Le Salon d'Apollon.</i> . . . . .	212
<i>Le Bal Dourlans.</i> . . . . .	214
<i>La Reine Blanche.</i> . . . . .	218
<i>Salon et Jardin de la Réunion.</i> . . . . .	222
<i>Le Wauxhall.</i> . . . . .	225
<i>Le Bal Saint-Fargeau.</i> . . . . .	229
<i>La Musette de la Rue du Four.</i> . . . . .	233
<i>La Belle Moissonneuse.</i> . . . . .	237

*Table*

281

	<i>Pages</i>
<i>Le Salon de Mars</i> . . . . .	241
<i>La Boule Noire</i> . . . . .	246
<i>Le Salon de Mars de Grenelle</i> . . . . .	250
<i>Le Salon de la Victoire</i> . . . . .	254
<i>Le Bal du Tambour-Major</i> . . . . .	257
<i>L'Ardoise</i> . . . . .	261
<i>Le Bal Kreff</i> . . . . .	263
<i>Le Bal de Sceaux</i> . . . . .	264
<i>Le Bal de Robinson</i> . . . . .	270
<i>La Descente de la Courtille</i> . . . . .	273

---

*Les eaux-fortes ont été tirées par Auguste Delâtre,  
imprimeur à Paris.*









EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

	Fr. C.
LES CONFESSIONS DE L'ABBESSE DE CHELLES, fille du Régent, par M. DE LESCURE. 1 beau vol. in-18, orné d'un portrait inédit.....	3 »
LES COULISSES PARISIENNES, par VICTOR KONING, avec une préface d'Albéric Second. 1 vol. grand-in-18 jésus....	3 »
UNE DROLESSE, par JULES CLARETIE. 1 vol. grand in-18 jésus.....	3 »
L'ÉTERNITÉ DÉVOILÉE, ou vie future des âmes après la mort, par HENRY DELAAGE. 4 <sup>e</sup> édit. 1 vol. grand in-18 jésus, orné du portrait de l'auteur.....	3 »
UNE FEMME DANGEREUSE, par LOUIS DESNOYERS et VICTOR PERCEVAL. 1 vol. grand in-18 jésus.....	3 »
UNE FEMME LIBRE, par madame la comtesse DASH. 1 joli vol. grand in-18 jésus.....	3 »
LES GANDINS, mystères du demi-monde, par le vicomte PONSON DU TERRAIL. — I. <i>Les Hommes de Cheval.</i> — II. <i>L'Agence matrimoniale.</i> — 2 vol. in-18 jésus ornés d'une vignette. Chaque volume.....	3 »
LETTRÉS DE COLOMBINE adressées au <i>Figaro</i> pendant l'année 1863. 1 beau vol. grand in-18 jésus.....	3 »
LES MAITRESSES DU RÉGENT. Etudes d'histoire et de mœurs sur le commencement du XVIII <sup>e</sup> siècle, par M. DE LESCURE. 2 <sup>e</sup> édit., revue et corrigée. 1 fort vol. in-18.....	4 »
LES MARTYRS DE L'AMOUR, par LOUIS JOURDAN. 1 joli vol. grand in-18 jésus. ....	3 »
LES NUITS DE ROME, par JULES DE SAINT-FÉLIX, illustration de Godefroy-Durand. 1 beau vol. grand in-18 jésus.	3 50
LES NUITS DE LA MAISON DORÉE, par le vicomte PONSON DU TERRAIL. 3 <sup>e</sup> édit. 1 joli vol. grand in-18 jésus orné d'une vignette dessinée par Godefroy-Durand.....	3 »
PARIS AMOUREUX, par MANÉ. 1 vol. grand in-18 jésus..	3 »
LES PÊCHES DU GRAND MONDE, scènes de la vie très-intime. 1 vol. in-16.....	1 50
QUATORZE DE DAMES, Scène de la vie militaire, par A. DU CASSE. 1 vol. grand in-18 jésus.....	3 »
RÉVÉLATIONS SUR MA VIE SURNATURELLE, par DANIEL DUNGLAS HOME. 2 <sup>e</sup> édit. 1 vol. grand in-18 jésus..	3 50
TRIBULATIONS D'UN JOYEUX MONARQUE, par ANTONY MÉRAY. 1 vol. grand in-18 jésus.....	3 »
VOILA L'HOMME; ses qualités et ses défauts, ses vertus et ses vices, appréciés et jugés par une femme, <i>Isabine de Mira</i> . 1 vol. grand in-18 jésus.....	3 »
VOLTAIRE ET MADAME DU CHATELET. Révélations d'un serviteur attaché à leurs personnes, et pièces inédites, publiées avec commentaires et notes historiques par D'ALBESNES-HAVARD. 1 vol. grand in-18 jésus.....	3 »





G. B. C.  
APR 8 1976



